

Mégalithes dans le Monde

Volume I



sous la direction de

Luc LAPORTE, Jean-Marc LARGE

Laurent NESPOULOUS, Chris SCARRE, Tara STEIMER-HERBET

Mémoire LVIII - 2022



© APC - Mémoire LVIII - 2022
2 Volumes
ISSN 1159-8646
ISBN 979-10-90534-74-2



Mégalithes dans le Monde

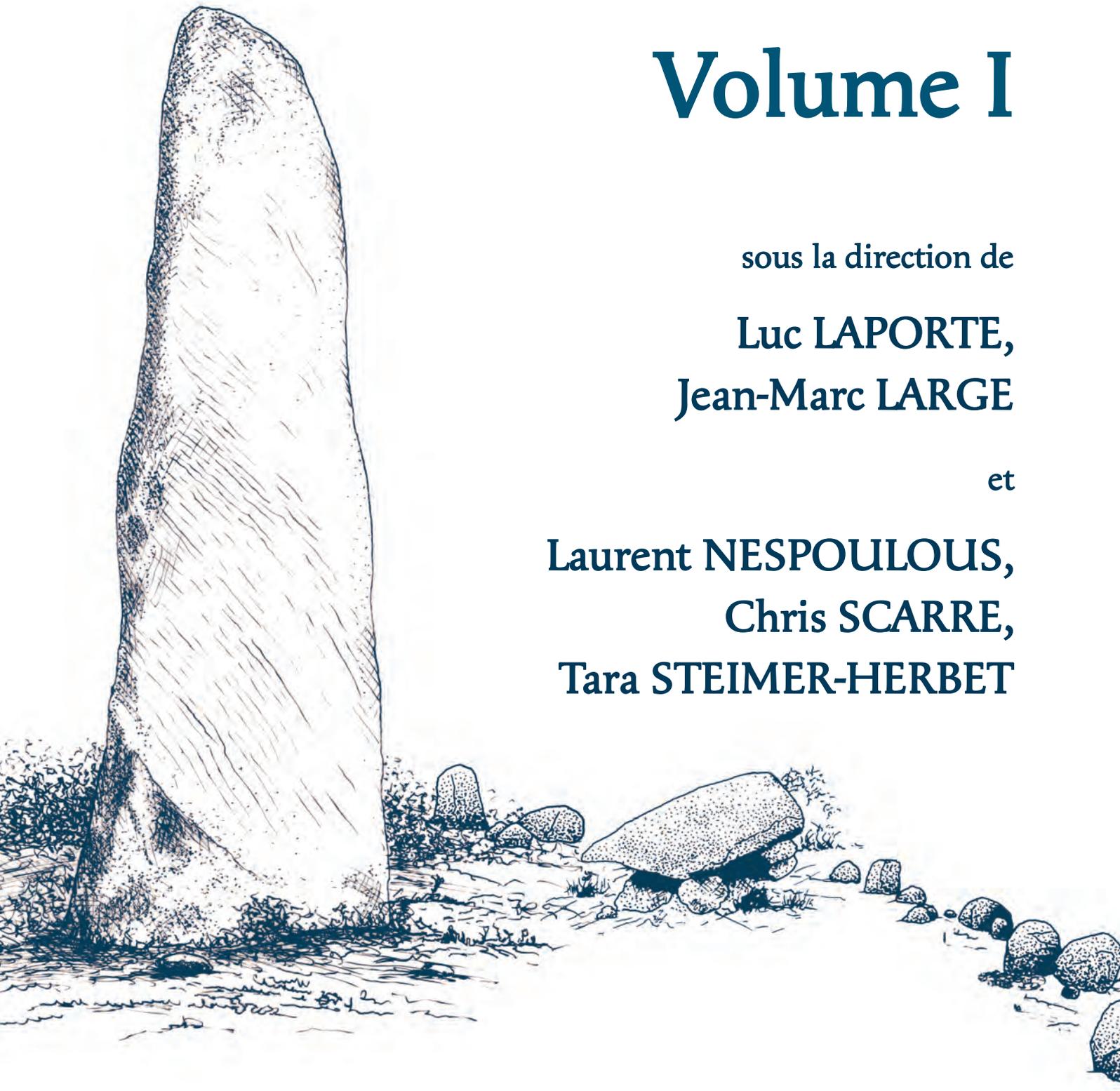
Volume I

sous la direction de

Luc LAPORTE,
Jean-Marc LARGE

et

Laurent NESPOULOUS,
Chris SCARRE,
Tara STEIMER-HERBET



Lors de la préparation de cet ouvrage, nous avons appris le décès d'Alain GALLAY, professeur émérite à l'Université de Genève, qui a beaucoup apporté à la discipline. Sa participation aux Rencontres Internationales sur les Mégalithes dans le Monde, dont il fut membre du comité scientifique, a été un grand honneur pour nous. Toute l'équipe éditoriale lui rend hommage.

Sommaire

VOLUME I MÉGALITHES DANS LE MONDE

Préface

Roger JOUSSAUME

15

Introduction

Jean-Paul CROS, Sophie CORSON,
Jean-Marc LARGE, Luc LAPORTE

18

Partie I : Mégalithes

Chapitre 1

**Du projet architectural aux ruines mégalithiques :
une vision dynamique de vestiges “pétrifiés”**

Luc LAPORTE

27

Chapitre 2

**Mégalithisme et autres monumentalismes :
pour élargir le débat**

Alain GALLAY (†)

49

Chapitre 3

**Du siège de roc à la chambre funéraire.
Histoire, mythes et mégalithes au Japon**

François MACÉ, Laurent NESPOULOUS

63

Chapitre 4	83
Genèse du mégalithisme : la construction d'une identité culturelle pour une meilleure circulation des marchandises	

Tara STEIMER-HERBET

Chapitre 5	93
Les pierres dans le paysage : des monuments mégalithiques dans un cadre plus vaste	

Chris SCARRE

Auteurs - Partie I	103
---------------------------	-----

Bibliographie - Partie I	105
---------------------------------	-----

Partie II : Mégalithes en Amériques

Introduction	120
---------------------	-----

José R. OLIVER, Luc LAPORTE

Chapitre 6	129
Mégalithes précolombiens des Caraïbes : bateyes et plazas des Grandes Antilles	

José R. OLIVER

Chapitre 7	159
Mégalithes des Andes colombiennes : Boyacá, Sierra Nevada del Cocuy et San Agustín	

José R. OLIVER

Chapitre 8	193
Les structures mégalithiques de l'Holocène supérieur dans la partie orientale de l'Amazonie	

João DARCY DE MOURA SALDANHA

De la pierre au dégraissant : granite, céramique et mégalithisme à Amapá (Brésil)	202
--	-----

Marina DA SILVA COSTA

Chapitre 9 Mégalithisme non funéraire chez des chasseurs-cueilleurs et des pasteurs non sédentaires : Tulán-52 et Tulán-54 (désert de l'Atacama, Chili) Catherine PERLÈS, Lautaro NÚÑEZ	205
---	-----

Auteurs - Partie II	217
----------------------------	-----

Bibliographie - Partie II	219
----------------------------------	-----

Partie III : Mégalithes de l'île de Pâques à l'Indonésie

Introduction Nicolas CAUWE, Tara STEIMER-HERBET	236
---	-----

Chapitre 10 Monument aborigène pléistocène dans le nord de l'Australie Chris URWIN, Bruno DAVID, Jean-Jacques DELANNOY, Joshua A. BELL, Jean-Michel GENESTE	241
---	-----

Chapitre 11 Mégalithisme de Polynésie orientale Nicolas CAUWE	257
---	-----

Chapitre 12 Architectures mégalithiques dans un monde océanique de "petites îles (Micro-nésie)" Christophe SAND	277
---	-----

Chapitre 13 Mécanismes de l'apparition et de la disparition des mégalithes indonésiens Tara STEIMER-HERBET	291
--	-----

Chapitre 14 Menhirs de Tana Toraja (Indonésie) : une évaluation ethnoarchéologique préliminaire Ron ADAMS, Guillaume ROBIN	307
Chapitre 15 Mégalithes de Sumatra et de Nias (Indonésie) : concepts de “valeur” derrière la fabrication de monuments en pierre Dominik BONATZ	322
Chapitre 16 Le contexte social du mégalithisme, approche ethnoarchéologique : ce que nous enseigne le cas de l’île indonésienne de Sumba Christian JEUNESSE	341
Techniques mégalithiques sur l’île de Sumba (Indonésie) : de la carrière à l’abandon Noisette BEC DRELON, Christian JEUNESSE	365
Chapitre 17 Établir un cadre plus large. Une comparaison des traditions récentes de construction de mégalithes à Sumba (Indonésie) et au Nagaland (Inde) Maria WUNDERLICH	373
Auteurs - Partie III	391
Bibliographie - Partie III	393
Partie IV : Mégalithes en Inde et en Asie du Sud-Est	
Introduction Rabindra Kumar MOHANTY, Johannes MÜLLER	415
Chapitre 18 Cultures mégalithiques en Asie du Sud Rabindra Kumar MOHANTY	419

Chapitre 19 Architectures mégalithiques en Inde Rabindra Kumar MOHANTY	433
Chapitre 20 Mégalithes du nord-est de l'Inde : monuments et structures sociales Tiatoshi JAMIR, Johannes MÜLLER	449
Chapitre 21 Monuments mégalithiques de l'État de Jharkhand (Inde) : archéologie et ethnographie Himanshu SHEKHAR, Rabindra Kumar MOHANTY	477
Chapitre 22 Jarres en pierre d'Asie du Sud-Est et d'Inde du Nord-Est : problèmes et perspective Tilok THAKURIA	491
Chapitre 23 Les dolmens de Karachi, Sindh (Pakistan) Zulfiqar Ali KALHORO	503
Chapitre 24 Mégalithes de la région de Vidarbha (Inde) Rabindra Kumar MOHANTY	512
Site mégalithique de Mahurjhari (Inde) Rabindra Kumar MOHANTY	522
Site mégalithique de Bhagimohari (Inde) Rabindra Kumar MOHANTY	524
Chapitre 25 Disparités dans la répartition des sépultures mégalithiques de Vidarbha (Inde) : un examen minutieux Virag SONTAKKE	527

<i>Chapitre 26</i>	539
Organisation sociale du “peuple” mégalithique dans le Vidarbha, Maharashtra (Inde)	
Shantanu VAIDYA, Rabindra Kumar MOHANTY	
<i>Chapitre 27</i>	551
Les monuments mégalithiques au Tamil Nadu (Inde) : contenu et contexte	
K. RAJAN	
<i>Auteurs - Partie IV</i>	575
<i>Bibliographie - Partie IV</i>	577
Abstracts	601

VOLUME II MÉGALITHES DANS LE MONDE

Partie V : Mégalithes de l'Asie centrale et orientale

Introduction Laurent NESPOULOUS, Anke HEIN	621
Chapitre 28 Des monuments dans les montagnes : les tombes mégalithiques de la Chine occidentale Anke HEIN	627
Chapitre 29 Cairns et dolmens préhistoriques en Mandchourie (Chine) Kazuo MIYAMOTO	649
Chapitre 30 Dolmens et sociétés de la péninsule de Corée Daisuke NAKAMURA	671
Chapitre 31 Dolmens de la péninsule coréenne : utilisation et conservation des dolmens à Hoseo (Corée du Sud) Joon-ho SON	691
Chapitre 32 Les développements d'une culture des arts de la pierre dans la Corée ancienne Takafumi YAMAMOTO	699
Chapitre 33 Des contextes du mégalithisme dans l'archipel japonais au mégalithisme comme contexte : réflexions pour inventaire des premières sociétés sédentaires aux premières sociétés à État Laurent NESPOULOUS	721

Chapitre 34 Mégalithes préhistoriques et protohistoriques de l'archipel japonais Yoshio KIKUCHI	745
Chapitre 35 Mégalithes ornés et complexes funéraires à l'Âge du Bronze et à l'Âge du Fer en Mongolie et en Sibérie méridionale Jérôme MAGAIL, Yuri ESIN, Jamiyan-Ombo GANTULGA, Fabrice MONNA, Tanguy ROLLAND, Anne-Caroline ALLARD	759
“Pierre à cerfs” de Tamchinsky : expérimentation pour la documentation d'objets mégalithiques Vladislav KAZAKOV, Vasily KOVALEV, Kair ZHUMADILOV, Lyudmila LBOVA, Aleksandr SIMUKHIN	773
Chapitre 36 Traditions mégalithiques au début de l'Âge du Bronze dans l'Altaï mongol : le phénomène culturel Chemurcek (Qie'muerqieke) Alexey KOVALEV	779
Auteurs - Partie V	803
Bibliographie - Partie V	805
Partie VI : Mégalithes du Caucase à la péninsule arabique	
Introduction Tara STEIMER-HERBET, Viktor TRIFONOV	831
Chapitre 37 À l'ombre des monolithes. Göbekli Tepe et la tradition monumentale du Précéramique levantin Rémi HADAD	835

Chapitre 38 Les mégalithes de l'Âge du Bronze dans le Caucase : trajectoire de développement de l'architecture et de la pratique funéraire Viktor TRIFONOV	849
Chapitre 39 Les dolmens des Balkans Georgi NEKHRIZOV, Stanislav ILIEV	865
Chapitre 40 Au croisement des continents. Le mégalithisme en Turquie Bakiye YÜKMEN EDENS	879
Chapitre 41 Démêler les typologies et les chronologies du mégalithisme au Levant James FRASER	901
Chapitre 42 Cairns et tombes tours protohistoriques en Arabie sud-orientale (fin 4^e - début 3^e millénaire avant l'ère commune) Olivia MUNOZ	920
Chapitre 43 Le mégalithisme au Moyen-Orient Tara STEIMER-HERBET	937
Auteurs - Partie VI	951
Bibliographie - Partie VI	953
 Partie VII : Mégalithes en Afrique	
Introduction Jean-Paul CROS, Luc LAPORTE	979

Chapitre 44 Mégalithes en Afrique : cadre général Alain GALLAY (†)	984
Chapitre 45 La Corne de l’Afrique : 5 millénaires de mégalithisme Jean-Paul CROS	1 002
Chapitre 46 Les “sites à piliers” du Néolithique pastoral du nord-ouest du Kenya Elisabeth HILDEBRAND, Katherine M. GRILLO	1 019
Chapitre 47 Mégalithes à Madagascar Mike PARKER PEARSON	1 041
Chapitre 48 Mégalithes du Nigeria : l’empreinte d’anciennes civilisations Abu Solomon EDET, Abubakar SULE SANI	1 053
Chapitre 49 Mégalithes du Sénégal et de Gambie dans leur contexte régional Luc LAPORTE, Hamady BOCOUM, Adrien DELVOYE, Jean-Paul CROS, Selim DJOUAD, Matar NDIAYE, Aziz BALLOUCHE, Pierre LAMOTTE, Mathilde STERN, Abdoulaye NDIAYE, Laurent QUESNEL	1 071
Architectures en terre et mégalithismes : l’exemple du monument de Soto (Sénégal) Adrien DELVOYE, Khady THIAW, Marylise ONFRAY, Matar NDIAYE, Philippe GOUÉZIN, Abdoulaye NDIAYE, Vivien MATHÉ, Tioro BA, Christian CAMERLYNCK, Sire NDIAYE, Adrien CAMUS, Philippe BOULINGUIEZ, Leonor ROCHA, Pierre LAMOTTE, Aziz BALLOUCHE, Hamady BOCOUM, Luc LAPORTE	1 092
Chapitre 50 Monumentalismes et rites funéraires du Sahara central et oriental Alain GALLAY (†)	1 097

Chapitre 51 Monuments néolithiques à pierres levées du nord-ouest du Sahara Robert VERNET	1 114
---	-------

Chapitre 52 Les nécropoles mégalithiques de l'est du Maghreb Joan SANMARTÍ	1 131
--	-------

Auteurs - Partie VII	1 145
-----------------------------	-------

Bibliographie - Partie VII	1 149
-----------------------------------	-------

Partie VIII : Mégalithes en Europe

Introduction Chris SCARRE	1 169
-------------------------------------	-------

Chapitre 53 Plus grand que nature : monumentalité du paysage et représentation non humaine à Lepenski Vir (Serbie) Dušan BORIC	1 173
--	-------

Chapitre 54 Sur les rives atlantiques. De l'origine des mégalithes en Europe ? Luc LAPORTE, Primitiva BUENO RAMÍREZ	1 195
---	-------

Pierres dressées à l'air libre et pierres dressées des espaces sépulcraux. Vers une convergence des dispositifs. L'exemple des mégalithes du département du Morbihan (France) Philippe GOUÉZIN	1 215
--	-------

Chapitre 55 Première monumentalité funéraire en Europe occidentale : la nécropole de Fleury-sur-Orne "Les Hauts de l'Orne" (Normandie, France) Emmanuel GHESQUIÈRE, Philippe CHAMBON, David GIAZZON, Corinne THÉVENET, Aline THOMAS	1 221
--	-------

Chapitre 56 Les débuts de la monumentalité en Europe du Nord Johannes MÜLLER, Karl-Göran SJÖGREN	1 235
Vieux ossements ou premières tombes ? Un bref résumé des séquences funéraires mégalithiques dans le sud de la Suède basé sur des datations au radiocarbone Malou BLANK	1 257
Chapitre 57 Au-delà des comparaisons : la diversité des structures mégalithiques Richard BRADLEY	1 261
Chapitre 58 Mégalithes du nord et du nord-ouest de l'Europe : France, Grande-Bretagne et Irlande Chris SCARRE, Luc LAPORTE	1 275
Le liant argileux : un trait d'union entre architecture funéraire mégalithique et architecture monumentale non mégalithique à partir d'exemples champenois (France) Vincent DESBROSSE, Julia WATTEZ	1 277/ 1 279
ADN et parenté dans les monuments mégalithiques de la façade atlantique française Olivia CHERONET, Daniel FERNANDES, Iñigo OLALDE, Nadin ROHLAND, Ludovic SOLER, Jean-Paul CROS, Jean-Marc LARGE, Chris SCARRE, Roger JOUSSAUME, David REICH, Luc LAPORTE, Ron PINHASI	1 282/ 1 284
Des Secrets dans les Pierres : examen de la présence de pierres à inclusions dans les tombes à couloir de l'Europe atlantique Patricia KENNY	1 292/ 1 294
Étude de 26 cercles de pierres préhistoriques en Irlande, et leur calendrier basé sur l'observation du lever du soleil Terence MEADEN	1 300/ 1 303
Chapitre 59 Le mégalithisme de la Méditerranée : une histoire dans la longue durée Jean GUILAINE	1 305
Le monument mégalithique d'Uzès (Gard, sud de la France) Marie BOUCHET, Philippe CAYN, Christian SERVELLE	1 321

Chapitre 60 Mégalithisme versus cyclopéisme : le cas de Minorque préhistorique Cristina BRAVO ASENSIO, Irene RIUDAVETS GONZÁLEZ	1 327
Chapitre 61 <i>Small is Beautiful</i> : le mégalithisme ancien et les premières architectures funéraires du centre-sud du Portugal (sud-ouest de la péninsule Ibérique) Marco António ANDRADE, Rui MATALOTO, André PEREIRA	1 339
Chapitre 62 Art mégalithique : scénarios funéraires dans l'Europe néolithique Primitiva BUENO RAMÍREZ, Rosa BARROSO BERMEJO, Rodrigo de BALBÍN BEHRMANN	1 351
Don Bosco : un nouveau cimetière mégalithique du Néolithique final à Sion (Valais - Suisse) Manuel MOTTET	1 366
Auteurs - <i>Partie VIII</i>	1 373
Bibliographie - <i>Partie VIII</i>	1 377
Conclusion Luc LAPORTE	1 415
Abstracts	1 431

Préface

C'est seulement dans la deuxième moitié du XIX^e siècle de notre ère que dans le monde débute l'étude des monuments mégalithiques, c'est-à-dire édifiés avec de grosses pierres, sans d'ailleurs que soit précisé quel devait être le poids de ces grosses pierres pour être considérées comme mégalithiques. Ces monuments sont alors de deux ordres :

1. Les pierres dressées, "menhirs" seuls ou groupés en lignes droites ou courbes, parfois multiples comme les alignements de Carnac en France, ceux d'Hartashen en Arménie, de Doring au Tibet ou de Mohandid al-Hamli au Yémen ; voire en lignes fermées, enceintes nombreuses dans les îles Britanniques, parfois nommées "cromlech" par erreur. La signification et le rôle social de toutes ces pierres dressées ne sont pas encore bien compris des archéologues, mais de nombreuses interprétations ont été avancées.
2. Les chambres funéraires, "dolmens" aux plans circulaires ou polygonaux, voire à cellules multiples, construits entièrement ou partiellement avec de gros blocs de pierre et recouverts d'un tumulus de terre (tertre) ou de pierres (cairn) à base variable circulaire, rectangulaire,

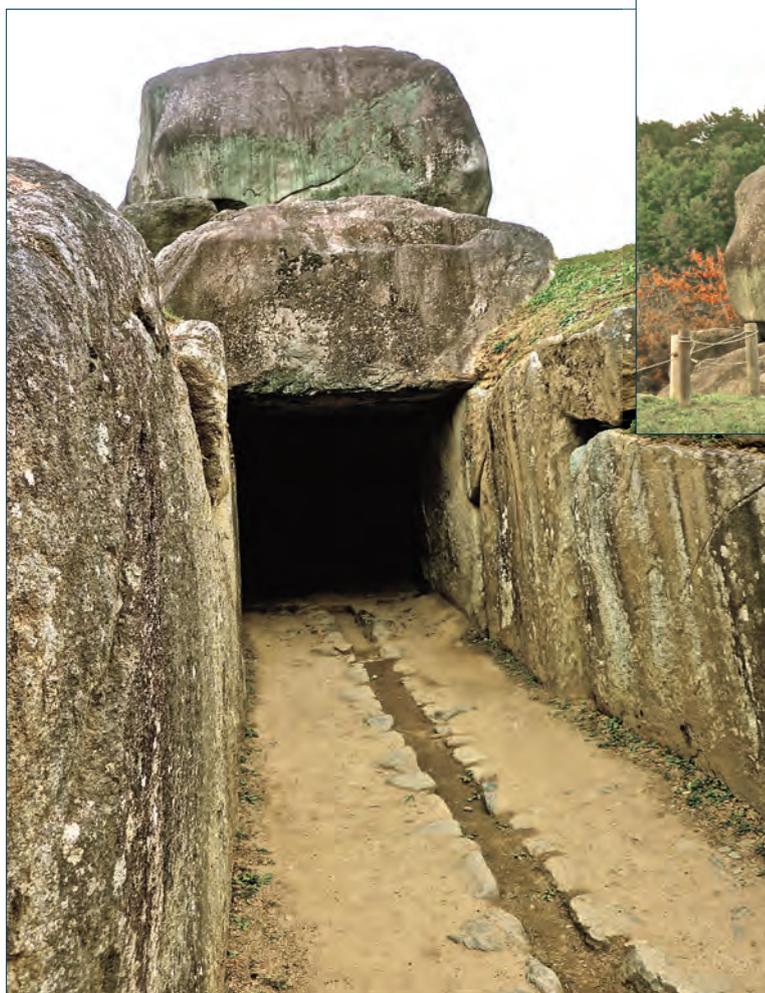


Fig. 1 – Kofun d'Ishibutai à Usuka (Japon) daté du VI^e siècle de notre ère. Les blocs de couverture pèsent 75 et 60 tonnes (Clichés : R. Joussaume ; voir R. Joussaume, *Mégalithisme en Extrême-Orient : Chine, Corée, Japon*, *Bulletin du Groupe Vendéen d'Études Préhistoriques*, n° 52, 2016, p. 33-46).

trapézoïdale plus ou moins allongée, parfois même de manière démesurée, et au volume en dôme ou pyramidal, voire à toit plat. L'accès à cette chambre se faisait par déplacement d'une dalle latérale ou par un couloir plus ou moins long, lui-même à fermeture amovible ou démontable quand il s'agissait d'un muret. L'ensemble dolmen-couloir était donc invisible de l'extérieur avant la destruction de l'enveloppe tumulaire, notion dont on a rarement tenu compte dans la description de l'aspect sous lequel se présentaient ces architectures au moment de leur utilisation.

Le concept de "monument mégalithique" s'élargira par la suite à d'autres types d'architectures dans le monde. À côté des menhirs aniconiques, certaines pierres dressées porteront des signes gravés ou peints et seront alors des "stèles", nombreuses dans le sud de l'Éthiopie par exemple. Elles accompagneront fréquemment des sépultures simples ou doubles, voire plus nombreuses encore.

Datés du Néolithique à partir du début du V^e millénaire avant notre ère pour les plus anciens, bien plus encore pour le site particulier de Göbekli Tepe en Turquie considéré comme un temple daté du X^e millénaire avant notre ère, des monuments mégalithiques sont encore édifiés aujourd'hui dans certaines régions du monde, en Afrique de l'Est en particulier. De grosses pierres ont été sculptées pour former les statues de l'île de Pâques qui ne sont donc ni des menhirs ni des dolmens, mais aussi les statues-menhirs, beaucoup plus petites, du sud de la France ainsi que de nombreuses autres stèles aux formes humaines (anthropomorphes) de par le monde.

À cela, il faudra ajouter des monuments spécifiques à certaines régions comme la Sardaigne avec ses tombes de géants, véritables allées couvertes mégalithiques précédées d'une grande pierre sculptée dressée dans l'entrée au milieu de deux antennes courbes de dalles jointives déterminant une avant-cour. Et bien d'autres encore...

À côté de ces monuments mégalithiques, il faudrait en faire apparaître de nombreux autres souvent assimilés aux premiers, mais qu'il vaudrait mieux regrouper dans un même ensemble dans la mesure où aucun élément véritablement mégalithique n'entre dans leur architecture. Il s'agit d'un grand nombre de structures construites avec des pierres de petite taille dans la moitié nord de l'Afrique en particulier. Certaines forment parfois d'imposants



Fig. 2 – Monument funéraire de Nefas Mawcha à Axoum (Éthiopie) daté du III^e siècle de notre ère. La dalle de couverture mesure 17,30 m de longueur, 6,50 m de largeur et 1,30 m d'épaisseur pour un poids d'environ 300 tonnes (Cliché : R. Joussaume ; voir S.C. Munro-Hay, *Excavations at Aksum, an account of research at the ancient Ethiopian capital directed in 1972-4 by the late Dr Neville Chittick*. London: The British Institute in Eastern Africa, 1989, p. 116-120).

tumulus mais nous ne savons rien de ce qu'ils recouvrent, alors que quelques-uns peuvent abriter un dolmen invisible sans fouille. D'autres assemblages de pierres sur le sol forment des plateformes circulaires ou en croissants, certaines pourvues d'antennes, limitées à quelques niveaux de petites pierres superposées qui recouvrent des sépultures. Il existe aussi, en péninsule arabique en particulier, des tombes tours, associées ici à une file de petits monticules de pierres, qu'il serait préférable de classer avec bien d'autres dans les "monuments paramégalithiques" pour les dissocier des authentiques monuments mégalithiques tels que nous les avons définis.

Je suis reconnaissant aux organisateurs de cette rencontre internationale sur le mégalithisme dans le monde pour m'avoir demandé de rédiger une petite préface à cet important ouvrage qui fait le point sur les travaux récents de la communauté scientifique attachée à ces recherches. Bien des progrès seront encore à effectuer sur ce sujet et tout spécialement sur les occupants des dolmens qui commencent à se faire connaître grâce à des travaux très prometteurs sur l'ADN en particulier. Il sera alors plus facile d'aborder précisément le rôle social de toutes ces structures quand on aura une meilleure connaissance de ceux qui ont été déposés dans ces espaces si bien protégés.

Quelques publications de R. Joussaume

Des dolmens pour les morts. Les mégalithismes à travers le monde. Paris : Hachette, 1985, 398 p.

Dolmens for the Dead. Megalithic Building throughout the World. London: B.T. Batsford Ltd., 1988, 320 p., 26 photos (traduction de l'ouvrage précédent).

Les charpentiers de la pierre. Monuments mégalithiques dans le monde. Paris : La Maison des Roches, 2003, 128 p.

Palets et minches de Gargantua. Mégalithisme dans le Centre-Ouest de la France. Chauvigny : Association des Publications Chauvinoises (*Memoria momenti*, 39), 2016, 388 p.

Jean-Paul CROS, Sophie CORSON,
Jean-Marc LARGE, Luc LAPORTE

Introduction

L'utilité qu'il y aurait à proposer une synthèse collective sur les mégalithes dans le monde est une idée qui nous est apparue au début des années 2010 au travers d'échanges dans ce sens qui se sont noués entre Luc Laporte et successivement Chris Scarre, Primitiva Bueno Ramírez, ou Hamady Bocoum ; avec Roger Joussaume, aussi, à qui nous devons tant. À partir de 2014, un cours sur les mégalithes dans le monde, successivement donné dans les Universités de Rennes (France), mais aussi à Trujillo (Pérou) ou à Evora (Portugal), permit de largement débroussailler le terrain. Mais cette idée s'est plus particulièrement concrétisée à l'occasion de discussions informelles entre Jean-Paul Cros et Luc Laporte, sur un toit-terrasse et sous le ciel étoilé de nuits africaines. Elle s'est finalement matérialisée sous deux formes distinctes : celle de Rencontres Internationales d'abord, qui se sont tenues à l'Historial de la Vendée, en France, du 9 au 14 septembre 2019 (**Fig. 1**), puis avec le présent ouvrage. Un petit mot de remerciement s'adressera donc d'abord à toutes celles et à tous ceux qui, parmi nos collègues, ont accepté de nous faire partager leurs savoirs et de participer à ce qui, au départ, apparaissait plutôt comme un véritable défi. Nous avons tous tant à apprendre et à échanger.

Car l'état des connaissances s'était considérablement étoffé depuis la publication par Roger Joussaume, au milieu des années 1980, de l'ouvrage intitulé *Des dolmens pour les morts* et qui fait référence sur le sujet encore aujourd'hui. Ce premier ouvrage avait été actualisé en 2003 sous la forme d'un petit livre intitulé *Les charpentiers de la pierre*. Il semblait désormais nécessaire d'ajouter les connaissances, de conjuguer les points de vue, et de rassembler – pour la première fois, en dehors peut-être du précédent de Nara au Japon – les acteurs de cette recherche archéologique originaires de chacun des continents concernés. En effet, et notamment au cours de ces vingt dernières années, la recherche dans ce domaine a parfois émergé dans des secteurs géographiques précédemment délaissés. Ailleurs, elle s'est totalement renouvelée. Mais cet état des connaissances reste très inégal suivant les régions du globe. Les traditions académiques ne sont pas les mêmes, chaque objet d'étude également, et chacun s'insère dans un contexte archéologique, historique, culturel et géographique distinct. Bien que ce terme parle à tous, ce que le chercheur comme le public entendent sous le terme de "mégalithe" est donc souvent assez différent selon les endroits. À l'échelle du globe, on sait désormais que de tels mégalithes ont été mis en place à des époques distinctes, dans des régions parfois très éloignées et souvent par des personnes qui ne se connaissaient pas. D'une certaine manière, c'était vrai aussi pour les différents chercheurs et archéologues qui les étudient, aujourd'hui.

Le format retenu pour les rencontres de septembre 2019, un peu à mi-chemin entre le symposium et la table ronde, est celui que nous avons mis en œuvre avec Roger Joussaume et Chris Scarre pour le colloque de Bougon, en 2002, puis avec Chris Scarre pour le colloque

de Rennes, en 2012 ; ces deux colloques portaient exclusivement sur les mégalithes en Europe. Les rencontres de septembre 2019 n'auraient pas pu être mises en œuvre sans l'investissement sans faille de Sophie Corson, comme de l'ensemble du personnel de l'Historial de la Vendée, et de Jean-Marc Large comme de ses amis du Groupe Vendéen d'Études Préhistoriques (GVEP). Jean-Baptiste Barreau, au sein de l'UMR 6566, s'est chargé du site internet. Lors des premières réunions destinées à préparer cet événement, nous avons aussi souhaité nous entourer de jeunes chercheurs comme Tara Steimer-Herbet et Laurent Nespoulous ; leur enthousiasme a été tellement précieux face à l'ampleur de la tâche qui s'annonçait ! Le Comité scientifique a ensuite été élargi : à chaque étape, nous avons toujours pu compter sur chacun de ses membres. Outre les noms déjà cités, il s'agit également de Bruno David, Nicolas Cauwe, Alain Gallay (†), Yoshio Kikuchi, Rabindra Mohanty, Johannes Müller, Isabel Rivera-Collazo et Viktor Trifonov (**Fig. 2**). Le Comité d'organisation était alors composé de Sophie Corson, Jean-Paul Cros, Luc Laporte et Jean-Marc Large. Tout cela n'aurait évidemment pas pu avoir lieu sans les partenaires qui ont soutenu cette manifestation, au premier rang desquels figure le Département de la Vendée. L'appui de la Direction Régionale des Affaires Culturelles (SRA) et de la Région des Pays de la Loire fut également stratégique, tout comme celui du CNRS, de l'IFRAE, de l'UMR 6566 de l'Université de Rennes 1, de l'équipe "Ethnologie et Préhistoire" au sein du Laboratoire Arscan, ou de l'Inrap.



Fig. 2 – Le comité scientifique réuni sur l'estrade pendant la Rencontre Internationale sur les Mégalithes dans le Monde qui s'est tenue à l'Historial de la Vendée (France), du 9 au 14 septembre 2019 (Cliché : J. Oliver).

Ces Rencontres Internationales sur les Mégalithes dans le Monde ont ainsi donné lieu à 72 interventions orales, dont 51 conférences et 21 posters, effectuées par une soixantaine de chercheurs de 25 nationalités différentes et de tous les continents, dont 44 furent invités (**Fig. 3**). Trois conférences inaugurales furent proposées par Richard Bradley (Professeur émérite à l'Université de Reading), Alain Gallay (†) (Professeur émérite à l'Université de Genève) et Jean Guilaine (Professeur au Collège de France). Elles ouvraient les sessions de quatre longues journées où les échanges scientifiques furent particulièrement assidus, nombreux et fructueux, dans une ambiance par ailleurs chaleureuse, au sein de l'Historial de la Vendée qui mettait à disposition son espace muséographique comme son personnel. Souvent pour la première fois, chacun a pu découvrir toute la qualité de travaux qui lui étaient précédemment inconnus, grâce aussi à la traduction simultanée réalisée par Emmanuel Sombsthay et sa collègue. L'accueil des participants a été grandement facilité par l'Hôtel Campanile de La Roche-sur-Yon, les transports Sauveteurs et le traiteur des Délices de la Forge. Il est toutefois une ombre au tableau : que notre regretté collègue Gordon McEwan n'ait finalement pas pu se joindre à nous, frappé par une maladie qui devait l'emporter quelques mois plus tard. La journée d'excursion, qui a permis de visiter plusieurs grands sites mégalithiques régionaux, a réuni 80 personnes (**Fig. 4**). Pour nombre de collègues,



Fig. 3 – L'ensemble des participants à la Rencontre Internationale sur les Mégalithes dans le Monde, sur les marches de l'Historial de la Vendée (Cliché : Historial de Vendée).

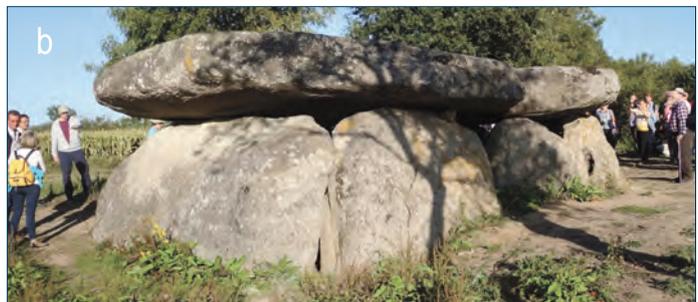


Fig. 4 – Visite de l'un des menhirs du Plessis (a) et du dolmen de la Frébouchère (b), en Vendée (Clichés : Sylvie Labroche).

ces rencontres furent l'occasion d'une véritable prise de conscience quant à l'ampleur du phénomène étudié : un engouement qui fut aussi largement partagé avec le public au travers de différentes activités d'animation et d'une conférence organisées par l'Historial de la Vendée. Tous et toutes se sont quittés avec la promesse que de telles rencontres se devaient d'être concrétisées par la publication d'un ouvrage sur les mégalithes dans le monde.

À peine un premier défi avait-il été relevé, qu'un second s'annonçait déjà. La date limite pour la remise des textes avait été prévue pour le mois de mars 2020, c'est-à-dire au moment où s'est déclenchée la terrible pandémie de Covid-19 qui par la suite nous suivra tout au long de l'élaboration de ce manuscrit. Il faut là encore rendre hommage à la persévérance des auteurs qui, tous, ont produit les articles promis, malgré parfois des conditions difficiles ; les uns ne pouvant pas toujours accéder à l'université, ou restant longtemps bloqués loin de chez eux, et d'autres encore qui ont subi la dure épreuve de cette maladie. Une petite équipe s'est alors constituée autour de Luc Laporte et de Jean-Marc Large, épaulés par les conseils avisés de Chris Scarre comme par le dynamisme de Tara Steimer-Herbet et de Laurent Nespoulous. Bien entendu, il fallait d'abord s'assurer de disposer des moyens financiers nécessaires. À nouveau le département de la Vendée fut au rendez-vous, ainsi que la DRAC des Pays de la Loire. Le soutien de l'Inalco comme celui du GVEP furent également précieux. Quant à celui de l'UMR 6566 du CNRS, il dépasse assurément le seul aspect financier. Après quelques contacts, il fut décidé que l'Association des Publications Chauvinoises (APC) se chargeraient du maquetage d'un ouvrage en deux langues, édité en français par ces mêmes éditions chauvinoises et en anglais par l'éditeur Archaeopress.

À chaque étape, nous avons pu compter sur les conseils du Comité scientifique qui avait déjà présidé à la destinée des Rencontres Internationales, enrichi par l'arrivée de José Oliver. Parallèlement, un comité de lecture plus large encore a été constitué, de façon à assurer la relecture de chaque contribution par deux autres collègues, indépendamment (*Peer-Reviewing*). Leurs remarques, constructives et bienveillantes, ont également pu contribuer à la qualité de certains manuscrits. Primitiva Bueno Ramírez, Nicolas Cauwe, Jean-Paul Cros, Anke Hein, Christian Jeunesse, Roger Joussaume, Luc Laporte, Jean-Marc Large, Carl Langebaek Rueda, Miguel Molist, Laurent Nespoulous, Chris Scarre et Tara Steimer-Herbet se sont attelés à cette tâche. Beaucoup de textes ne sont parvenus qu'en langue anglaise, qu'il fallut alors traduire. Ce fut l'œuvre de Jean-Marc Large avec l'aide de Luc Laporte, Roger Joussaume, Jean-Paul Cros, Christian Jeunesse, Noémie Vergote, Michel Riffé, Tara Steimer-Herbet ou Jacques Robin. Jean-Pierre Tortuyaux, qui s'était tant investi dans l'organisation des rencontres en tant que président du GVEP, n'a pas pu beaucoup intervenir, nous ayant quitté malheureusement trop tôt. Une quinzaine d'articles n'ont été reçus qu'en français, qui furent traduits en anglais par Louise Byrne, ou par Elsa Chanez pour un autre article encore. Les auteurs qui ont transmis leur article dans ces deux langues, parfois avec l'aide d'autres traducteurs encore, se doivent d'être particulièrement remerciés. Quelques textes enfin ont été traduits du japonais vers le français par Laurent Nespoulous. Kate Sharpe a ensuite revu l'ensemble des textes en anglais, notamment lorsque rédigés par des locuteurs de langues maternelles si différentes. Là encore, toute l'expérience de Chris Scarre nous fut véritablement précieuse. Au sein de l'Association des Publications Chauvinoises, la même opération fut menée sur les textes en français par Sylvie Clément-Gillet, qui s'est également attachée à la réalisation de la maquette, sous l'impulsion de Max Aubrun. Nous sommes très reconnaissants à David Davison pour l'édition anglaise.

Plutôt que de publier les actes de ces rencontres proprement dits, il a été fait le choix de rédiger collectivement un état de nos connaissances sur les mégalithes dans le monde. Cet ouvrage comprend 62 chapitres. Il est divisé en 8 parties. La première partie traite des mégalithes en général, et compte 5 chapitres. Les parties suivantes présentent ce que l'on

entend généralement par mégalithe sur de très vastes zones géographiques. Tous les continents sont pris en compte. Chaque partie commence alors par quelques pages de présentation, souvent fort instructives. Nous nous sommes attachés à garder un certain équilibre dans le nombre de contributions rendant compte des développements les plus actuels de la recherche archéologique dans ce domaine, pour chaque secteur géographique. Il nous a semblé utile que chacune de ces études soit d'abord replacée dans le contexte plus large de l'histoire des recherches qui lui est propre, assortie d'une imposante bibliographie par ailleurs compilée à la fin de chaque partie. Les volumes correspondants n'ont pas pour autant vocation à une totale exhaustivité, tant pour ce qui est du phénomène étudié que pour le type d'études mises en œuvre. De par la grande qualité des contributions, nous espérons du moins qu'ils pourront intéresser aussi bien les spécialistes les plus pointus que ceux souhaitant prendre connaissance des données disponibles sur des aires géographiques qu'ils connaissent peut-être un peu moins bien. Nul doute que cet ouvrage est également accessible à un public plus large encore, car il offre pour la première fois un cadre général à la réflexion qui, précédemment, n'existait pas.

Pour ce tour du monde, nous souhaitions éviter de commencer par l'Europe où ce type d'étude a été initié il y a plus de deux siècles. La deuxième partie traite donc d'un continent, l'Amérique, où longtemps les mégalithes furent considérés comme pratiquement inexistantes. Sur ce point, les 4 chapitres correspondants seront certainement de nature à en faire changer d'avis plus d'un. La troisième partie nous fait ensuite voguer sur l'océan Pacifique, depuis l'île de Pâques jusqu'en Indonésie. Elle comprend 8 chapitres, d'île en île, sans oublier le continent australien. La quatrième partie traite de l'Asie du Sud et du Sud-Est au travers de 10 chapitres ; l'Inde a parfois été présentée comme un continent mégalithique par excellence. La cinquième partie présente un espace géographique plus vaste encore, depuis l'archipel nippon jusqu'en Asie centrale, en passant par la Chine et la Corée. Elle compte 9 chapitres présentant une incroyable diversité de mégalithes, parfois d'époques très différentes. La sixième partie commence sur les rives de la mer Noire, pour aboutir jusqu'aux confins de la péninsule arabique, en passant par le Levant. C'est là qu'apparaît l'écriture, les premières traces d'agriculture et d'élevage, et les plus anciens mégalithes connus à ce jour. Cette partie comprend 7 chapitres. La septième partie traite des mégalithes en Afrique. Certes, mais quelle Afrique ? Il en est tant. Neuf chapitres seront consacrés à ces mégalithes africains. Riches de tant d'enseignements, il est temps désormais de revenir vers l'Europe où se sont tenues ces rencontres. C'est la huitième et dernière partie, qui compte 10 chapitres. Difficile de conclure après tant de savoirs réunis, de diversité et d'émerveillement. Dans le monde des scientifiques, comme des archéologues, il n'est de toute façon guère de conclusion qui soit véritablement définitive ; ne serait-ce que pour avoir la chance et le plaisir de nous rencontrer à nouveau.

Roger Joussaume, lui qui a tant semé, nous fait l'honneur de signer la préface d'un ouvrage qui rassemble une véritable forêt de connaissances, pour un champ d'investigation où quelques-uns, quelques-unes, estimaient parfois que tout avait déjà été dit. À ceux-là comme aux autres, nous souhaitons une bonne lecture !



Mégalithes dans le monde

Partie I

Mégalithes



Du projet architectural aux ruines mégolithiques : une vision dynamique de vestiges “pétrifiés”

Résumé : Les mégalithes apparaissent souvent dans le paysage comme autant de très grosses pierres simplement érigées vers le ciel, reposant sur le sol ou soigneusement agencées au sein de constructions plus vastes, mais toujours défiant l’apesanteur. La taille ou le poids des pierres ainsi déplacées frappe l’imagination de nos contemporains, malgré l’aspect grossier que beaucoup, encore aujourd’hui, attribuent implicitement à de telles ruines. Ce procès en “primitivisme”, issu des tréfonds de l’histoire de la recherche archéologique, a longtemps freiné toute étude véritablement détaillée des architectures mégalithiques. Au-delà d’une valeur patrimoniale incontestable, mais trop souvent perçus comme pétrifiés pour l’éternité, les mégalithes s’inscrivent alors dans une perspective dynamique.

Mots-clefs : *Mégalithes, ruines, architecture*

L’intitulé de cette Rencontre Internationale supposait de centrer notre discours dans le cadre de cette présentation thématique, non pas sur un objet d’études somme toute assez différent suivant les approches théoriques et le bagage académique de chacun, qu’il s’agisse de systèmes techniques, de cultures, d’histoire, de religions, de sociétés ou de l’humanité tout entière, mais sur l’objet étudié : les mégalithes. La présence de ruines mégalithiques dans le paysage est d’abord ce qui a motivé un intérêt sur ce sujet. Elles sont pour partie au moins composées de très gros blocs de pierre d’aspect assez rudimentaire, au premier regard du moins, bien que déplacés par l’homme puis érigés vers le ciel et/ou assemblés au sein de plus vastes constructions. Nous avons ensuite appris à identifier l’ensemble du dispositif dans lequel elles s’insèrent, et à reconnaître les différents usages qui en avaient été faits. En revanche, souvent plus périlleuse est la restitution des différents projets architecturaux qui se sont succédé parfois en

un même lieu. L’ensemble constituera le fil conducteur de cet article, induisant une approche dynamique de patrimoines trop souvent perçus comme un peu figés pour l’éternité.

1. De très gros blocs de pierre

Parmi les très gros blocs de pierre qui concourent au dispositif mégalithique, nombreux sont ceux disposés de telle sorte qu’ils donnent à voir un peu de la singularité propre à chacun, de par leur forme et leurs courbures, comme de par l’aspect, la rugosité ou la couleur de leur surface, par exemple. Certains seront utilisés sans aucune marque d’action de l’homme sur la matière, tels ceux transportés par les glaciers dans les plaines d’une Europe septentrionale, alors que beaucoup d’autres présentent des surfaces totalement transformées. Plus largement en Europe, rares sont ceux qui ne portent pas au moins quelques

traces de façonnage, ou d'extraction (Fig. 1). Ailleurs dans le monde, la diversité observée pour des dispositifs qualifiés de mégalithiques au fil de l'histoire de la recherche est plus grande encore. Elle recouvre encore aujourd'hui jusqu'à des cuves monolithiques, voire même quelques éléments de statuaire.

Les grandes expéditions maritimes de la fin du XVIII^e siècle menèrent James Cook jusqu'aux confins de l'île de Pâques, quelques dizaines d'années seulement avant l'envoi d'un corps expéditionnaire en Égypte, pendant la Révolution française : les unes contribuèrent à la découverte de géants de pierre qui sont très largement intégrés aux études sur les mégalithes, alors que la seconde révélait aux savants du monde occidental d'imposants vestiges alors placés aux sources de la civilisation. Dès le milieu du XIX^e siècle, et bien avant la découverte des grottes ornées du Paléolithique supérieur en Europe, l'art pariétal gravé sur les parois d'une cavité artificielle comme celle de Gavrinis dans le Morbihan (France) fut très tôt mobilisé dans les débats concernant les capacités cognitives d'une humanité "primitive". Vers la fin de ce siècle, l'une des premières synthèses consacrées aux mégalithes dans le monde était intitulée *Rude Stones Monuments in All Countries* (Fergusson 1872), titre qui de toute évidence ne renvoie pas seulement au caractère grossier des matériaux de construction mais aussi, implicitement, à celui prêté aux populations passées ou présentes qui les ont édifiés.

Par la suite, outre la singularité bien réelle de chacune de ces manifestations particulières, le rejet de tels présupposés ne fut sans doute pas totalement étranger à la volonté d'exclure de ce champ d'étude quelques autres architectures pourtant largement constituées – elles aussi – de très grosses pierres assemblées, comme pour la chambre sépulcrale de certains *kofun* du Japon au cours de la première moitié du XX^e siècle. Le terme de mégalithe ne saurait donc être totalement dissocié du contexte historique au sein duquel il a vu le jour pour la première fois, au moins dès 1849 à l'Université d'Oxford (Mohen 1989, p. 42). Pourtant, presque deux siècles plus tard, ce terme est toujours utilisé pour décrire une réalité qui s'impose intuitivement à la plupart de nos contemporains, provoquant perplexité ou admiration lorsqu'ils sont confrontés à l'apparente simplicité de dispositifs semblant comme défier les lois les plus élémentaires de la gravité. Car, inversement, ce terme porte aussi en germe l'idée d'une ingéniosité universelle et propre au genre humain, seul capable de marquer durablement le paysage par le biais de telles constructions en matière inerte, et dont certaines furent mises en œuvre dès la Préhistoire. Toute irrégularité, toute singularité est alors plutôt appréciée à l'aune d'une nécessaire économie de moyens, induite par des connaissances techniques jugées rudimentaires.

Autant de présupposés, négatifs ou positifs, qui ne s'accordent guère avec la nécessaire rigueur



Fig. 1 – "Pierre close" de Charras (Charente-Maritime, France) dont la dalle de couverture est posée sur une cuve monolithique percée par une ouverture en hublot (Cliché : J.-S. Pourtaud ; Pourtaud & Olivet 2015).

d’une terminologie scientifique. Il est bien quelques collègues qui ont parfois tenté de fixer des limites chiffrées à ce que l’on appelle un très gros bloc, de par son poids par exemple. Mais ces démarches se sont toujours heurtées à la diversité observée localement, pour chacun des types d’édifices concernés : ce serait oublier, par exemple, qu’au sein des célèbres alignements de Carnac, comme dans l’ensemble du département du Morbihan (France), plus de 80 % des pierres dressées dépassent à peine un peu plus d’un mètre de haut. Nous savons aussi, désormais, combien une grande majorité de mégalithes dans le monde furent érigés par des populations qui souvent connaissaient la métallurgie, et par quelques autres localement contemporaines d’une émergence de l’écriture, voire de l’État (Joussaume 1985 ; Gallay 2006). Pour autant, l’aspect des très gros blocs employés dans la construction, comme de ceux plantés verticalement, n’en est pas plus ni moins grossier que pour les précédents. On peut seulement observer une plus grande diversité des solutions techniques qui auront été choisies.

Réfuter le caractère rudimentaire des constructions mégalithiques, comme des populations qui les ont édifiées, ne suffit donc pas à expliciter en quoi les gros blocs de pierre composant de tels dispositifs mégalithiques se distinguent de toute autre forme de maçonnerie. L’un des critères qui pourrait être retenu, nous semble-t-il, tient plutôt à ce qui fait la singularité

de chaque pierre, et qui souvent vaut à l’édifice d’avoir été qualifié de rudimentaire. Car le fait de préserver un peu de l’intégrité de chaque bloc individuellement est d’abord un choix. Ce choix est significatif (Scarre 2004). Il est indépendant d’une histoire des techniques, comme du type de société concerné ou de son économie. C’est un choix entre deux modes d’actions de l’homme sur la matière, dont l’un consiste à transformer une matière première pour obtenir un produit fini que seul l’esprit humain peut concevoir, alors que l’autre s’attache plutôt à s’approprier une entité “naturelle” (ou toute autre forme d’entité qui serait rattachée à cette enveloppe matérielle) dans toute la singularité qui lui est propre (Laporte & Dupont 2019).

Nous ne prendrons qu’un seul exemple : lorsqu’il décrit la carrière d’où furent extraits certains des blocs parmi les plus imposants de ceux érigés dans l’Alentejo (Portugal), au cours du Néolithique, Manuel Calado (2004) fait remarquer à quel point chacun d’entre eux semble déjà se dessiner au sein même de l’affleurement géologique ; une remarque similaire s’applique également à la carrière de Roh-Coh-Coët à Saint-Jean-de-Brévelay (Morbihan, France). Un peu comme si, bien au-delà de toute action mécanique, l’extraction consistait d’abord à révéler ce que l’affleurement dispose en son sein, comme par essence (Fig. 2). Du Nigéria jusqu’aux montagnes birmanes, et sur les îles polynésiennes comme dans les îles



Fig. 2 – L’extraction d’un bloc consiste parfois à seulement révéler ce dont l’affleurement dispose déjà de façon intrinsèque : exemple de la carrière de grandes pierres dressées de Roh-Coh-Coët (Saint-Jean-de-Beverlay, Morbihan, France), secondairement aménagée en “dolmen en allée couverte” (d’après Gouézin 2017 ; cliché : L. Laporte).



Fig. 3 – Expression d’une entité attachée à chaque bloc de pierre, et représentations humaines ; quelques exemples dans le Néolithique et Chalcolithique de la France : a. Visage humain sculpté sur l’une des dalles de couverture du “Dolmen à couloir” du Déhus à Guernesey (United Kingdom) (Cliché : C. Scarre, 2011) ; b. Paires de seins sculptées sur la dalle de chevet du “Dolmen en allée couverte” de Prajou-Menhir à Trébeurden (Côtes-d’Armor, France) (Cliché : L. Laporte) ; c. Statue-Menhir “de Saint-Sernin-sur-Rance” (Aveyron, France) (© Musée Fenaille - coll. Société des lettres, sciences et arts de l’Aveyron). L’idée que nombre de “dolmens à couloir” puissent ainsi afficher sur leurs parois comme une “galerie des ancêtres” (Bueno Ramírez *et al.* 2018) ne serait alors qu’un cas particulier quant à la nature possible de l’entité concernée.



Fig. 4 – Expression d’une entité attachée à chaque bloc de pierre et représentations humaines. Quelques exemples de l’Âge du Bronze dans l’Altaï, en Chine : pierres dressées et “statue-menhir” en façade des monuments funéraires de Kaynar n° 1 (Hainar) (a) et de Karatas 2 n° 1 au Xinjiang (Chine) (b et c) (Clichés : A. Kovalev ; Kovalev 2007, 2012).

Caraïbes, la singularité de chaque bloc suffit souvent à identifier l'entité qui lui est attachée ; entité qu'il n'est pas toujours nécessaire d'exprimer par une représentation explicite. Tout au plus, l'apparition sur une pierre brute d'un visage, d'une paire de seins, d'un collier ou de tout autre attribut, contribue à la caractériser (**Fig. 3** et **4**). À l'opposé, les stèles phalliques du Sidamo en Éthiopie (Joussaume & Cros 2017) sont d'abord des représentations : la convergence de forme avec d'autres pierres dressées, par exemple dans le nord de l'Iran (Stronach & Royce 1981) ou dans la vallée de Tafi en Argentine (Ambrosetti 1897 ; Bruch 1911), ne tient qu'à leur ressemblance avec l'anatomie de l'organe ainsi décrit.

Les obélisques égyptiens, ou certaines stèles maya, sont des monolithes dont la taille ou le poids dépassent parfois largement celles de nombreuses pierres dressées de par le monde. L'appareillage cyclopéen des constructions andines aux blocs très soigneusement ajustés, comme celui des cités mycéniennes ou sardes sur les pourtours de la Méditerranée, préserve une certaine identité à chacun des éléments de la construction (Pozzi 2013). Mais, dès le premier regard, il ne saurait être confondu avec l'agencement de ces mêmes matériaux au sein d'un mégalithe, où parfois certaines pierres (de toutes tailles) furent utilisées comme autant de matières premières, mais où d'autres conservent une rugosité, une forme, une couleur, et pour tout dire une singularité qui les distinguent de toutes les autres. L'individualité de quelques-uns au moins des très gros blocs de pierre mobilisés pour la construction d'un mégalithe, au même titre que la notion de pérennité attachée à la matière dont il est constitué, est un premier point sur lequel nous souhaitons insister.

2. Les ruines mégalithiques

Beaucoup de ces gros blocs de pierre apparaissent aujourd'hui dans le paysage sous une forme un peu chaotique qui a souvent été comparée à quelque affleurement naturel, avec lequel ils peuvent parfois être confondus (Bradley 1998a). Il est effectivement des chaos de blocs naturels comme d'imposants pitons rocheux qui ont pu être qualifiés de mégalithes dans la littérature archéologique, de par une orientation astronomique remarquable (Volcevska 2011), parce qu'ils ont servi de sanctuaires (Maglova & Stoev 2014), ou parce qu'ils se trouvent couverts de pétro-

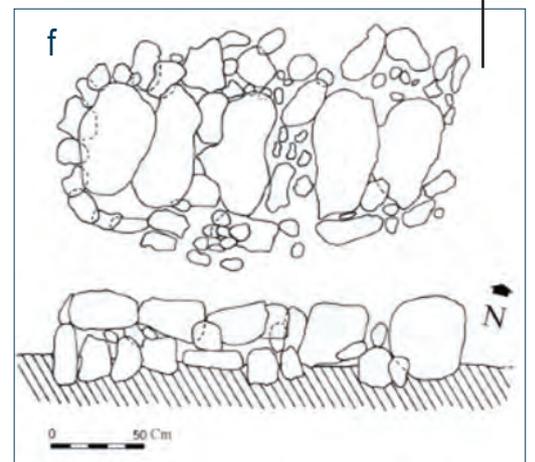
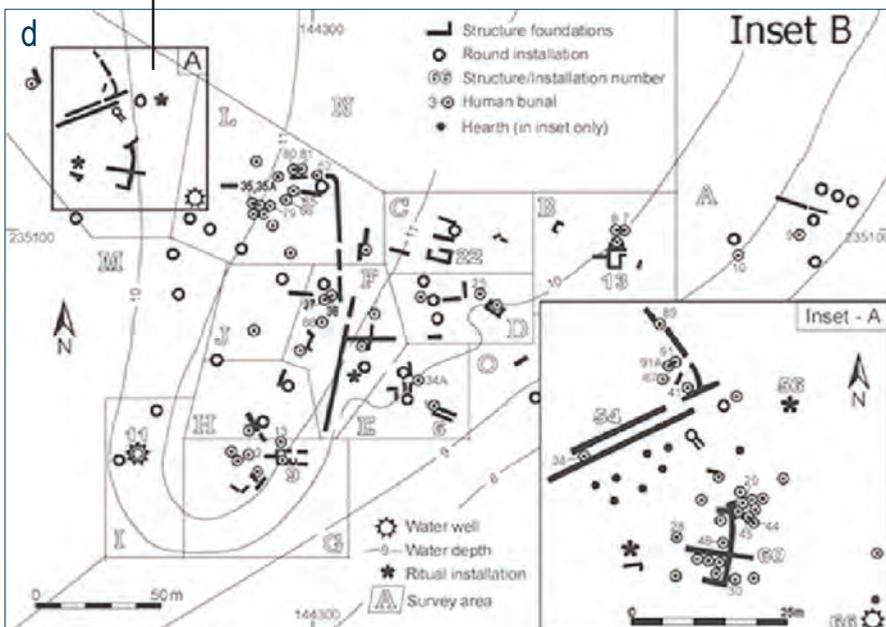
glyphes. Nous réserverons ce terme à des constructions matérielles qui supposent une mise en forme ou un déplacement par l'homme, ce qui n'exclut nullement toute référence explicite à de tels points remarquables du paysage, comme c'est parfois le cas au sein des traditions orales de ceux-là même qui les ont bâtis (Tchandeu 2009, p. 67). Au cours des temps préhistoriques, en Europe, certaines dalles qui se trouvent en remploi dans les parois d'une chambre sépulcrale semblent également provenir de lieux précédemment sacralisés, et d'affleurements qui portaient déjà de nombreuses gravures (Cassen 2009a ; Scarre 2015).

Dépasser une vision romantique de vestiges qui nous apparaissent au premier abord comme figés pour l'éternité fut l'œuvre de très nombreux travaux archéologiques au cours des deux siècles qui nous précèdent. Nous savons désormais que beaucoup de ces très gros blocs furent agencés au sein de constructions bien plus vastes. Pourtant, ce qui s'impose à notre regard, aujourd'hui, ce qui parfois aussi confère toute sa monumentalité à l'ensemble de l'édifice, pourrait-il avoir été totalement étranger aux intentions des bâtisseurs par le passé ? Ce type de questionnement anime toujours jusqu'à certaines des recherches parmi les plus récentes en Europe, concernant par exemple les “*Portal dolmens*” d'Irlande ou du pays de Galles (Cummins & Richards 2014) comme nombre de “*dolmens*” au Danemark (Eriksen & Andersen 2016). Mais il n'est plus question de nier qu'il s'agit là de ruines, généralement intégrées dans une masse monumentale dont seule l'armature de la chambre sépulcrale était composée de très grosses dalles de pierre. Cette notion de ruine (Schnapp 2015) s'applique également à une unique pierre dressée vers le ciel, au milieu des champs, dont on ignore souvent si elle participait d'un plus vaste ensemble aujourd'hui disparu (Hinguant & Boujot 2009).

Dans ce cas également, il est au moins des éléments en matière périssable qui peut-être auront disparu (**Fig. 5a**), tout comme l'application de couleurs artificielles, alors que l'environnement au sein duquel s'insèrent ces quelques pierres aura été transformé (**Fig. 5b**). Au Proche-Orient et parmi les plus anciens dispositifs de pierres dressées connus à ce jour figurent ceux découverts à Atlit Yam (**Fig. 5c à e**), au sein d'un village attribué au PPNC, entre 7400 et 6000 avant notre ère : il se trouve désormais englouti par la mer, à une dizaine de mètres de profondeur, au large des



Fig. 5 – Ruines mégalithiques : a. Tombe d'un guerrier Gewada en Éthiopie (Cliché : J.-P. Cros) ; b. Site mégalithique partiellement submergé de Er Lannic (Morbihan, France) (Cliché : P. Gouézin) ; Mégalithes immergés au large des côtes d'Israël : cercle de pierres dressées (c) au sein du site d'habitat néolithique d'Atlit-Yam (PPNC), dont l'emplacement est marqué par un astérisque sur le plan général du site archéologique (d), ainsi que l'un des coffres de pierre (e) fouillés sur le site néolithique de Neve-Yam (f) (d'après Galili *et al.* 2020 ; clichés : I. Grindberg, E. Galili).



côtes d’Israël (Galili *et al.* 2020, p. 452). C’est aussi le cas pour de nombreux mégalithes du Néolithique sur les côtes de l’ouest de la France, au point que certains furent même très tôt évoqués par des géologues lorsque ces derniers n’avaient alors guère d’autres moyens pour tenter de dater les fluctuations passées des niveaux marins (Charier-Fillon 1888 ; Boisselier 1893). Dans l’histoire de la recherche, en Europe notamment, ce sont donc ces ruines que les archéologues ont d’abord cherché à répertorier et à décrire, parfois de façon systématique, puis à comparer entre elles et à nommer différemment, c’est-à-dire à classer : considérer qu’une telle démarche intellectuelle est définitivement achevée supposerait par exemple que l’on puisse disposer d’une carte précise répertoriant les pierres dressées par l’homme sur ce continent, ce qui en réalité n’est toujours pas le cas.

Il est bien d’autres régions du monde où cette démarche est à peine entamée. Pour ne prendre qu’un seul exemple, les cercles mégalithiques du Sénégal et

de Gambie furent jusqu’à très récemment présentés comme autant de petits “*cromlechs*”, type largement désuet de dispositif au sein duquel l’histoire de la recherche concernant les mégalithes en Europe a dû d’abord apprendre à distinguer les vestiges de cercles de pierres dressées à l’air libre, de ceux initialement implantés le long des parois d’une chambre funéraire (Laporte *et al.* 2011, p. 305). Bien que les ruines mégalithiques africaines concernées soient d’apparence assez semblables (nombre de pierres dressées, taille, diamètre du dispositif, etc.), elles correspondent à d’anciennes plateformes funéraires dont certaines furent peut-être couvertes par un toit, à l’image de ces nombreuses maisons des morts construites en matière périssable jusqu’à nos jours. Des mégalithes aujourd’hui d’aspect similaire rendent ainsi compte de réalités du passé totalement opposées : la paroi délimitant l’espace vide d’une pièce dont le sol est destiné à recevoir les restes de défunts, dans un cas, ou la façade d’un petit monument construit au-dessus de la tombe, dans l’autre (Fig. 6).

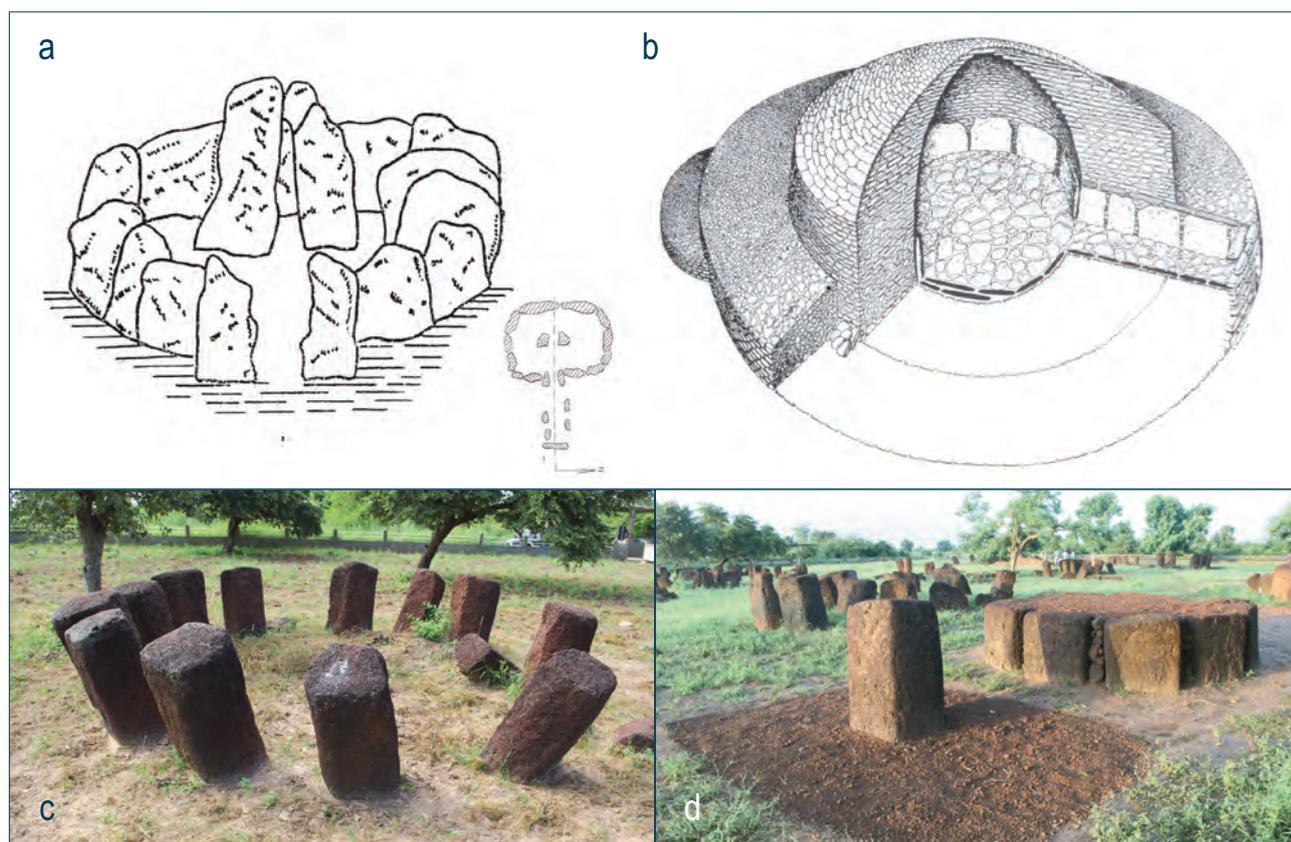


Fig. 6 – Des ruines mégalithiques parfois fort semblables pour des dispositifs très différents. En Europe, parmi les cercles de pierres dressées (a), l’histoire de la recherche nous apprend à distinguer celles initialement placées sur les pourtours d’une chambre funéraire (b). En Afrique, de semblables cercles de pierres dressées (c) peuvent tout aussi bien rendre compte de l’effondrement d’une plateforme funéraire (d) (a. d’après Laporte *et al.* 2011 ; b. d’après Joussaume 1981, 2016 ; c et d. d’après Laporte & Bocoum 2019 ; clichés : L. Laporte).

Peut-être parce que ces ruines figurent parmi les éléments les plus couramment accessibles à l'analyse, les travaux qui les concernent restent en réalité extrêmement nombreux ; en revanche, ce à quoi de tels travaux se rapportent – c'est-à-dire des ruines – n'est pas toujours affiché comme tel. C'est par exemple le cas pour l'étude géologique de chacun des très gros blocs de pierre intégrés dans une plus vaste construction, en Europe (Patton 1995 ; Carrion Mendez *et al.* 2009 ; etc.) comme au Japon (*Tondabayashi-shi Kyōiku i.inkai* 2003, etc.), ou celles traitant des relations d'inter-visibilité entre mégalithes (Laporte *et al.* 2016). L'étude géomorphologique des traces d'érosion visibles sur les blocs dressés au sein des alignements de Carnac, en France, sera facilitée par le fait qu'ils furent érigés à l'air libre (Sellier 2013). Elle le sera également pour l'étude technologique de chaque bloc constituant l'armature d'une chambre funéraire lorsque cette dernière, ruinée, se trouve désormais dépourvue de toute masse tumulaire (Mens 2008). Lorsque ces blocs se trouvent insérés dans une imposante masse monumentale, nombre d'auteurs en viendraient presque à regretter de ne pas pouvoir observer chacune des faces de l'objet étudié (Cassen *et al.* 2012), alors abordé comme autant de pièces d'un art mobilier (Robin 2010) : de belles études qui n'auraient peut-être pas été menées de façon très différente si les vestiges concernés avaient été conservés sous la seule forme de ruines mégalithiques.

Dans les zones andines de l'Amérique du Sud, pour prendre cet autre exemple, l'attention portée au support d'un art pariétal, qu'il soit naturel ou déplacé par l'homme, reste tout à fait marginale par rapport au discours que l'on pourra développer sur les représentations symboliques correspondantes : au point que l'emploi du terme "mégalithe" reste ici une exception. Ailleurs, et notamment au sein de ce qui apparaît de prime abord comme un chaos de blocs, l'attention aura surtout été attirée par une cavité artificielle dont on sait qu'elle livre d'abondants vestiges mobiliers, également susceptibles de rendre compte des populations correspondantes.

3. Des usages

La question de la fonction attribuée aux mégalithes est présente dès les premiers écrits sur le sujet au sein de la littérature scientifique, comme également au

travers de bien des récits mythologiques de par le monde. Au tournant du XIX^e et du XX^e siècle de notre ère, en Europe, deux grands types d'interprétations tendent à s'imposer, avec des fortunes diverses pour le premier et pléthore de preuves matérielles pour le second. Entre ombres et lumières, nombre d'ensembles de très grosses pierres seulement dressées vers le ciel sont alors perçus comme autant d'observatoires astronomiques qui auraient été érigés par des communautés soucieuses d'une première maîtrise du temps, notamment nécessaire à l'établissement du calendrier agricole. D'autres dispositifs également composés de très grosses pierres se trouvent plutôt enfouis sous les profondeurs de ce qui apparaît d'abord comme une simple butte, un peu à la manière d'une grotte artificielle où de nombreux ossements humains indiquent la présence de sépultures. Par la suite, et ailleurs dans le monde, une telle distinction mérite pour le moins d'être nuancée.

Le terme d'"usages" sera ici préféré à celui de "fonctions", qui suppose l'existence d'une intention préalable. Au sein du dolmen de Menga en Andalousie (Espagne), l'exécution de prisonniers à l'abri des regards pendant la guerre civile espagnole ne dénote aucune intention préalable quant à la fonction de ce lieu en particulier (García Sanjuán & Lozano 2016), mais les douilles recueillies par les archéologues rendent compte d'un usage, propre à la biographie toujours singulière de chacun de ces monuments (Bradley 1998b). Le fait même de considérer un monument comme lieu de mémoire suppose une forme de réappropriation par des générations successives qui, souvent, se traduit par des usages différents et des fonctions sans cesse renouvelées, pour l'ensemble du dispositif comme pour chacune de ses parties (Furholt & Müller 2011, p. 16). Trop souvent, les vestiges "pétrifiés" de mégalithes sont perçus comme autant d'instantanés. Plus la masse tumulaire sera imposante (donc largement inexplorée) et plus les différents espaces mégalithiques associés seront souvent considérés comme contemporains du dernier état de cet édifice (Laporte 2010).

Les vestiges matériels de tels usages sont aussi de ceux qui permettent de relier les ruines mégalithiques aux populations du passé qui les ont bâties : un peu partout sur le globe terrestre, des mégalithes furent érigés en des lieux distincts, à différents moments, et par des groupes humains qui souvent ne

se connaissaient pas. Quant aux datations proposées pour de tels édifices en matière inerte, elles le furent d’abord au vu des vestiges matériels rendant compte d’utilisations (immédiatement) postérieures à leur construction (Joussaume 1985). Si un tel raisonnement a fait ses preuves, en première approximation du moins, l’affinement des chronologies implique désormais un recours aussi fréquent que possible à

la définition d’*antequem* et de *postquem* (Schulz Paulson 2017) pour chaque étape des transformations qui, souvent, ont affecté chacun de ces monuments à l’histoire toujours singulière : la présence d’écorces de bouleau intercalées entre chaque assise des murettes intercalaires de la chambre mégalithique de Maglehoj au Danemark (Dehn & Hansen 2006, p. 44) fait ici figure d’exception (**Fig. 7**). Une autre question



Fig. 7 – Difficultés à dater précisément la construction de vestiges mégalithiques constitués de matière inerte. a. Écorces de bouleau, susceptibles d’être datées par le radiocarbone, intercalées entre chaque assise des murettes construites entre les blocs mégalithiques constituant la chambre sépulcrale de la tombe à couloir de Maglehoj, au Danemark ; b. En revanche, principalement explorés au XIX^e et au début du XX^e siècle par le biais de galeries de mine, il reste aujourd’hui encore bien difficile de dater précisément chacune des parties correspondant aux grands tumulus néolithiques de la région de Carnac (France), souvent présentés comme un tout indivisible ; c. De la même façon et bien que revendiqués par les habitants Naga de Willong Khullen (Inde) – qui effectivement conservent la pratique de sépultures sous dalles –, l’époque de la construction des alignements de pierres dressées situés à la sortie du village (déjà relevés par Hutton dans les années 1930) reste en réalité très mal datée (Clichés : L. Laporte).

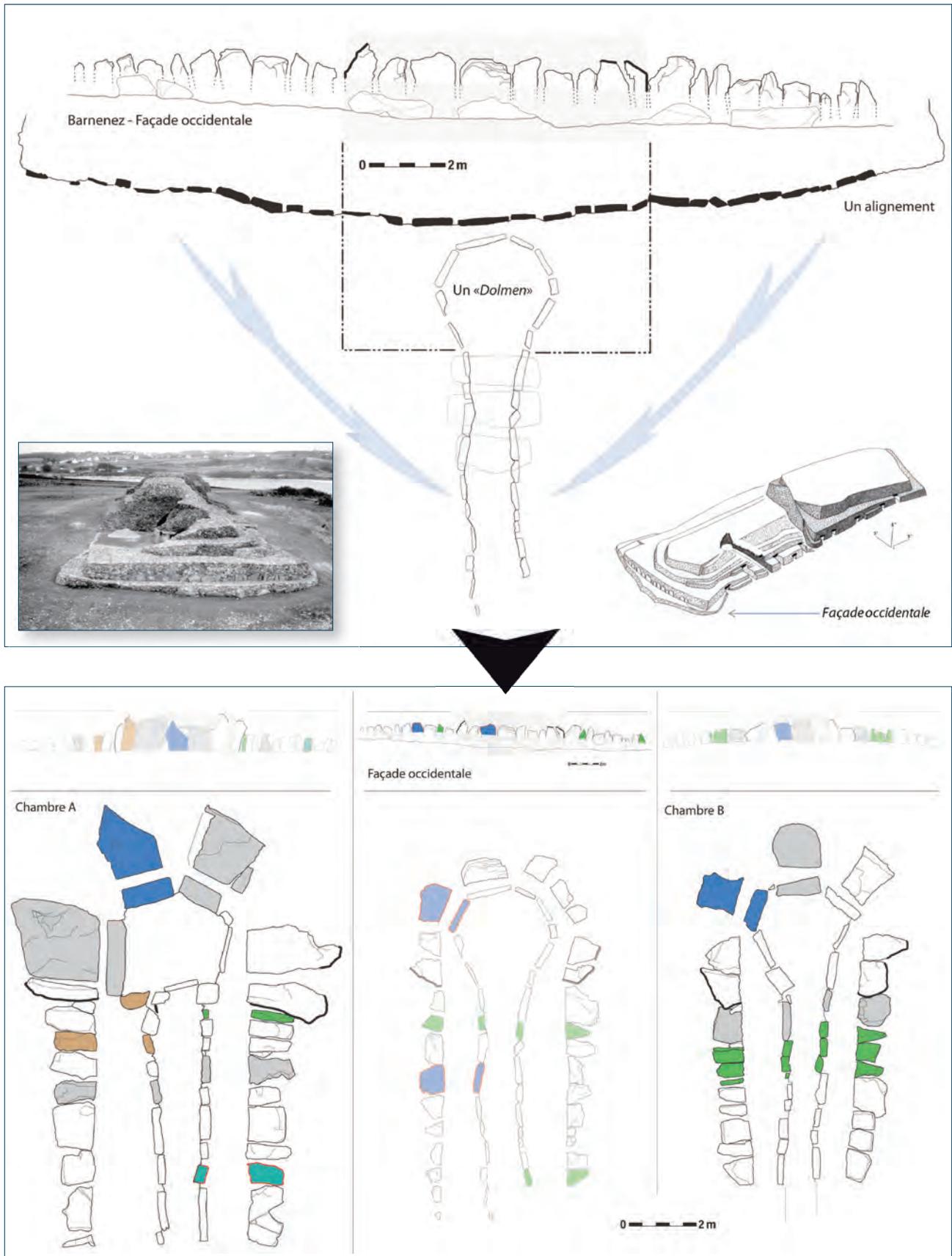


Fig. 8 – Barnenez (Finistère, ouest de la France) : l’alignement de blocs dressés au sein de la façade occidentale du monument funéraire néolithique de Barnenez à Plouézoc’h s’expose à la vue de tous comme un déroulé de ceux disposés le long des parois du couloir et de la chambre de cavités artificielles aménagées dans la masse tumulaire (d’après Laporte *et al.* 2017) (Cliché : Archives du Laboratoire Archéosciences-UMR 6566).

récurrente, à l'échelle d'une même grande région, est parfois aussi celle de fréquentations postérieures ayant possiblement effacé toute trace matérielle de l'époque des bâtisseurs.

La présence, ou l'absence, de restes humains découverts à proximité immédiate de mégalithes édifiés par le passé a souvent conditionné leur interprétation, alors même qu'une fonction funéraire est parfois attestée au présent pour des pierres dressées dépourvues de tels vestiges, comme chez les Toradja en Indonésie ou les Gewada en Éthiopie, et qu'à l'inverse le sous-sol de maints édifices culturels, telles les églises d'Europe occidentale, regorge d'inhumations ou de reliquaires. Quant à la fonction attribuée à chaque bloc mégalithique en particulier, elle sera parfois déduite un peu trop rapidement de la place qui est la sienne au sein de la construction. Ainsi, pour les mégalithes du Néolithique dans l'ouest de la France, par exemple, une même ligne de pierres dressées sera souvent interprétée différemment suivant qu'elle se tient à l'air libre, ou qu'elle se trouve intégrée dans une paroi en pierre sèche soutenant la couverture d'un étroit couloir (Fig. 8) : la première n'aurait qu'une fonction symbolique et la seconde exclusivement celle de support architectural (Laporte 2015a). Inversement, la fonction attribuée par des populations contemporaines à d'autres vestiges pourtant tout aussi mégalithiques conduit parfois à les exclure de notre champ d'investigation, privant par là même de toute une gamme de référentiels possibles l'étude de ceux qui furent édifiés dans un passé beaucoup plus lointain.

Parmi les dispositifs qui ne sauraient être interprétés ni comme observatoire astronomique ni comme sépultures, les “pierres de mérite” éparpillées dans le paysage de rizières cultivées par les Naga ont depuis fort longtemps, et à juste titre, focalisé l'attention de nombreux observateurs étrangers (Hutton 1929). Mais ici comme pour bien d'autres populations du nord de l'Inde, les études ethnographiques développées localement mettent souvent en exergue toute la diversité des fonctions attribuées à d'autres pierres, dressées par les mêmes populations (Binodini Devi 2005), que les archéologues du futur auront probablement beaucoup de mal à distinguer du cas de figure considéré comme dominant. Certaines servent de bornage. Au Japon, nombre de gros blocs de pierre dressés sont directement associés à l'implantation de nouveaux parcellaires, au cours du

VII^e siècle de notre ère, qui ne sont jamais cités parmi les études sur ce type de monuments. Pourtant, “À l'époque prémoderne, monumentum désigne tout édifice qui avertit d'une particularité d'un lieu et en rappelle la mémoire. Il peut s'agir d'une borne [...] qui sert à marquer une limite. Le mot a transité dans l'arpentage anglo-saxon où monumentation désigne le bornage.” (Chouquer 2008, p. 85).

On pourrait même dire, en caricaturant outrageusement, que plus un mégalithe dispose d'une fonction prégnante au sein de sociétés contemporaines, et moins il sera désigné comme tel. C'est le cas bien entendu des si nombreuses “huanca”, honorées à chaque fête des morts dans les Andes péruviennes et boliviennes, dont l'étude est si souvent reléguée à l'observation de quelque pratique folklorique. En Afrique, de nombreuses pierres dressées au sein de bois sacrés, accessibles aux seuls initiés, constituent une forme d'ostentation parfois fort bien dissimulée (Fig. 9). À titre sans doute un peu plus anecdotique,

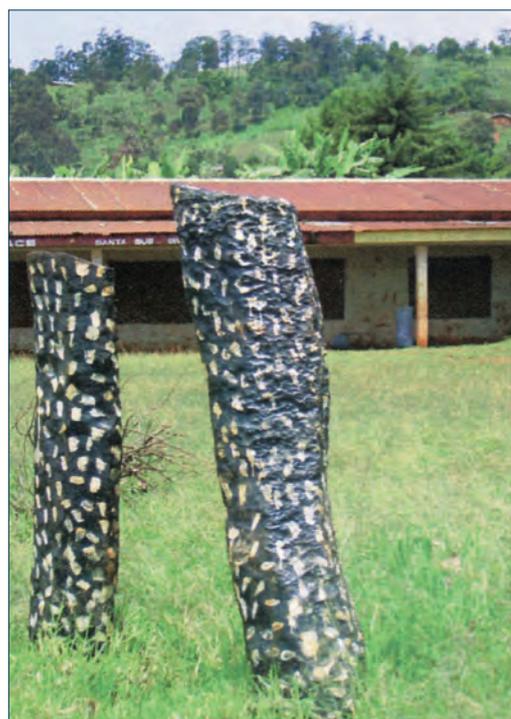


Fig. 9 – Une ostentation parfois bien cachée : lorsqu'ils présentent une réelle importance dans le fonctionnement de sociétés contemporaines, certains mégalithes ne sont que rarement nommés comme tels et parfois même difficiles d'accès au profane, privant par là même l'étude de ceux érigés par le passé de tout un pan du référentiel actualiste. L'exemple au Cameroun des monolithes de la société initiatique Ngumba, entourés de nattes de rafia, à fonction religieuse (d'après Notué 2009, p. 47).

la fonction de siège ou plus exactement de dossier contre lequel on vient s'asseoir aura été indûment prêtée à bien des pierres dressées, par exemple autour de petits monuments circulaires du Libéria et en Sierra Leone (Haselberger 1960), alors qu'elle est effectivement avérée par une permanence des traditions orales pour quelques-unes des pierres dressées sur la vaste plateforme de certains *marae*, en Polynésie, parmi bien d'autres fonctions également (Garanger 1973).

Il est nombre d'auteurs (Gallay 2011 ; Jeunesse 2018 ; Renfrew 1974 ; Wunderlich 2017 ; etc.) qui préféreront insister sur le rôle social imputé à la mobilisation des énergies nécessaires à la construction de l'édifice, alors différemment interprété en termes de compétition, voire de coercition, ou d'entraide et d'émulation, suivant de plus larges présupposés de départ : le transport de très lourdes dalles de pierre par le biais de la traction humaine a souvent été présenté comme une mesure indirecte de la capacité d'un groupe humain à mobiliser tant d'efforts pour une tâche qui n'est pas strictement nécessaire à sa subsistance (Laporte 2019). Une lecture attentive de l'ensemble du dispositif architectural correspondant, plutôt que de focaliser uniquement sur la partie signalée par la présence de ruines mégalithiques, nous renseigne également sur les sociétés humaines qui l'ont bâti, puis au fil du temps qui l'ont fréquenté et parfois détruit (Laporte *et al.* 2020).

4. Matérialisations

Dès lors qu'elles dépassent l'emprise des ruines mégalithiques proprement dites, les fouilles archéologiques mettent ainsi en exergue d'autres vestiges, d'autres structures, d'autres architectures qui n'ont strictement rien d'annexe. Plus largement encore, la prise en compte des changements intervenus dans le paysage contribue parfois aussi à mieux définir ce qui est propre à la monumentalisation de chaque lieu en particulier. Tout un réseau se dessine alors, toujours mouvant dans l'espace, toujours changeant au fil du temps, et reliant des points parfois très éloignés : l'enchaînement des différentes opérations qui se déroulent au fur et à mesure du chantier de construction en est un bon exemple. Pour autant, nous avons préféré le terme de "matérialisations" pour intituler ce chapitre, à celui de "constructions" qui nous semble plus ambigu : ce dernier, par exemple, peut

tout aussi bien renvoyer à des constructions exclusivement intellectuelles ou symboliques. Déjà abordés, certains chaos de blocs naturels sacralisés correspondent plutôt à ce dernier cas de figure : pour cet article, il nous semble préférable de s'en tenir aux dispositifs qui résultent d'une construction matérielle.

Il est certes quelques très gros blocs qui furent élevés vers le ciel à l'endroit exact d'où ils ont été extraits (Cummings & Richards 2016, p. 53), mais la plupart firent l'objet d'un transport, mobilisant des savoirs techniques tout aussi diversifiés que les groupes humains concernés. Parfois, ce transport est la seule action de l'homme lorsqu'un bloc est seulement déplacé au-dessus d'une sépulture (Fig. 10). Dans tous les cas, bien d'autres matériaux que la pierre furent mis en œuvre, ne serait-ce qu'au fur et à mesure de l'avancée du chantier de construction, ce qui vaut notamment son titre *Les charpentiers de la pierre* à l'un des ouvrages que Roger Joussaume (2013) a consacré aux mégalithes dans le monde. C'est là une autre des ambiguïtés qui empreint l'usage du terme de "mégalithes" dans la littérature scientifique, notamment lorsque ces derniers sont seulement considérés comme une forme de monuments parmi bien d'autres (Gronenborg 2006). Il paraît alors légitime d'élargir le point de vue en associant d'autres types de dispositifs à ces études, d'autres architectures aux formes similaires ; du moins lorsqu'elles furent bâties par les mêmes populations au même endroit et au même moment, mais avec de tout autres techniques. Car il ne saurait y avoir de mégalithe sans la présence de quelque très grosse pierre.

Les carrières d'où ont été extraits nombre de ces gros blocs de pierre ont fait l'objet de nombreuses études. Au sein des sociétés traditionnelles contemporaines, comme pour celles issues d'un passé beaucoup plus lointain, ces carrières sont rarement distantes de plus de quelques kilomètres de l'emplacement où elles furent érigées. Il peut s'agir de simples blocs effondrés en bas de pente, comme pour certains de ceux déplacés au-dessus des sépultures sous dalle de Hwasun en Corée (Gon Gy 1981), d'un affleurement de prismes basaltiques déjà naturellement dressés vers le ciel comme pour les "*pilar sites*" de Tanzanie (Grillo & Hildebrand 2013), ou de véritables carrières comme c'est aussi très fréquent (Zangato 1999). L'étude des chaînes opératoires permet alors de restituer l'ensemble des techniques mises en œuvre. À Madagascar (Joussaume & Raharijaona

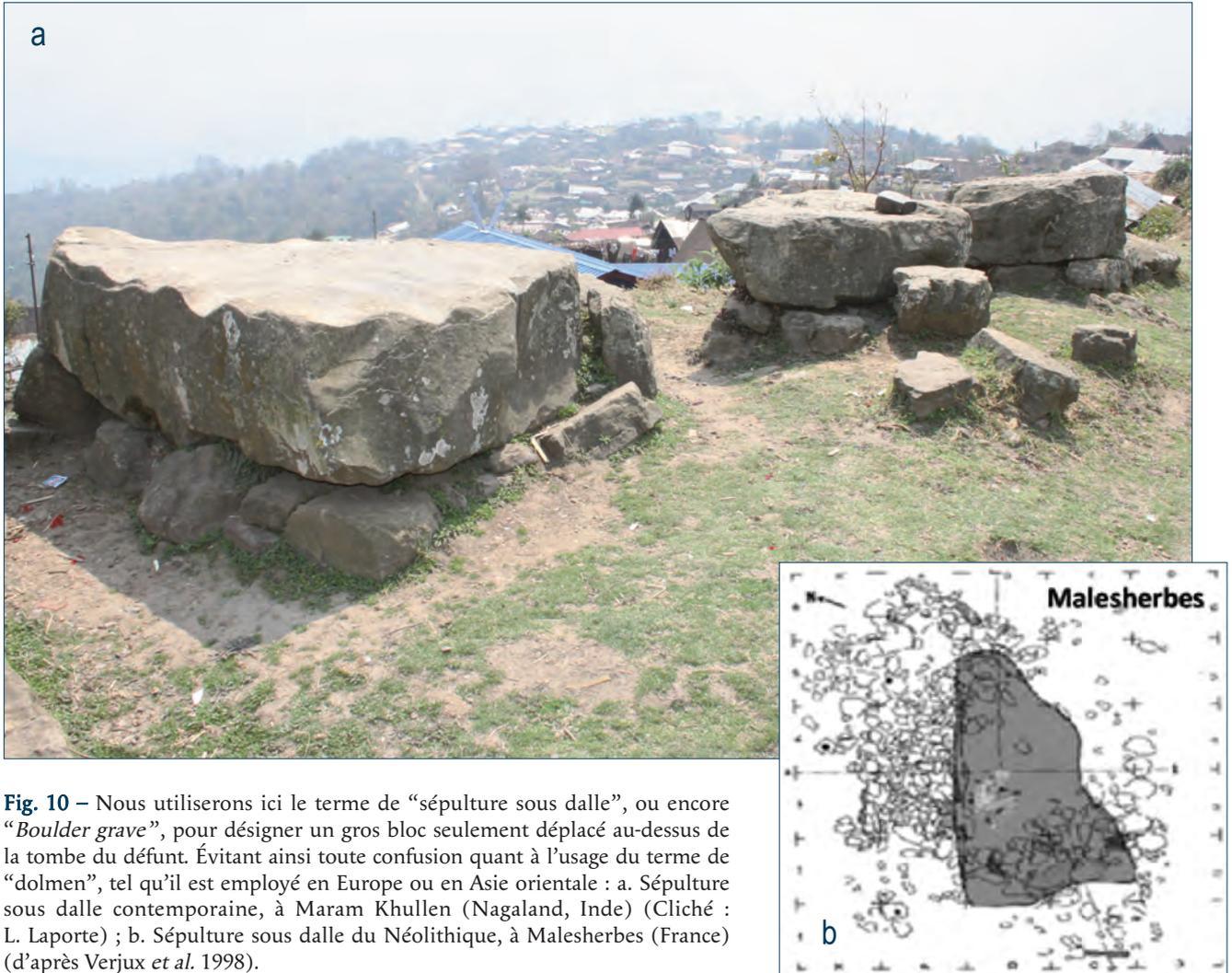


Fig. 10 – Nous utiliserons ici le terme de “sépulture sous dalle”, ou encore “*Boulder grave*”, pour désigner un gros bloc seulement déplacé au-dessus de la tombe du défunt. Évitant ainsi toute confusion quant à l’usage du terme de “dolmen”, tel qu’il est employé en Europe ou en Asie orientale : a. Sépulture sous dalle contemporaine, à Maram Khullen (Nagaland, Inde) (Cliché : L. Laporte) ; b. Sépulture sous dalle du Néolithique, à Malesherbes (France) (d’après Verjux *et al.* 1998).

1985), l’usage du feu pour détacher du substrat de grandes dalles calcaires est ainsi fort bien documenté, alors qu’au Sénégal pour des périodes un peu plus anciennes, l’exploitation des cuirasses latéritiques semble avoir donné lieu, parfois, à une véritable mécanisation de l’extraction (Laporte *et al.* 2012). Les données concernant l’extraction des stèles de Ramiriqui en Colombie (Lleras Perez 1989) semblent finalement beaucoup mieux connues que toute autre information concernant des mégalithes assez mal datés.

Dans les monts Mandara, au Cameroun, les traditions orales des Mafa rapportent le déplacement parfois sur cinquante kilomètres et, cinq siècles plus tôt, de pierres dressées aux formes phalliques lors de la refondation d’un village (Tchandeu 2009, p. 68), jusqu’à une centaine de kilomètres pour des blocs parfois beaucoup plus imposants chez les Khasi en

Inde du Nord-Est (Mitri 2016). En ce qui concerne l’Europe préhistorique, les carrières de “*blues stones*”, au pays de Galles (Grande-Bretagne), ont fourni les matériaux nécessaires pour des monuments d’abord édifiés localement, avant que l’un d’entre eux ne soit déplacé près de 200 km plus loin, à Stonehenge et au centre d’un plus large cercle de pierres dressées (Parker Pearson *et al.* 2019). Un transport par voie d’eau est effectivement attesté au Néolithique, par exemple au travers de la nature géologique de certaines des pierres dressées sur quelques îles bretonnes (Cassen 2011). Pour des périodes beaucoup plus récentes, en Micronésie, l’étude chimique de la composition des roches a même permis d’identifier très précisément chacune des carrières distribuées sur le pourtour de la petite île de Pohnpei, où se tient la cité de Nan Madol (McCoy & Athens 2012).

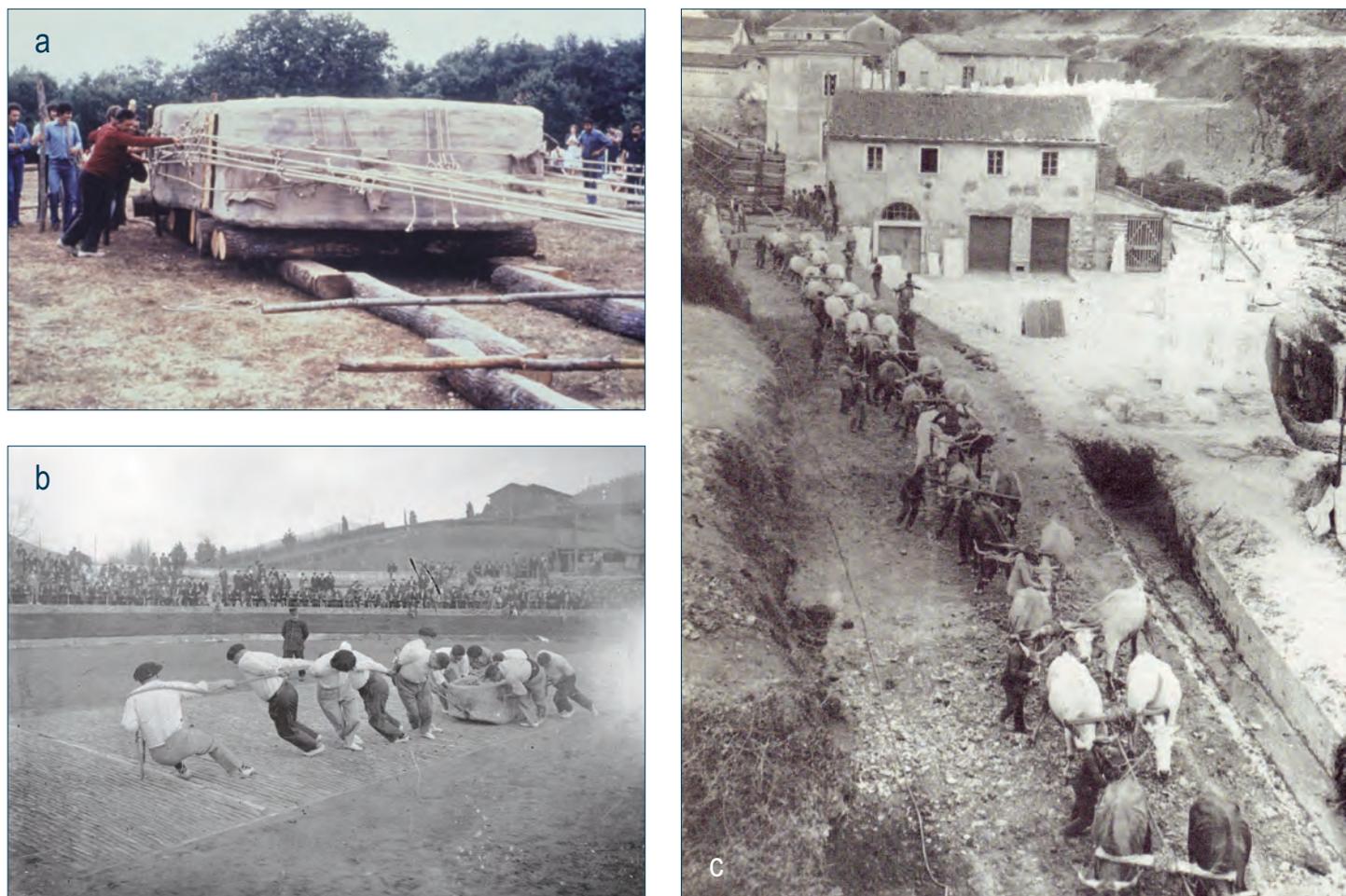


Fig. 11 – Si l’hypothèse d’un transport sur rondins de bois est celle généralement privilégiée pour les dalles les plus lourdes impliquées dans la construction de mégalithes au Néolithique en Europe, bien d’autres sont également envisageables. a. Archéologie expérimentale réalisée à Bougon (Deux-Sèvres) sous la houlette de J.-P. Mohen, dans les années 1970 (Cliché : P.-R. Giot) ; b. Jeux traditionnels du Pays basque espagnol qui consistent à tirer une lourde pierre sur une surface aménagée avec des galets de rivière, ici illustrés par une photographie de I. Ojanguren prise à Éibar (ES) en 1940 ; c. Malgré la découverte d’un joug en bois conservé dans des niveaux du Néolithique ancien, à La Draga en Catalogne, l’usage de la traction animale est rarement retenu, car aussi jugé plus difficile à coordonner que l’emploi d’un grand nombre de personnes : l’image des si nombreuses paires de bœufs tirant un chariot sur lequel repose l’obélisque que Mussolini souhaitait offrir à sa capitale nous indique du moins que c’est matériellement possible (d’après Baini 1987).

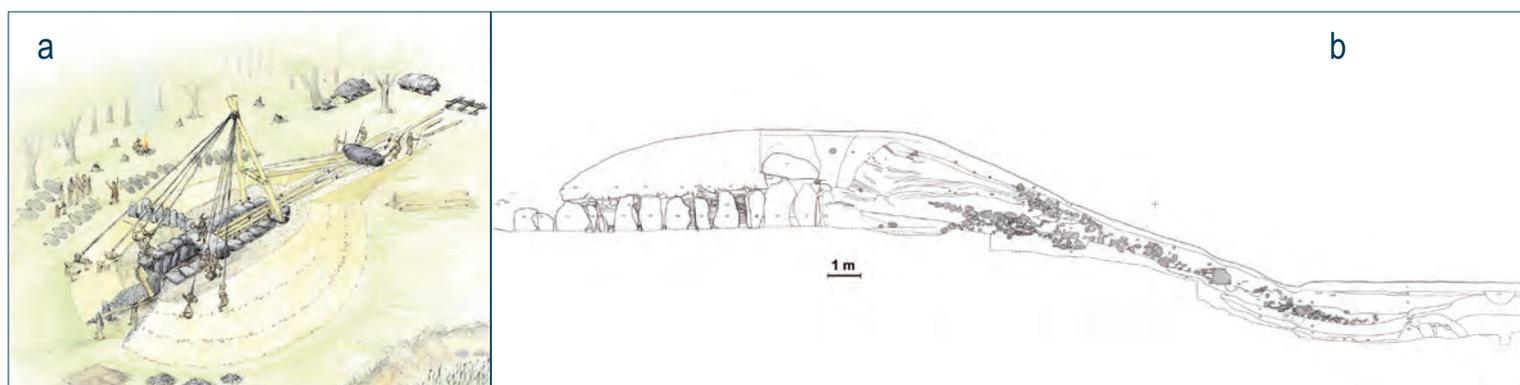


Fig. 12 – Rampe aménagée pour permettre la mise en place des dalles de couverture de la tombe à couloir de Klekkendehoj (b), puis scellée sous les niveaux supérieurs de la masse tumulaire, et restitution proposée à Birkehoj (a), au Danemark (d’après Dehn 2016).

Pour le transport par voie terrestre, lorsque la dalle ne fait que quelques tonnes, l'aménagement de brancards suffit parfois, portés par quelques dizaines de personnes qui se relaient régulièrement (Éthiopie, Nagas – par exemple Cros *et al.* 2018, Fig. 1). Dans ce cas également, l'hypothèse du bardage, terme utilisé pour la traction sur le sol de gros rondins de bois, est parfois envisageable lorsque la distance à parcourir n'est que de quelques centaines de mètres et que le parcours se trouve jalonné de blocs brisés, comme pour certains au moins des mégalithes du Sénégal et de la Gambie (Laporte *et al.*, à paraître). L'apport de vase hydromorphe, très glissante quand elle est humidifiée, peut contribuer à limiter les frottements, de même que l'apport de petits galets de rivières pour certains jeux traditionnels du Pays basque espagnol, de nos jours encore (Fig. 11). Pour des blocs un peu plus importants, l'usage de traîneaux, largement représentés au sein des fresques de l'antique Égypte, est également attesté chez des populations contemporaines, par exemple en Inde du Nord-Est ou en Indonésie (Hutton 1929 ; Perry 1918). D'autres pourraient avoir été déplacées sur des rondins de bois, un peu à la manière de grandes barques que l'on remonte sur la plage : c'est sans doute l'hypothèse qui, en Europe, a fait l'objet du plus grand nombre d'expérimentations, aboutissant à la proposition de multiples variantes (Poissonnier 1996).

Il serait bien naïf d'imaginer que de telles entreprises se soient alors affranchies d'un aménagement préalable de voies, de routes, ou de ponts. En Angleterre, une large avenue relie ainsi Stonehenge aux rives d'où furent sans doute débarqués les blocs de Sarsen nécessaires à sa construction (Allen *et al.* 2016). Pour des périodes bien plus récentes, au Japon, des aménagements de berge en bois ont également pu servir à cet effet, au sein de la nécropole de Motodaka (Tottori : Bunkachō 2012), alors que des rails taillés dans le roc contribuaient à l'acheminement des pierres extraites dans les carrières adjacentes à la nécropole de Nara (Nespoulous 2003). Quant aux techniques traditionnelles de levage et de manutention, elles sont somme toute assez peu renseignées (et rarement illustrées) par les relations ethnographiques des débuts du XX^e siècle : si la technique de la chèvre est souvent citée, il en est bien d'autres théoriquement envisageables qui n'auront laissé aucune trace matérielle (Adam 1977). On retiendra seulement la découverte d'une rampe,

scellée dans la masse tumulaire du monument préhistorique de Klekkendehoj au Danemark (Fig. 12), aboutissant au sommet des parois de la chambre mégalithique pour y faire glisser les dalles de couverture (Dhen 2009).

Parmi les autres types de matériaux qui concourent à la matérialisation de l'ensemble du dispositif, outre le bois déjà cité, figurent également – suivant les contextes – l'usage de la pierre sèche ou celui de constructions en terre crue, tout comme l'apport d'importantes masses de remblais. On aurait tort de négliger ce que leur étude apporte à notre connaissance des mégalithes (Fig. 13). Tout comme pour les gros blocs de pierre, il s'agit d'abord de l'étude des stratégies d'approvisionnement et de celle des carrières, qui ne sont parfois pas moins distantes de l'édifice que pour les précédentes (Laporte 2013). En Europe, dans l'ouest de la France au cours de la seconde moitié du 5^e millénaire avant notre ère, la structure en creux de carrières latérales aménagées sur chacun des flancs de constructions tumulaires allongées contribue très largement à la monumentalisation des lieux, au même titre que les élévations : elles pourraient trouver leur origine dans les carrières d'argile creusées le long des parois en torchis de grandes maisons trapézoïdales édifiées par les tout premiers agriculteurs de la région, quelques centaines d'années auparavant (Laporte *et al.* 2018). Difficile alors de comprendre l'ensemble de la séquence si l'on exclut certains types de matériaux de l'analyse, associés à des techniques de construction qui sont d'ailleurs souvent moins bien renseignées que pour les parties correspondant aux ruines mégalithiques, proprement dites : la fouille détaillée du kofun de Takamatsuzuka, à Asuka (Nara) au Japon, a ainsi permis d'identifier l'empreinte des palais en bois servant à tasser les terres au fur et à mesure de l'apport de nouveaux remblais (Bunkachō 2008).

Il est vrai que la résistance au temps de ce qui fut matérialisé avec ces matériaux alternatifs peine à égaler celle de la partie du dispositif érigée à l'aide de très gros blocs de pierre assemblés, et l'idée d'une plus grande pérennité attachée à ces derniers n'en ressort que plus fortement dans le paysage. Nombre de mégalithes jalonnent ainsi les voies empruntées par des peuples nomades, ou commerçants, qui furent alors interprétés comme seuls repères durables au sein des territoires que ces derniers sillonnent, et

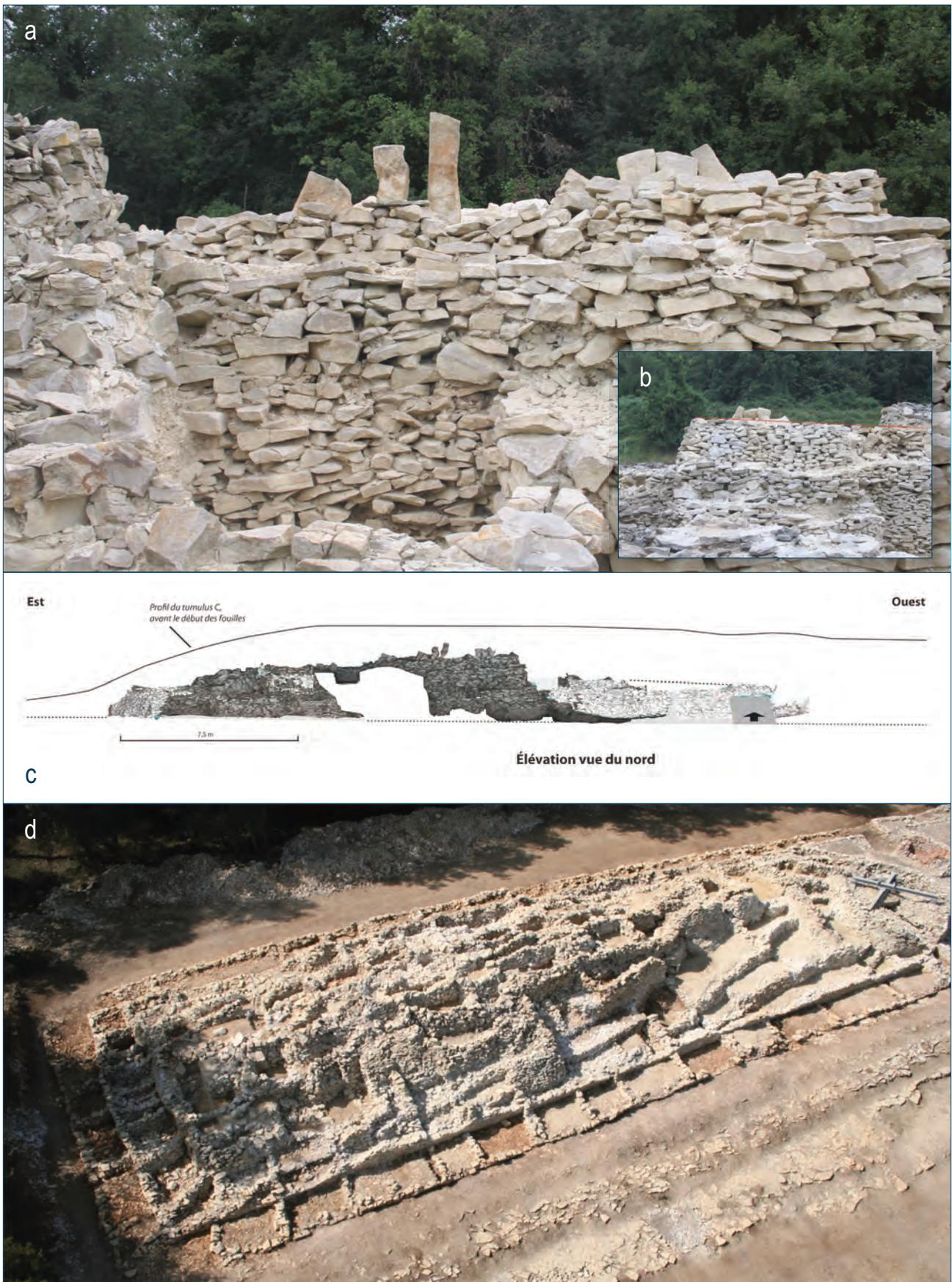


Fig. 13 – Pierres dressées (a) à l'extrémité d'un plan incliné (b), réalisé pendant le chantier de construction (c), puis recouvertes à l'extrémité occidentale d'une masse tumulaire (d) qui contient également deux chambres mégalithiques desservies par un couloir d'accès (Tumulus C de Péré à Prissé-la-Charrière, Deux-Sèvres, France). L'étude du bâti révèle, au sein de cette construction du Néolithique, l'existence de multiples structures techniques, construites en pierre sèche et jusque-là passées totalement inaperçues, qui parfois peuvent être décrites par un vocabulaire emprunté à l'architecture classique (d'après Laporte *et al.* 2014 ; clichés : L. Laporte, Ballonet.com).

revendiquent : par exemple, depuis les dolmens construits par ces “pasteurs des plateaux” chers à Jean Arnal (1963) pour la fin du Néolithique en Languedoc (province du sud de la France), en passant par les pierres dressées du Levant comme de la péninsule arabe (Stélékis 1961 ; Steimer-Herbet 2011), et jusqu’aux plaines mongoles de l’Âge du Bronze (Magail 2003). Pour des groupes plus sédentaires, les polygones de Tyssen dessinés par Colin Renfrew (1983) afin d’expliquer l’implantation territoriale des mégalithes sur l’île d’Arran, en Écosse, mériteraient peut-être aussi d’être appliqués à l’île de Bioko, dans le golfe de Guinée, où chaque vallée semble disposer d’un ensemble de pierres dressées (Ollisly 2007).

Dans les îles Salomon, en Mélanésie, l’édification de mégalithes – peut-être dès le IX^e siècle de notre ère – précéderait l’apparition de larges circuits d’échanges impliquant des biens à très haute valeur ajoutée, telle la Kula (Bickler 2006). Et non l’inverse, comme le proposent actuellement les modèles en vigueur pour expliquer le mégalithisme néolithique du golfe du Morbihan (France), en Europe, sur la base de modèles en anthropologie générale pourtant élaborés dans cette même région du monde (Godelier 2009), fort éloignée. De même qu’aucune de ces architectures ne peut être abordée en faisant totalement fi du contexte culturel qui lui est propre, seule une meilleure connaissance des contraintes, comme des degrés de liberté, imposées à celles et ceux qui ont matérialisé l’ensemble du dispositif permet de tenter de restituer un peu de la nature du projet correspondant.

5. Projets architecturaux

Toute action technique est guidée par un projet conceptuel élaboré au préalable. Accéder à quelques-unes au moins des facettes qui définissent la nature de ce projet conceptuel, tout comme les modalités de sa mise en œuvre, nous renseigne sur bien des aspects immatériels de la vie des groupes humains concernés, pour beaucoup à jamais disparus. Cette notion de projet conceptuel est donc commune aux préhistoriens, au travers de l’analyse des chaînes opératoires, comme aux archéologues et aux historiens confrontés à l’étude de bâtis beaucoup plus récents : dès lors, nous reprendrons ce dernier terme qu’il n’est peut-être pas nécessaire de réinventer, quelle que soit la période

correspondante. Pour les monuments mégalithiques funéraires d’une Europe néolithique, la démonstration formelle que leur plan avait été matérialisé au sol préalablement à toute construction est somme toute assez récente : au Pey-de-Fontaine en Vendée (France), il fut marqué par des pierres blanches régulièrement espacées à la base des parois externes (Joussaume 1999). Bien d’autres “détails”, en revanche, ont été mis sur le compte de savoirs techniques rudimentaires (Laporte 2016).

Le degré d’élaboration prêté à ces projets architecturaux fut ainsi longtemps limité par un certain “primitivisme” dont, contre toute attente, nombre d’études jusqu’aux plus récentes ont parfois un peu de mal à se dégager. Nous avons déjà vu, par exemple, ce que le caractère apparemment grossier de chaque bloc devait souvent au choix qui a été fait de préserver la singularité de chacun, limitant ainsi toute action mécanique sur la matière ; bien plus que ce n’est le fruit d’une nécessaire économie de moyens. De telles remarques valent également pour notre façon de percevoir l’ensemble d’un dispositif au sujet duquel s’ajoute parfois de tenaces présupposés “évolutionnistes” : il est tant d’écrits sur les mégalithes qui ressemblent à une paléontologie de ces architectures, avec par exemple un couloir d’accès qui s’allongerait au fil du temps un peu de la même manière que les nageoires d’un mammifère dans son adaptation au milieu marin (Laporte 2012, Fig. 10). Ce que l’étude des mégalithes a gagné de par son ancrage traditionnel en archéologie préhistorique, bénéficiant alors de ce qui apparaissait comme de fructueux transferts conceptuels issus des sciences naturelles, devient un peu plus contestable lorsque l’on oublie à quel point les productions de l’esprit humain ne s’organisent jamais de façon totalement linéaire dans le temps.

Bien entendu, la façon de concevoir chacun de ces projets architecturaux dépendra très étroitement de facteurs culturels propres à chaque groupe humain, en un lieu donné et à un moment précis. La verticalisation d’une très grosse pierre, par exemple (Cassen 2009b), ne peut pas être comprise partout de la même façon : pour certains peuples nomades des plaines mongoles, elle fait référence à une conception de l’espace et du temps centrée sur l’axe central de la yourte autour duquel le monde se déplace, ce qui ne saurait être universel (Parker Pearson & Richards 1994). De la même façon, d’autres auteurs ont montré

combien les surfaces qui nous paraissent figées (Ferando 2016), tout au contraire, s'animent aux yeux de certains observateurs lorsqu'ils changent de point de vue : ce qui s'applique au mouvement hélicoïdal des représentations gravées sur les pierres à cerf (Fig. 14), bien que sous d'autres formes, sera perçu un peu de la même façon pour certaines statues en pierre, aux Marquises. En Europe et pour des périodes beaucoup plus anciennes, nous avons pu démontrer ce que certaines irrégularités systématiquement présentes parmi les tout premiers monuments funéraires en pierre devaient, déjà, à la mise en œuvre de véritables effets si ce n'est de perspective, du moins de corrections optiques (Fig. 15 et 16) : principes de base qui bien plus tard seront repris pour l'anamorphose des colonnes du Parthénon, en Grèce (Laporte 2015b).

Précédemment, Charles-Tanguy Le Roux (1997) avait souligné une structure similaire au sein des alignements de pierres dressées à Carnac, dans le Morbihan en France, ce que Dominique Sellier (1991) attribue plutôt à la nature géomorphologique du substrat. Dans tous les cas, l'organisation même de ces

alignements qui barrent tant de vallons affluent vers l'actuel golfe du Morbihan, parfois sur plus d'une dizaine de kilomètres, ne nous est guère perceptible aujourd'hui que par le développement de techniques cartographiques, ou par la photographie aérienne, auxquelles les populations néolithiques n'avaient évidemment pas accès : quelle fut cette curieuse façon de concevoir l'espace qui leur a ainsi permis de matérialiser un dispositif échappant à toute visualisation concrète sur le terrain ? De telles interrogations sur la nature même du projet architectural convergent ici, pour ce cas particulier, vers des modes de représentation de l'espace, et du temps, qui ne sont peut-être pas sans aucun point commun également avec les groupes humains si diversifiés qui ont matérialisé sur le sol tant de géoglyphes, comme à White Horse pour l'Âge du Fer en Angleterre.

Tenter de restituer une petite partie au moins de la nature propre à chacun de ces projets architecturaux est donc une entreprise bien périlleuse, en effet. Elle fut particulièrement difficile à démontrer, par exemple, pour ceux qui ont ainsi tenté de relier

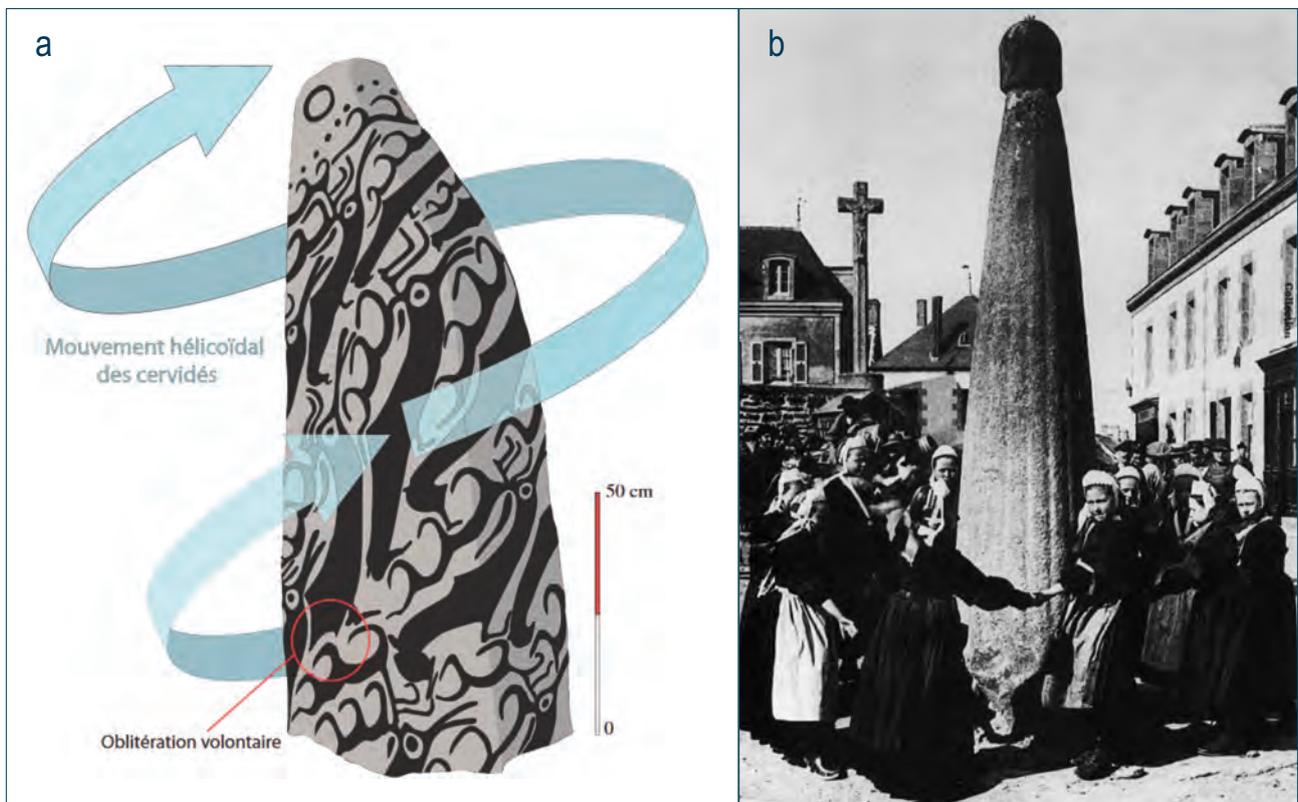


Fig. 14 – La surface à nos yeux “pétrifiée” d’un monolithe s’anime parfois au travers du mouvement imprimé par celui ou celle qui l’observe. a. Mouvement hélicoïdal des représentations sur les pierres à cerf des plaines mongoles (d’après Magail 2008) ; b. Danses bretonnes autour d’une stèle de l’Âge du Fer, sur une carte postale de 1900, dans le Finistère (France) (d’après Mohen 1989, p. 22 ; Coll. Abbaye de la Source ; cliché : J.-L. Charmet).

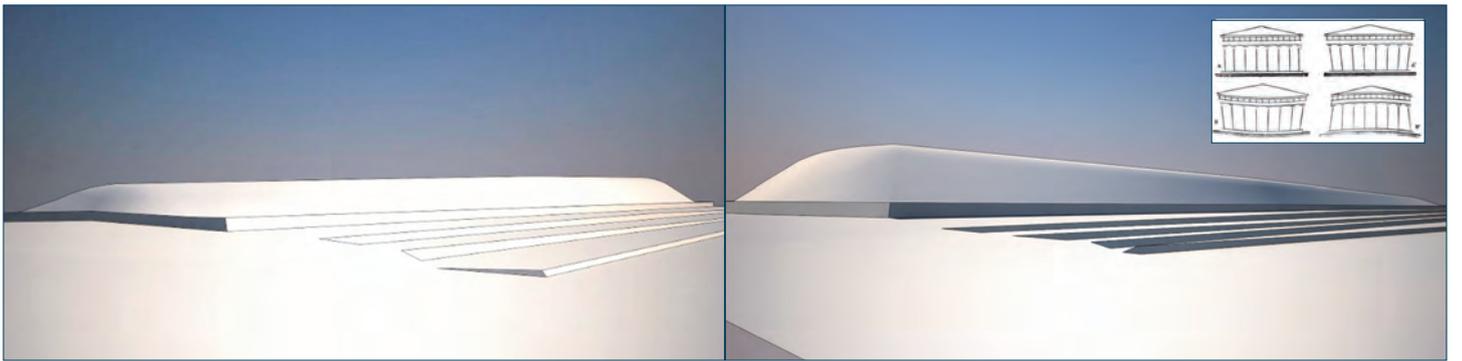


Fig. 15 – Effets de correction optique, intrinsèques au projet architectural de ce monument néolithique, qui induisent une déformation de l'espace pour tout observateur qui se déplace autour du Tumulus C de Péré (Prissé-la-Charrière, Deux-Sèvres, France), et semblables dans leurs principes à ceux décrits par Choisy (1899) dans son *Histoire de l'architecture* (classique).

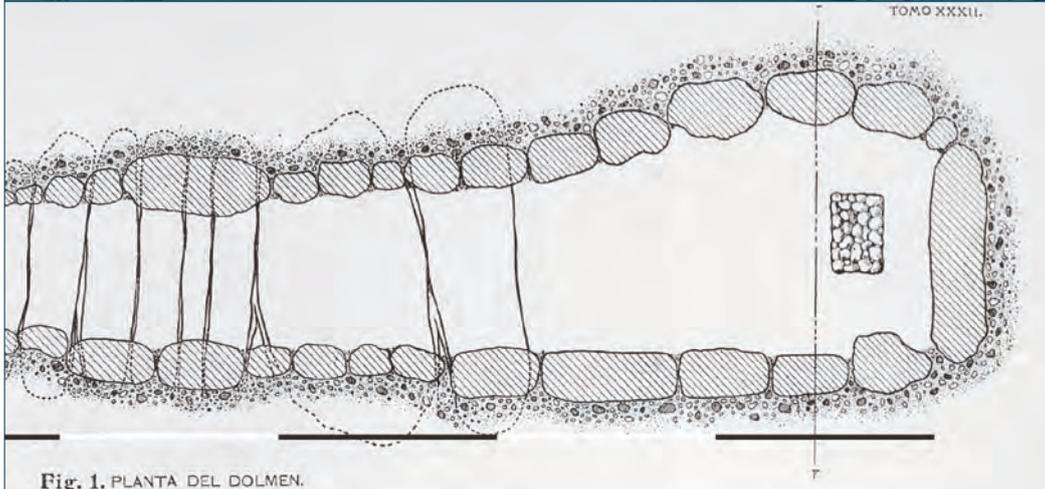


Fig. 16 – Photos publiées par Obermaier (1924) depuis l'entrée et le fond de la chambre mégalithique du dolmen de Soto (Huelva, Espagne). Les lignes de fuite d'orthostates disposés obliquement, dans la paroi sud, induisent de tels effets d'optique.

l’extension des mythes ovipares sur toute la façade maritime de l’Asie orientale, jusqu’en Inde, avec l’aire de répartition des mégalithes, tel que ce terme est généralement employé pour cette région du monde (Komoto 2003). De tels essais ont du moins l’intérêt d’attirer notre attention sur ce que la construction de ces mégalithes doit parfois aussi à l’histoire des religions : au Japon, l’emploi de très gros blocs naturels déplacés au-dessus de la sépulture de quelques défunts semble intervenir à peu près au même moment où l’on situe généralement l’apparition du shintoïsme sur cette île, vers le III^e siècle de notre ère (Nespoulous 2007). De par le monde, on ne saurait dès lors passer sous silence le fait que nombre de groupes humains contemporains qui édifiaient des mégalithes, il y a peu de temps encore, ont si souvent été qualifiés “d’animistes”, quelle que soit la diversité de croyances et de pratiques que ce terme recouvre comme des définitions tout aussi diverses proposées pour ce terme (Descola 2005, 2010 ; Lézy & Chouquer 2006 ⁽¹⁾) : évitons cependant d’ériger un tel constat en généralité, notamment pour des populations du passé aux croyances à jamais disparues.

Largement mis en avant, d’autres facteurs sociaux tels que l’organisation politique des groupes humains concernés sont bien entendu à prendre en compte, également. Il nous semble seulement qu’ils doivent d’abord être évalués au sein de grandes séquences régionales, dans le cadre de processus historiques qui ne sont malheureusement pas toujours parmi les mieux établis pour les peuples sans écritures si souvent pris en référence par le biais de relations ethnographiques. Ainsi, pour prendre ce seul exemple, faut-il systématiquement interpréter comme autant d’éléments structurels (à valeur universelle) quelques traits sociaux récurrents observés parmi les peuples contemporains, par ailleurs si différents, qui dressent des mégalithes depuis l’Inde et l’Asie du Sud-Est en passant par l’Indonésie et les Philippines jusqu’aux îles les plus isolées du Pacifique ? Pour les milieux insulaires si souvent présentés comme autant de laboratoires isolés du reste du monde, autant de clichés instantanés juxtaposés les uns aux autres et parfois aussi arbitrairement ordonnés selon une logique évolutive du corps social, certaines de ces

réurrences à large échelle ne pourraient-elles dans ce cas trouver aussi leurs sources parmi les mouvements de populations, somme toute assez récents, qui ont présidé à l’une des toutes dernières explorations par l’espèce humaine de contrées jusque-là inconnues ?

Ne serait-il pas alors quelque peu prématuré de tenter de les comparer à des traits apparemment semblables quant à l’organisation sociale de groupes humains édifiant des mégalithes sur d’autres continents encore, mais dont la profondeur chronologique fait également débat (cf. par exemple Joussaume 2018 en opposition avec Gallay 2018, pour le cas des Konso en Éthiopie). Pour l’archéologue confronté aux seuls vestiges matériels de multiples instants présents révolus, ce n’est pas tant la forme que prennent les ruines mégalithiques si ce n’est la nature supposée du projet architectural, qui autorise de telles comparaisons : faute de traditions orales susceptibles de nous renseigner sur ce dernier, il n’aurait peut-être pas été possible d’établir un lien entre de longs tertres funéraires hérissés de dalles dressées et l’*ahu* posé à l’extrémité d’une large plateforme au sein du *marae* polynésien, nettement plus récent (Emory 1933 ; Solsvick & Wallin 2010 ; Valentin & Molle 2016), et même jusqu’aux statuaires, en bois à Hawaï ou

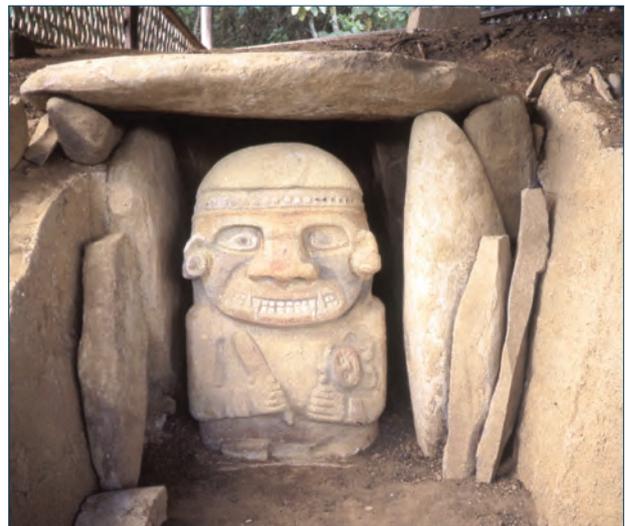


Fig. 17 – Un autre exemple où mégalithes et statuaires monolithiques se côtoient, comme ici à San Agustín (Colombie), bien que sous la forme d’un dispositif largement restauré (Cliché : L. Laporte).

(1) Certains de ces débats renvoient d’ailleurs curieusement à ceux que nous avons déjà soulignés un peu plus haut pour ce qui concerne l’histoire de la recherche sur les mégalithes. Pour E. Lézy et G. Chouquer (2006), à l’issue de leur lecture de l’un des ouvrages de P. Descola (2005) : “Mieux connu, le ‘primitif’ n’en reste pas moins ‘primitif’ en ce qu’il n’a pas su se poser en horizon de la pensée occidentale, qui reste ‘moderne’ comme les plantes restent ‘modestes’ et les animaux ‘humbles’”.

en pierre à Rapa Nui, qui surmontent une telle construction à l'appareillage désormais cyclopéen (**Fig. 17**). Nous avons commencé cet article par les fort mauvaises raisons qui, dans l'histoire de la recherche, ont d'abord conduit à intégrer les géants de pierre sur l'île de Pâques à nombre d'études sur les mégalithes pour, au final, en trouver quelques autres (à nos yeux beaucoup plus étayées) qui le justifient pleinement, localement du moins et bien que de façon plus indirecte.

6. Conclusions

L'étude des mégalithes est née au sein du cabinet de curiosités d'érudits pratiquant souvent un comparatisme qui nous paraît aujourd'hui outrancier. Elle s'est développée dans le cadre d'une Europe coloniale, notamment par le biais de théories diffusionnistes dont les fondements furent largement interrogés. Depuis une cinquantaine d'années, la multiplication des approches régionalistes a aussi permis de préciser ce que leurs bâtisseurs avaient à chaque fois de singulier, dans le temps et dans l'espace, par exemple

au travers de leurs cultures matérielles ou de leurs pratiques sépulcrales, au risque cependant de ne plus y voir que l'une de ces "collections de papillons", aux sources des sciences naturalistes. Pour nombre d'auteurs, désormais, les mégalithes ne sont finalement qu'une forme de monuments parmi bien d'autres, édifiés à différentes époques et un peu partout à la surface du globe terrestre. D'autres encore y voient plutôt un terrain d'investigation pour étayer quelque théorie d'anthropologie générale. Confrontés au désarroi que représente la fin d'un cycle de la recherche, comme à l'engouement généré par un renouveau qui s'amorce, de nouvelles pistes d'étude nous restent probablement à inventer collectivement. Au travers de cet article, nous avons seulement voulu souligner ce que ces mégalithes ont de si particulier, et illustrer un peu aussi toute la richesse parfois négligée des travaux réalisés sur d'autres continents depuis maintenant plusieurs dizaines d'années, parfois une bonne centaine. Il s'en dégage comme un plaidoyer en faveur d'une étude détaillée de ces architectures.

2

Alain GALLAY (†)

Mégalithisme et autres monumentalismes : pour élargir le débat

Résumé : La Rencontre Internationale tenue à l'Historial de la Vendée en septembre 2019 permet de mettre en évidence un certain nombre de difficultés concernant la définition de ce qu'il faut comprendre sur le terme de mégalithisme. Il est en effet impossible d'isoler une pratique architecturale dite mégalithique d'autres formes architecturales ne comprenant pas de "grosses pierres". La limite de 15 tonnes proposée par Bruno Boulestin pour isoler un mégalithisme au sens strict, qui impliquerait un pouvoir coercitif, pose également un certain nombre de questions. Notre proposition repose sur les apports de deux anthropologues qui sont à l'origine de percées spectaculaires dans le cadre d'une anthropologie comparative : Alain Testart et Philippe Descola, et sur une approche cladistique de ce que pourrait être un développement dynamique du phénomène. Dans cette perspective, les sociétés relevant du mégalithisme au sens large sont situées dans cet espace laissé libre entre les sociétés sans richesses dite acrématiques par Testart et les États despotiques. Elles découlent de la pratique du stockage qui a généré richesse, mais également une instabilité certaine des sociétés. La compréhension du "mégalithisme" nécessite un renversement complet de nos manières d'appréhender le phénomène intégrant une vision anthropologique absolument nécessaire. Nous sommes ici devant un renversement de perspective radical par rapport à la vision que nous avons précédemment développée dans notre livre sur les sociétés mégalithiques, qui restait encore partiellement dépendante d'une définition architecturale du phénomène.

Mots-clés : *Mégalithisme, monumentalités, Alain Testart, Philippe Descola, anthropologie comparative, structures politiques, cladisme, iconographie, évolutionnisme*

Le tour d'horizon mondial très complet proposé à l'occasion de la Rencontre Internationale de Vendée sur les mégalithes dans le monde permet de mettre en évidence un certain nombre de difficultés concernant la définition de ce qu'il faut comprendre sur le terme de mégalithisme.

Le premier point, essentiel, que nous avons souligné depuis longtemps (Gallay, à paraître) est qu'il est impossible d'isoler une pratique architecturale dite mégalithique d'autres formes architecturales ne comprenant pas de "grosses pierres" et qu'il convient de réunir au sein d'un même ensemble plusieurs

autres types de monumentalités non mégalithiques. De nombreux intervenants ont donc préféré parler de monumentalismes funéraires afin de délimiter un champ historique signifiant au plan culturel. Le terme funéraire est apparu également trop limitatif car de nombreux monuments présentés ne sont pas directement liés à des pratiques funéraires.

À un second niveau se pose également la question de la définition d'un mégalithisme au sens strict. Bruno Boulestin (2016) avait proposé de fixer la limite entre pierres mégalithiques et non mégalithiques à environ 15 tonnes. Selon ce dernier, le maniement

de blocs dépassant les 15 tonnes est significatif sur le plan politique, car une telle entreprise nécessite une autorité coercitive capable de mobiliser un grand nombre de personnes alors que le maniement de pierres plus légères peut très bien s'actualiser dans le cadre coopératif d'une famille étendue ou d'un petit clan. Selon cette conception, le mégalithisme au sens strict serait alors limité à l'Indonésie, à la Polynésie et au Japon. Cette opposition demanderait à être approfondie à travers des observations actualistes notamment sur l'Indonésie.

On comprend dans cette situation que la plupart des intervenants se soient limités à un cadre de réflexion mal délimité essentiellement fondé sur une description factuelle des monumentalités. Au plan des ontologies, nous nous situons à cheval sur l'animisme et sur la prééminence de l'analogisme. Les figures animales de Göbekli Tepe illustrent clairement des croyances animistes. Il serait intéressant de reprendre ici l'analyse de l'art rupestre dit mégalithique dans la perspective de l'analogisme.

Nous nous posons donc la question s'il n'est pas possible de trouver un cadre de réflexion plus

explicite qui permettrait de poser de vraies questions concernant les développements historiques de ce phénomène protéiforme. Notre proposition repose sur les apports de deux anthropologues qui sont à l'origine de percées spectaculaires dans le cadre d'une anthropologie comparative : Alain Testart (2012) et Philippe Descola (2005, 2010-2011, 2017).

Le schéma que nous présentons intègre les approches de ces deux anthropologues qui n'ont jamais été confrontées. La réflexion s'organise selon une approche cladistique qui reconnaît la présence de caractères primitifs et de caractères dérivés (Gallay 2012), un éclairage présent de façon impressionniste chez Alain Testart et totalement absent des réflexions de Philippe Descola. Cette perspective ne ressuscite en aucun cas un vieil évolutionnisme à juste titre dépassé. Le cladogramme proposé sous forme d'une arborescence se limite en effet à organiser notre information sur le plan structurel et n'a aucune visée historique concrète, du moins dans un premier temps.

Il convient donc de revenir brièvement sur certaines distinctions avant de reprendre la question de la délimitation du phénomène dit mégalithique.

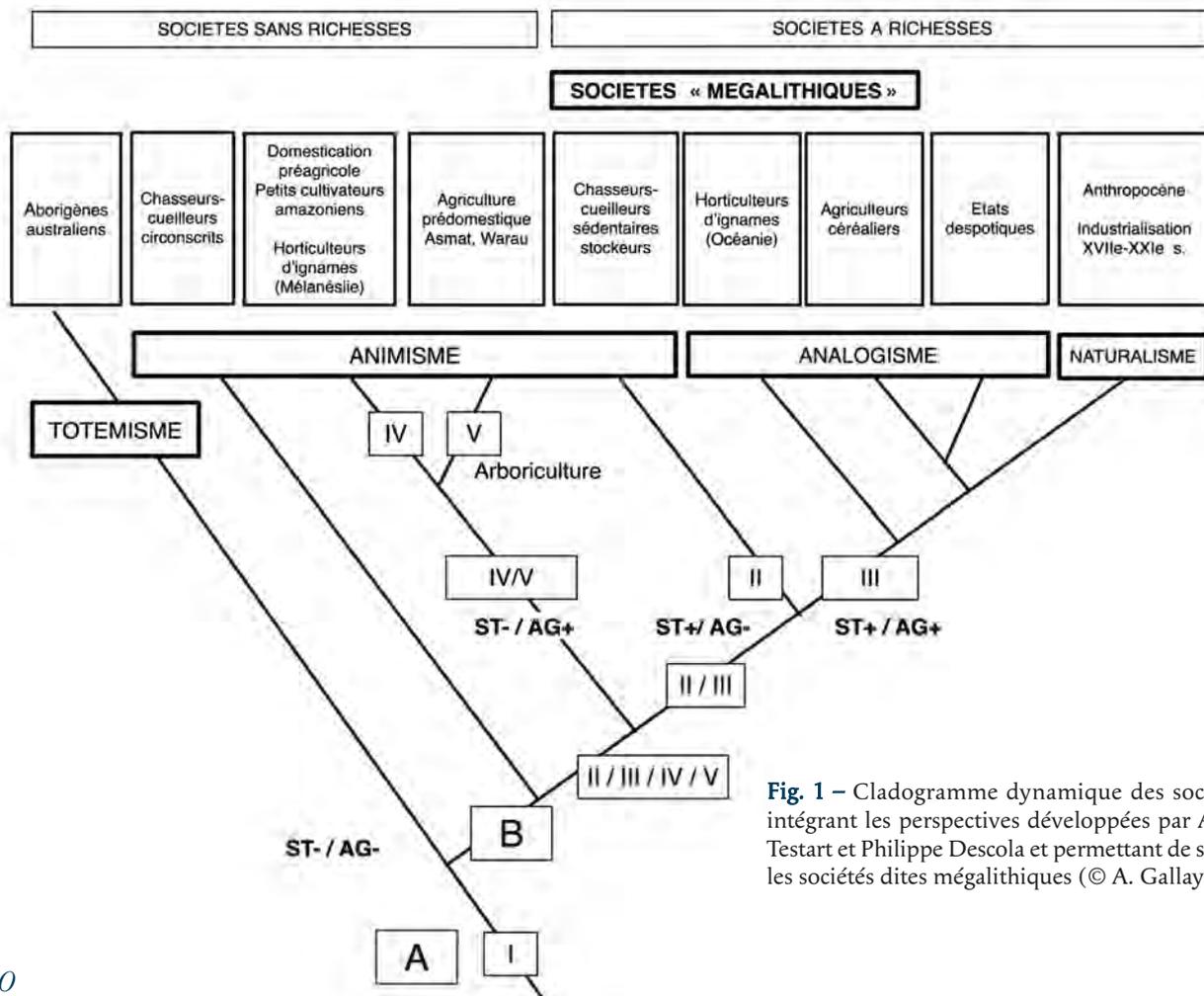


Fig. 1 – Cladogramme dynamique des sociétés intégrant les perspectives développées par Alain Testart et Philippe Descola et permettant de situer les sociétés dites mégalithiques (© A. Gallay).

Nous avons en effet ajouté à notre schéma deux distinctions qui n'apparaissent pas chez ces deux auteurs, celle de la présence d'États despotiques et celle des cultures industrielles de l'Anthropocène (Fig. 1).

États despotiques

L'État est, selon Testart (2005, 2004-2010) :

- une autorité dont les décisions sont impératives pour tous les individus et/ou groupes qui composent la communauté sur laquelle l'État a tout pouvoir ;
- qui dispose à cet effet d'une force de contrainte telle que nulle autre émanant de cette communauté ou de ses composantes ne puisse sérieusement s'y opposer ;
- sa puissance résultant de l'organisation séparée, à part, sous son contrôle exclusif, de la violence dont est capable en fait cette communauté, soit qu'il en revendique le monopole, soit qu'il se subordonne diverses formes résiduelles. Le monopole de la violence n'est pas le monopole des armes, mais un facteur proprement organisationnel. L'État a organisé à part la violence de la société de telle façon que les gens dans la société n'aient plus les moyens de s'organiser violemment (ou aient des moyens faibles).

Sur le plan spatial, le territoire ne sert d'abord qu'à circonscrire la communauté sur laquelle s'exerce le pouvoir. Un pouvoir non étatique peut avoir une base territoriale. Inversement un pouvoir étatique peut ne pas en avoir. Il peut y avoir des États nomades comme c'est le cas pour les royautes inter-lacustres de l'Afrique. Ce ne sont pas en effet les frontières qui définissent ces États, c'est bien plutôt l'idée d'un centre avec ce que cela implique d'imprécision dans la délimitation géographique du pouvoir.

L'État peut être défini comme titulaire de la souveraineté dans une communauté politique lorsque

cette souveraineté y est une et indivisible. Au contraire, une société où la souveraineté est multiple, ou seulement divisible, est une société non étatique. B. Boulestin (communication personnelle) souligne néanmoins que l'on peut avoir deux interprétations de cette question, ce qui ne facilite pas la compréhension du phénomène :

- soit on considère que le critère est que nul ne peut se faire justice soi-même dans le sens où nul ne peut décider de se faire justice soi-même, c'est-à-dire qu'on peut très bien soit exécuter soi-même une sentence qui a été décidée par l'instance judiciaire, soit exercer sa propre justice dans un cadre prévu par cette instance (cas romain). À ce moment-là, la question de l'organisation à part ne s'applique qu'à cette instance : il faut qu'il existe dans la société une instance particulière (juridique chez nous, mais qui peut être une assemblée d'anciens ailleurs) qui ne soit pas la société dans son ensemble ;
- soit on considère que l'instance judiciaire doit posséder en outre la force exécutive qui ne doit pas être laissée aux parties.

Or ces deux approches, alternativement utilisées, ne sont pas compatibles. On a en définitive trois niveaux entremêlés que Testart n'a jamais démêlés :

1. La décision (ou l'interdiction) de la violence : droit/interdiction de se faire justice soi-même ou de partir à la guerre de son propre chef.
2. La contrainte : peut-on forcer l'exécution de la sanction judiciaire, d'aller à la guerre ?
3. L'organisation : les moyens de l'application de la décision, moyens publics ou moyens privés, organisés à part ou non.

La définition de l'État change donc selon que l'on retient l'indisponibilité de la violence seule (1), ou (1 + 2) ou (1 + 2 + 3) (Fig. 2).

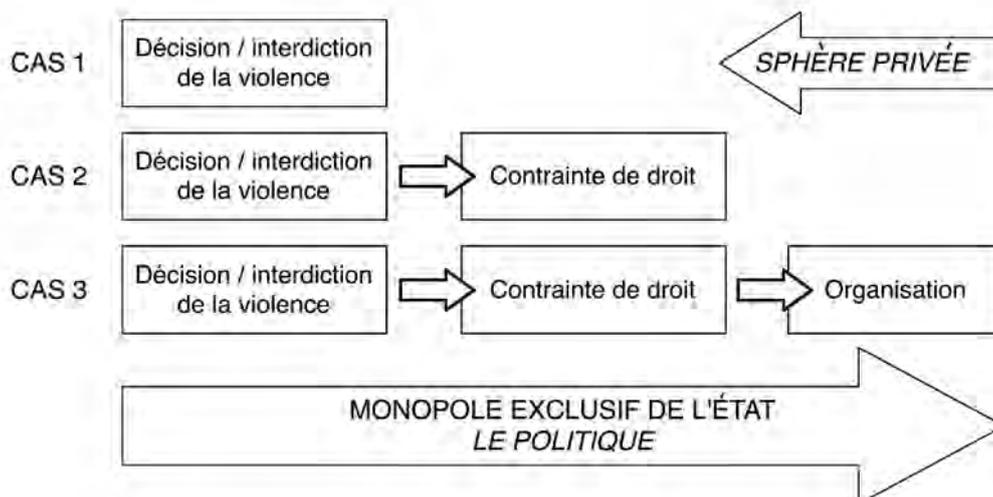


Fig. 2 – Critères d'identification d'une formation étatique (© A. Gallay selon une proposition de Bruno Boulestin).

L'État despotique correspond au cas 3 ci-dessus. Il regroupe par exemple en Afrique les tyrannies militaires, les États marchands et les États islamiques (Gallay 2011).

Le point 2 caractérise par contre des formations préétatiques qui peuvent être en relation avec des cités-États.

Industrialisation et développement de l'Anthropocène

Février 2000, lors du colloque du programme international géosphère-biosphère de Cuernavaca (Mexique), Paul Crutzen, chimiste de l'atmosphère et prix Nobel pour ses travaux sur la couche d'ozone, annonce : "non, nous ne sommes plus dans l'Holocène mais dans l'Anthropocène !" Le prix Nobel propose de faire débiter ce nouvel âge en 1784, date du brevet de James Watt sur la machine à vapeur, symbole du commencement de la révolution industrielle et de la carbonisation de notre atmosphère par combustion du charbon prélevé dans la lithosphère. Cette évolution mortifère a été magnifiquement analysée dans le livre de Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz (2016), *L'événement Anthropocène : la Terre, l'histoire et nous*.

Cette partie n'est donnée que pour préciser le cadre général de la réflexion.

1. Alain Testart : une perspective orientée vers une dynamique évolutive

Il nous faut tout d'abord préciser certains principes généraux.

Dans *Avant l'histoire*, Alain Testart (2012) intègre archéologie et ethnographie pour proposer une vue d'ensemble des transformations des sociétés au cours de l'histoire. Les taxonomies proposées reconnaissent l'existence de caractères primitifs et de caractères dérivés dont les successions sont historiquement identifiées :

Conditions climatiques glaciaires > Conditions climatiques de l'Holocène

Les conditions climatiques de l'Holocène (caractère dérivé) ont favorisé des ressources plus abondantes permettant le stockage et la création de terroirs favorables à l'agriculture.

Sociétés de type A > Sociétés de type B

Les sociétés de chasseurs-cueilleurs de type B (caractère dérivé) sont issues des sociétés de chasseurs-cueilleurs de type A (caractère primitif). L'opposition entre sociétés de type A et B reprend la terminologie d'Alain Testart.

Stockage des ressources > agriculture

Le stockage des ressources (caractère primitif) précède l'agriculture (caractère dérivé).

Sociétés de type B > agriculture

Ce sont les structures sociales du type B qui portent les hommes à inventer l'agriculture. Là où les anciennes structures sociales de type A bloquaient le développement technique, les structures de type B le débloquent.

Sédentarité > agriculture

La sédentarité (caractère primitif) des sociétés de types B les prépare à l'agriculture (caractère dérivé).

Société sans richesses > sociétés avec richesses

La société humaine naît forcément comme une société sans richesses (caractère primitif). La richesse (caractère dérivé) est arrivée quand le père accepta de laisser partir sa fille avec celui qui lui fournissait une certaine quantité de biens. La richesse naquit avec le prix de la fiancée et le wergeld.

Propriété usufundiaire > propriété fundiaire

La propriété fundiaire (caractère dérivé) est issue de la propriété usufundiaire (caractère primitif).

Le schéma de la **Figure 3** résume les distinctions proposées par Alain Testart. Le modèle évolutif n'est ni celui d'évolutions parallèles érigées en principe exclusif ni celui d'un arbre, puisqu'il admet, contre le modèle unilinéaire, la divergence, et contre celui de l'arbre, la confluence, c'est-à-dire la fusion en une seule de deux branches évolutives différentes par leurs origines.

La synthèse proposée tente d'intégrer les diverses distinctions d'Alain Testart (**Fig. 3**).

Nous pouvons reconnaître cinq ensembles selon la terminologie de cet anthropologue. Le type I correspond aux sociétés de type A alors que les autres types peuvent se regrouper sous le terme de sociétés type B (cf. **Fig. 1**).

- Sociétés de type I : chasseurs-cueilleurs. Cet ensemble regroupe les Aborigènes australiens et les chasseurs-cueilleurs circonscrits comme les San.

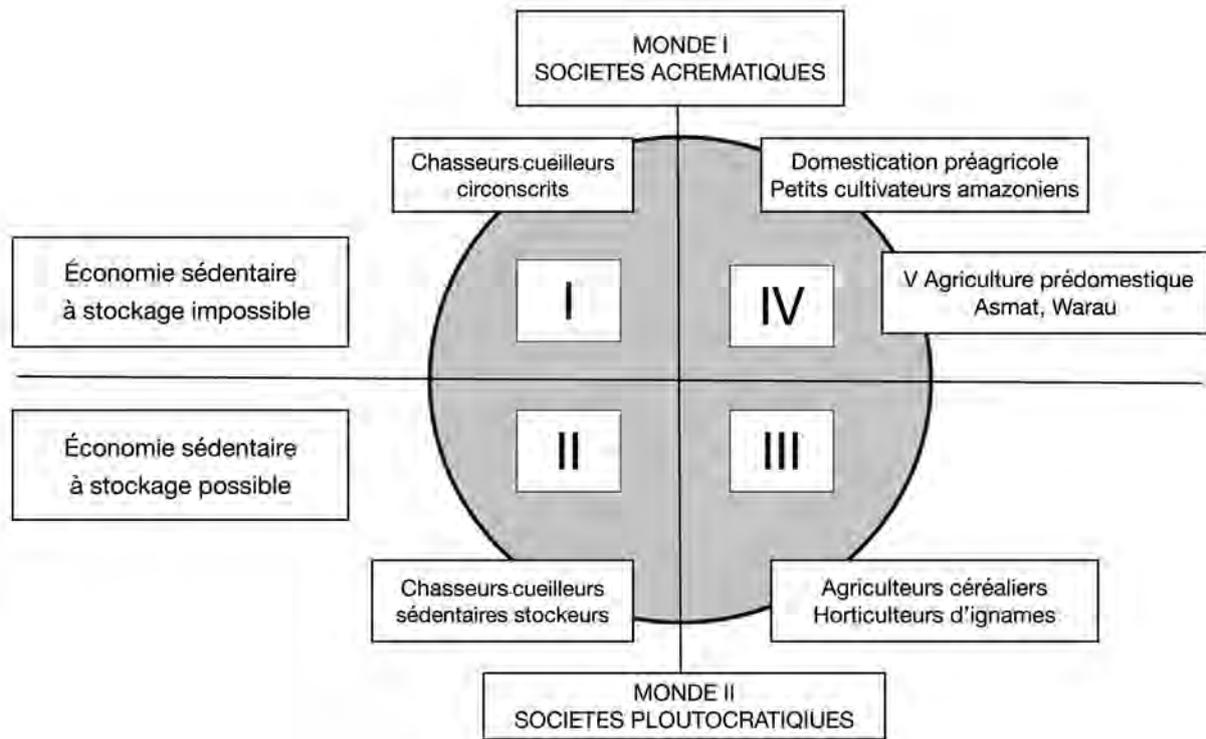


Fig. 3 – Relations logiques entre stockage et agriculture (Testart 2012, fig. 26).

- Sociétés de type II : chasseurs-cueilleurs sédentaires stockeurs comme les Indiens de la Côte du Nord-Ouest.
- Sociétés de type III : agriculteurs pleinement développés regroupant les agriculteurs céréaliers et les horticulteurs (Mélanésie et Océanie, par exemple).
- Sociétés de type IV : domestication préagricole représentée notamment chez les Indiens amazoniens.
- Sociétés de type V : agriculture prédomestique dont les Asmat et les indiens Warau de Guyane et du

Vénézuela seraient, selon Testart, les représentants. Les Warau pratiquent l'horticulture et ne chassent pas. C'est dans ce cadre que se développe chez les Asmat, sur les côtes de Nouvelle-Guinée, une arboriculture de ponction centrée sur l'exploitation du sagou.

D'une manière générale, le stockage ne peut intervenir qu'aux niveaux II et III comme prémice de sociétés fondées sur la richesse (Fig. 4).

	Agriculture : sens économique	
Domestication : sens biologique	Absence	Présence
Absence	Chasseurs-cueilleurs (I) Chasseurs-cueilleurs sédentaires stockeurs (II)	Agriculture prédomestique (V) Agriculture sans transformation des espèces cultivées
Présence	Domestication préagricole (IV) Chasseurs-cueilleurs purs ou petits cultivateurs	Agriculture pleinement développée Agriculteurs céréaliers et horticulteurs (III)

Fig. 4 – Concordance et discordance entre les critères biologiques, en ordonnées et les états économiques, en abscisses (complété d'après Testart 2012, tableau 7).

2. Philippe Descola : vers une définition des diverses ontologies

Philippe Descola (2005, 2010-2011, 2017) avance l'hypothèse que des schèmes idéologiques en nombres limités ont été conçus au cours de l'histoire par les diverses cultures et que ces positions s'expriment à travers leurs expressions artistiques. Les publications de cet auteur permettent de situer les divers rapports à la nature.

Il existe un nombre limité de schèmes réglant les relations entre humains et non-humains. Les non-humains sont partout au cœur de la vie sociale, ce qui implique un mouvement d'englobement.

Une grande partie de la nature a été intégrée dans la vie sociale. Bien des sociétés dites "primitives" n'ont jamais songé à établir une frontière rigide entre humains et non-humains.

Il convient de distinguer les humains et les non-humains, physicalité et intériorité. Les ressemblances et les différences perçues à ce niveau entre humains et non-humains permettent d'identifier quatre types de rapports définissant autant d'ontologies distinctes.

Selon les caractéristiques que les humains décèlent dans les existants par rapport à l'idée qu'ils se font des propriétés physiques et spirituelles de leur propre personne, des continuités ou des discontinuités d'ampleurs inégales sont instituées entre les entités du monde. Des regroupements sur la base de l'identité et de la similitude prennent force d'évidence. Les formules autorisées par la combinaison de l'intériorité et de la physicalité sont très réduites (Fig. 5).

Chacune de ces ontologies définit au niveau social des collectifs de nature distincte.

Un collectif ne coïncide pas nécessairement avec une "société", une "tribu", ou une "classe". Il se caractérise avant tout par la discontinuité introduite à son pourtour du fait de la présence ostensible à proximité d'autres principes de schématisation de rapport entre les existants.

On peut distinguer dans ces collectifs des types d'identification et des types de relation permettant leur intégration. Les schèmes d'identification et les types de relation permettent aux collectifs d'exhiber le singularité de leur ethos et de se différencier entre eux. Les schèmes de relation peuvent être classés selon que cet autrui est équivalent ou non à moi sur le plan ontologique et selon que les rapports que je noue avec lui sont réciproques ou non. Chaque schème d'organisation des collectifs s'individualise à travers des modes spécifiques de figuration.

Il est plausible de penser que les systèmes de qualités eux-mêmes ne sont pas très nombreux, ne serait-ce que pour des raisons d'économie cognitive.

2.1 Totémisme

L'identité d'un groupe-totémique est fondée sur le partage entre tous ses membres humains et non humains d'un ensemble spécifique d'attributs physiques et moraux constituant une sorte de prototype ontologique dont l'espèce totémique est l'expression emblématique.

De Durkheim (1912 [1968]) à Freud (1912 [1973]) en passant par Frazer (1910 [1968]), tous sont frappés

Ressemblance des intériorités	ANIMISME	TOTÉMISME	Ressemblance des intériorités
Différences des physicalités	+ / -	+ / +	Ressemblance des physicalités
Différence des intériorités	NATURALISME	ANALOGISME	Différence des intériorités
Ressemblance des physicalités	- / +	- / -	Différence des physicalités

Fig. 5 – Identification des quatre types de rapports ou ontologies reliant humains et non-humains (Descola 2005, p. 221, fig. 7).

par le fait que l'identification totémique repose sur le partage, au sens d'une classe nommée, d'existants d'un ensemble de qualités physiques et morales qui transcendent la barrière des espèces. Dans ce continuum, le noyau de qualités caractérisant la classe totémique est réputé issu d'un prototype primordial, l'être du Rêve.

Les humains et les non-humains présentent une continuité inter spécifique des physicalités et des intériorités. L'identité (oneness) de la vie est partagée par l'homme et les espèces naturelles.

Les types d'hybridation que l'analyse linguistique met en lumière confirment les intuitions d'Elkin et paraissent bien avérer l'existence d'un mode d'identification fondé sur la continuité interspécifique des physicalités et des intériorités. Tout homme considère son totem comme la même chose que lui-même.

Le temps du Rêve permet d'identifier les relations entre humains et non-humains et d'organiser la structure des collectifs.

Le Rêve n'est ni un passé remémoré ni un présent rétroactif, mais une expression de l'éternité avérée dans l'espace, un cadre invisible du cosmos garantissant la pérennité de ses subdivisions ontologiques. À la fois accoucheurs et prototypes de la réalité sociale et physique, les êtres du Rêve sont le plus souvent représentés comme des hybrides d'humains et de non-humains déjà répartis en groupes totémiques au moment de leur venue. Ils sont humains par leur comportement, leur maîtrise du langage, l'intentionnalité dont ils font preuve dans leurs actions, les codes sociaux qu'ils respectent et instituent, mais ils ont l'apparence ou portent des noms de plantes ou d'animaux et sont à l'origine des stocks d'esprits, déposés dans les sites où ils disparurent, qui s'incorporent depuis dans les individus de l'espèce ou de l'objet pour totem.

Le totémisme est en principe limité à l'Australie, même si l'on peut isoler certains éléments comparables dans d'autres continents comme en Amérique du Nord.

Le totémisme australien est issu d'une longue tradition remontant probablement à plus de

60 000 ans et a évolué en vase clos avec un minimum de contacts avec l'extérieur.

En Amérique du Nord, notamment chez les Objibwa, la relation typiquement animique de personne humaine à personne animale se double ainsi d'un rapport privilégié entre personne humaine et espèce animale qui prend une évidente coloration totémique, surtout lorsque ce rapport est préfiguré par le fait pour un homme de recevoir sa naissance le nom d'une espèce animale dont il devient le jumeau onomastique.

Selon A. P. Elkin, le totémisme australien présente une hétérogénéité indéniable.

En tronçonnant le totémisme australien en une douzaine de formes distinctes, Adolphus P. Elkin (1933) rend caduque l'idée que celui-ci puisse constituer à l'échelle du continent un dispositif régulateur unique associé à un certain type d'institutions ou de règles de mariage. Il devient dès lors très difficile de maintenir pour l'Australie l'interprétation proposée par Claude Lévi-Strauss dans *Le totémisme aujourd'hui* (1962), soit l'idée que les totems seraient empruntés au règne de la nature parce que les différences ostensibles entre les espèces en matière d'apparence et de comportement fourniraient un modèle suggestif pour conceptualiser la segmentation des groupes humains. La différence première est ici entre des agrégats d'attributs communs à des humains et des non-humains au sein de classes désignées par des termes abstraits.

Les Aborigènes emploient trois stratégies figuratives qui sont autant de transformations les unes des autres : 1. L'ordre actualisé par l'événement (Yolngu), 2. L'ordre incorporé dans les êtres (peintures aux rayons X, partie nord-occidentale de la Terre d'Arnhem), 3. L'ordre incorporé dans les lieux (Désert central).

La plus littérale combine des figurations de prototypes totémiques en train d'accomplir une action instituante, les figurations des sites qui ont à la fois le cadre et la résultante de cette action, et des figurations d'emblèmes associés aux groupes totémiques issus de ces événements.

Deux transformations sont possibles à partir de ce schème figuratif de l'ordre totémique en cours d'achèvement :

- soit figurer cet ordre au moyen de l'image de ceux qui l'ont engendré sans montrer le résultat de leurs actions. Cette première formule correspond aux peintures dites aux rayons X des peuples de la partie nord-occidentale de la Terre d'Arnhem ;

- soit au contraire ne figurer que ce résultat, en omettant ceux qui en sont la cause. Cette deuxième formule correspond aux peintures des Aborigènes du Désert central. Les peintures sur toile (récentes) du Désert central représentent des segments d'itinéraires des êtres du Rêve et les traces de leurs aventures laissées dans le paysage actuel. Elles prolongent une riche tradition iconographique propre aux Pitupi, aux Walbiri, aux Pitjatjanjars et aux différents groupes aranda, laquelle s'exprimait auparavant sur d'autres supports, certains éphémères, comme les dessins sur le sable ou les peintures et ornements corporels portés lors des cérémonies, d'autres plus durables comme les motifs peints et incisés sur des objets rituels, notamment les churingas et les boucliers cérémoniels.

2.2 Animisme

L'animisme est une ontologie commune parmi les Indiens d'Amazonie et le nord de l'Amérique du Nord, dans l'aire arctique et en Sibérie septentrionale comme parmi certaines populations d'Asie du Sud-Est, de Mélanésie et du Japon.

Poursuivi depuis des millénaires dans une grande partie de l'Amazonie, le façonnage de l'écosystème forestier n'aura sans doute pas peu contribué à rendre légitime l'idée que la jungle est un espace aussi domestique que les jardins. Dans le Grand Nord comme en Amérique du Sud, la nature ne s'oppose pas à la culture, mais elle la prolonge et l'enrichit dans un cosmos où tout s'ordonne aux mesures de l'humanité.

La plupart des animaux sont conçus comme des personnes dotées d'une âme, ce qui leur confère des attributs tout à fait identiques à ceux des humains, tels que la conscience réflexive, l'intentionnalité, la vie affective ou le respect de préceptes éthiques. Les relations entre humains et non-humains sont avant tout des relations de personne à personne, entretenues et consolidées au fil de l'existence de tous et de chacun.

Chez les Indiens de la Côte du Nord-Ouest, les mâts-totems de bois sont liés à des croyances animistes (Descola 2010-2011).

En Nouvelle-Guinée, malgré la forte emprise qu'ils exercent sur leur milieu, les habitants ne se conçoivent pas comme entourés par un environnement naturel ; leur façon de penser l'espace ne suggère en rien l'idée que les lieux habités aient été conquis sur un domaine sauvage.

En Nouvelle-Calédonie, l'environnement est perçu comme fondamentalement indistinct de soi, comme une ambiance où s'évanouit l'identité collective.

Au Japon, il n'y a pas de place dans la pensée pour une objectivation réflexive de la nature, un retrait de l'homme par rapport à ce qui l'entoure.

L'animisme révèle l'émergence de discontinuités "naturelles" à partir d'un continuum "culturel" originel au sein duquel humains et non-humains n'étaient pas nettement distingués. Toute entité pourvue d'une âme accède à la dignité de sujet et peut mener une vie sociale aussi riche de significations que celle prêtée à Homo sapiens.

Les mythes amérindiens n'évoquent pas le passage irréversible de la nature à la culture, mais bien plutôt l'émergence des discontinuités "naturelles" à partir d'un continuum "culturel" originel au sein duquel humains et non-humains n'étaient pas nettement distingués. Il devient dès lors difficile d'imputer à ces peuples la conscience ou le pressentiment d'une distinction entre la nature et la culture homologues à celle qui nous est familière, mais que tout dans leurs façons de penser semble démentir.

L'animisme est l'imputation par les humains à des non-humains d'une intériorité identique à la leur.

Toutefois cette humanisation n'est pas complète, car ces sortes d'humains déguisés que sont les plantes et les animaux se distinguent précisément des hommes par leurs vêtements de plume, de poils, d'écailles ou d'écorce, autrement dit par leur physicalité.

L'animisme s'inscrit dans les rapports complexes que chaque collectif humain entretient avec les collectifs voisins.

L'exocannibalisme, la chasse aux têtes, l'appropriation de diverses parties du corps de l'ennemi, la capture de personnes dans des tribus voisines, tous

ces phénomènes indissolublement liés à la guerre dans l'Amérique du Sud des basses terres répondent ainsi à une même nécessité : on ne peut faire de soi qu'en assimilant de façon concrète des personnes et des corps étrangers, non pas en tant que substances donneuses de vie, trophées donateurs de prestige ou captifs donateurs de travail, mais comme indicateurs du regard extérieur qu'ils portent sur moi en raison de leur provenance.

Au plan figuratif, les Indiens d'Amazonie se sont plutôt attachés à transformer les corps humains eux-mêmes en images empruntant pour ce faire des modes et des attributs aux corps animaux – notamment des parures de plume – ou en exhibant des peintures corporelles imitant les ornements des pelages animaux.

L'explication la plus vraisemblable de ce désintérêt pour les représentations figuratives est structurelle. Plutôt que de fabriquer des images de corps humains ou animaux à la ressemblance de modèles, les Indiens d'Amazonie se sont plutôt attachés à transformer les corps humains eux-mêmes en images empruntant pour ce faire des modes et des attributs aux corps animaux. En premier lieu, ajouter des pièces animales – plumes, duvets, dents, pelages, os, griffes, élytres, écailles – ne relève pas de la simple ornementation : par ce biais, les Indiens cherchent à retrouver la plénitude physique d'un temps disparu. Mais les humains ne se contentent pas de prélever sur les animaux des appendices, ils leur empruntent aussi des images, à savoir les motifs qui ornent les corps de diverses espèces et dont les Amérindiens se servent pour orner leur propre corps.

En milieu arctique, les masques illustrent les relations particulières unissant humains et esprits non humains dans un processus de métamorphose (Yup'ik d'Alaska, Kwakiutl de la Côte nord-ouest du Pacifique).

En Alaska, parmi la grande variété de masques Yup'ik apparentés aux Inuit, chacun illustrant un événement singulier, un mythe ou le récit d'une relation particulière avec un esprit animal, deux grandes catégories étaient plus particulièrement distinguées : les masques de chamanes figurant leurs esprits auxiliaires et les masques d'esprits animaux que l'on accueillait en public pour les honorer.

2.3 Analogisme

L'analogisme est un mode d'identification qui fractionne l'ensemble des existants en une multiplicité d'essences de formes et de substances séparées parfois ordonnées dans une échelle graduée reliée à un dense réseau d'analogies permettant d'intégrer les propriétés intrinsèques des entités distinguées.

La ressemblance devient le seul moyen d'introduire de l'ordre dans le monde insaisissable de l'analogisme, monde *a priori* chaotique puisqu'il contient une infinité de choses différentes. L'analogie s'exprime, par exemple, dans les corrélations entre microcosme et macrocosme qu'établissent la géomancie et la divination chinoise, dans l'idée, courante en Afrique, que des désordres sociaux sont capables d'entraîner des catastrophes climatiques, ou la théorie médicale des signatures qui fonde l'étiologie thérapeutique des maladies sur des ressemblances que des substances ou des objets naturels présentent avec les symptômes ou des parties du corps humain.

L'intériorité et la physicalité sont ici fragmentées en chaque être entre des composantes multiples, mobiles et en partie extracorporelles, dont l'assemblage instable et conjoncturel engendre un flux permanent de singularités. Au lieu que des humains et des non-humains soient fusionnés au sein d'une classe de faits qu'ils partagent une essence et des substances communes, c'est au contraire toutes les composantes du monde, tous les états et qualités qu'il contient, toutes les parties dont les existants sont faits qui se voient distingués les uns des autres et différenciés en autant d'éléments singuliers.

Les représentations analogiques peuvent figurer des êtres hybrides, des réseaux illustrant les correspondances, mais également des répétitions métonymiques d'une image à différents niveaux d'enrichissement donnant à la représentation une allure fractale.

La figure classique de l'ontologie analogiste est la chimère, un être composé d'attributs appartenant à des espèces différentes, mais présentant une certaine cohérence sur le plan anatomique. Une des thématiques centrales de la pensée analogique est de diluer à l'envi la thématique des correspondances entre macrocosme, l'univers et le microcosme, la personne humaine vue comme un monde en miniature.

L'unité de l'Univers est incarnée par un despote d'essence divine. Le sacré se trouve souvent relié à une ou plusieurs figures divines. La liaison s'actualise à travers des sacrifices.

Par contraste avec les totems australiens ou avec les esprits qui peuplent les univers animiques, les divinités analogiques sont l'objet d'un vrai culte dans des lieux précis : elles reçoivent des offrandes ; des sacrifices et des prières leur sont adressés à des moments connus. Leur immanence est donc en partie contrebalancée par leur inscription dans un site et dans un objet bien précis. Le miracle du monothéisme est d'avoir fusionné tous ces particularismes dans un Dieu polyvalent, détaché de tout lieu et de toute appartenance segmentaire, une opération tellement inouïe qu'il n'a pas fallu longtemps pour que le catholicisme restaure, avec le culte des saints, la distribution fonctionnelle propre à l'analogisme

L'analogie est observable en Polynésie au sein de sociétés horticoles.

Nous trouvons par exemple des dispositions fractales où des divinités comme le dieu A'a de l'île de Rurutu (îles Australes, Polynésie française) sont composées par des réseaux de relations de représentés par une multitude de petits personnages, une manière perceptible de montrer qu'une personne humaine ou divine est constituée de toutes les relations avec d'autres personnes ou avec elle-même qui lui donnent une consistance sociale (Descola 2010-2011, p. 182 et fig. 112 ; Lavondès 1969).

L'analogisme se retrouve dans les formations étatiques : Empire inca, Chine ancienne, Indes, Empire romain. On retrouve l'ontologie analogique dans de nombreuses civilisations étatiques de l'Ancien et du Nouveau Monde : Empire inca, Chine ancienne, Indes, Empire romain.

En Chine ancienne, la société, l'homme, le monde sont l'objet d'un savoir global qui se constitue par le seul usage de l'analogie. La philosophie chinoise rend manifeste au plus haut point ce qui paraît être un trait central de toute ontologie analogique, à savoir la difficulté de distinguer en pratique, dans les composantes des existants, entre ce qui relève de l'intériorité et ce qui relève de la physicalité.

En éliminant l'irritante question du relativisme culturel, zen, bouddhisme ou taoïsme offrent une alternative universaliste. À prendre la civilisation han comme illustration principale de l'ontologie analogique, ou bien l'Inde dont on pressent qu'elle exhibe des propriétés similaires, on court d'abord le risque de ramener ce mode d'identification à un paradigme "oriental", coextensif à un vaste et hypothétique domaine des "hautes cultures" asiatiques qui en fourniraient l'unité.

L'analogisme est bien documenté en Méso-Amérique, notamment chez les peuples nahua.

Le Mexique de la conquête présente un cas rare de système analogique dont la connaissance nous a été transmise par des observateurs déjà immergés eux-mêmes dans une mentalité de type analogique, celle de l'Europe du XVI^e siècle. Les peuples nahua, qui occupaient le plateau central du Mexique, présentaient une remarquable homogénéité dans leur conception d'un univers où macrocosme et microcosme étaient étroitement imbriqués. On retrouve l'organisation analogique de la pensée chez les Mayas du Yucatan (Baudez 2002).

On retrouve l'analogisme en Afrique de l'Ouest notamment chez les peuples de langue mandé et chez les Dogon.

Dans une portion de l'Afrique de l'Ouest correspondant *grosso modo* à l'aire mandé-voltaïque, chaque individu est constitué d'une multitude de composantes en mouvement dont les combinaisons toutes différentes produisent des identités uniques. Des trames immenses connectent chaque humain à une multiplicité d'existants par l'intermédiaire d'un petit nombre d'éléments communs, véritables chaînes d'êtres enserrant toute singularité dans un entrelacs de déterminismes et d'attributs en miroir sous le contrôle des ancêtres. Sans doute les Dogon ont-ils poussé fort loin cette obsession des correspondances entre macrocosme et microcosme (Griaule & Dieterlen 1965 [1991]).

En Europe, l'analogisme culmine à la Renaissance, mais se prolonge jusqu'au XVII^e siècle sous forme

métaphorique et sous forme vestigiale jusqu'à aujourd'hui.

Au Moyen Âge et à la Renaissance, l'emphase exceptionnelle mise sur les rapports entre macrocosme et microcosme est particulièrement notable, notamment à la Renaissance sous sa modalité néoplatonicienne. À partir du début du XVII^e siècle, l'échelle des êtres perd peu à peu sa dimension analogique pour n'être bientôt plus employée que comme une métaphore familière au service de l'ontologie naturaliste. L'analogisme ne subsiste qu'à l'état de fragments, survivances nostalgiques d'une époque enchantée où puisent amateurs d'horoscopes et fidèles des sectes *New Age*.

Les collectifs analogiques ne sont pas nécessairement des empires ou des formations étatiques, mais ce sont des collectivités au sein desquelles la fonction politique devient importante.

L'hypostase la plus commune est de type métonymique : une singularité exceptionnelle en vient à incarner non pas tant l'ensemble des autres singularités que la permanence de la totalité ordonnée qui les structure. C'est l'Inca, être divin, centre vivant du cosmos et modèle original de toutes les choses ; c'est pharaon, fils du Soleil, intercesseur entre les dieux et les humains, garant de la justice, de la prospérité et de la victoire ; c'est Dieu, architecte de la chaîne de l'être et conservateur de son intégrité. Même mouvement métonymique lorsque c'est à un segment du collectif qu'est dévolue la charge de représenter les fondements de l'ordre socio-cosmique ou d'en maintenir les conditions. On songe ici au rôle des ancêtres en Afrique de l'Ouest, au Japon, ces morts toujours actifs dans l'existence des vivants. Il peut s'agir aussi d'une classe particulière d'humains investis de la mission de maintenir le monde par leur activité liturgique, tels les brahmanes en Inde.

2.4 Naturalisme

On peut mettre en doute l'idée que la naturalisation du monde procède sans coup férir d'un progrès du savoir rendu possible par l'écriture et la complexité accrue des dispositifs d'intégration sociale. Le naturalisme met en place progressivement l'idée que le cosmos est explicable, qu'il est organisé selon des lois

à découvrir, qu'en lui, l'arbitraire divin n'a plus sa place ni les superstitions des temps anciens.

Dans la pensée grecque, chez Aristote notamment, les humains font encore partie de la nature. Leur destinée n'est pas dissociée d'un cosmos éternel. Pour que la nature des modernes accède à l'existence, il fallait donc une deuxième opération de purification. C'est au christianisme que l'on doit ce second bouleversement, avec sa double idée d'une transcendance de l'homme et d'un univers tiré du néant par la volonté divine. Au Moyen Âge la transcendance divine, singularité de l'homme, extériorité du monde, toutes les pièces du dispositif sont désormais réunies pour que l'âge classique invente la nature telle que nous la connaissons.

Dès le XVII^e siècle se met en place une conception de la nature comme totalité et unité équilibrée, à laquelle s'ajoutera au XIX^e siècle l'idée d'une diversité culturelle humaine.

À côté d'un Bacon, d'un Descartes ou d'un Spinoza qui rejettent l'idée d'une nature intentionnelle, un courant plus discret reste attaché à des convictions finalistes. À l'idée d'une nature organisée selon un plan d'ensemble dont la compréhension permettrait de mieux rendre compte de l'action des éléments qui la composent, Kepler, Boyle ou Leibnitz furent des avocats non négligeables de cette conception de la nature comme totalité et unité équilibrée, dont on connaît la postérité chez Buffon, Alexandre von Humbolt et Darwin.

La première définition de la culture, qu'Alfred Kroeber (1952) et Clyde Kluckholm (Kluckholm & Kroeber 1952) qualifièrent d'"humaniste", envisage la culture comme le caractère distinctif de la condition humaine ; sa formulation canonique par Edward B. Tylor, en 1871, est traditionnellement saluée comme une manière d'acte de naissance du champ de l'anthropologie moderne : la culture ou la civilisation prise au sens ethnographique le plus large est cet ensemble complexe incluant les savoirs, les croyances, l'art, les mœurs, le droit, les coutumes, ainsi que toute autre disposition ou usage acquis par l'homme en tant qu'il vit en société. La juridiction générale va dessiner en creux l'espace où l'anthropologie du XX^e siècle pourra se déployer : l'étude des réalités culturelles en tant qu'elles s'opposent à l'étude des réalités naturelles.

Un point de vue naturaliste commence à émerger en Europe dans les textes à partir du XVII^e s. pour ne prendre une forme achevée que deux siècles plus tard avec l'apparition de la notion de culture et des sciences qui en traitent. La justification par la genèse permet de justifier la place spécifique des humains par rapport à la nature.

Si l'homme, et lui seul, est capable d'intelligence et de raison, c'est que Dieu l'a créé en dernier à son image en une œuvre qui n'avait point encore son semblable et afin que ses facultés lui permettent de connaître et de glorifier son créateur, un statut d'exception constituant la "vraie différence" qui est entre lui et les autres animaux, qui ne sont que *bestes brutes*.

L'Homme possède une intériorité spécifique qui le distingue des non-humains mais une physicalité commune avec la Nature.

La formule du naturalisme est inverse de celle de l'animisme : c'est par leur esprit, non par leur corps que les humains se distinguent des non-humains, notamment par cette intelligence réflexive de soi.

Malgré tous les "changements de paradigme" et "ruptures épistémologiques" entre la Renaissance et l'Âge classique, une même conception demeure inchangée, à savoir que les matériaux élémentaires du monde ont partout les mêmes propriétés connaissables et que les différentes combinaisons qu'ils autorisent sont valides en tous lieux.

Descartes affirme la séparation absolue entre l'esprit (l'intériorité) et la matière (la physicalité). Aujourd'hui les explications physicalistes de l'esprit peinent à identifier les liens pouvant relier les deux domaines.

Les théories de la connaissance qui postulent un branchement direct du corps sur l'environnement paraissent ainsi jeter à bas tout l'édifice du naturalisme. Pourtant, même en accordant le bénéfice du doute aux explications physicalistes, la route paraît encore longue avant que celles-ci ne soient à même de ramener toutes les propriétés de l'intériorité humaine à des mécanismes neuronaux.

Le relativisme culturel n'est tolérable, et même intéressant à étudier, qu'en tant qu'il se détache sur le fond massif d'un universalisme naturel.

Parce qu'elles sont durcies par la polémique, les positions extrêmes donnent à voir sous une forme épurée les contradictions où s'est enfermée l'anthropologie du fait de son adhésion au postulat que le monde peut être distribué en deux types de réalités dont il s'agit de montrer l'interdépendance.

Les humains sont distribués au sein de collectifs différenciés par leurs langues et leurs mœurs – les cultures – et excluent ce qui existe indépendamment d'eux, la nature. Chasseurs-cueilleurs, agriculteurs et éleveurs organisent de façon spécifique leurs rapports à la nature et aux non-humains.

Impossible d'adhérer à des philosophies de la connaissance qui opposeraient la relativité des corps à l'universalité de l'esprit ou qui combindraient la matérialité objective et la subjectivité morale en deux relativismes ou deux universalismes. Comment dès lors se soustraire au dilemme du naturalisme, cette oscillation trop prévisible entre l'espoir moniste de l'universalisme naturel et la tentation pluraliste du relativisme culturel ? Surtout, comment se détourner de la pensée consolante que notre culture serait la seule à s'être ouvert un accès privilégié à l'intelligence vraie de la nature dont les autres cultures n'auraient que des représentations.

Dans les sociétés étatiques asiatiques, la figuration du paysage et de la montagne reste inscrite dans la problématique analogique.

L'esthétisation de la montagne dans la peinture paysagère chinoise peut être vue comme une sorte de mise en valeur spirituelle se déployant en parallèle avec la mise en valeur des plaines par l'agriculture. La montagne, domaine des divinités et expression de leur essence, offre au monde citadin et villageois un nécessaire complément.

2.5 Une perspective évolutive ?

Philippe Descola a toujours refusé d'inscrire ses diverses ontologies dans un cadre évolutif ou dans une perspective diffusionniste. Parler d'"archipels" pour décrire la dispersion géographique de certaines

ontologies ne résout pas la question de leurs origines. Nous devons honorer cette prudence légitime. Totémisme, animisme, analogisme et naturalisme apparaissent donc comme les diverses solutions adoptées par les humains dans leurs relations avec le monde sans que l'on s'interroge vraiment sur les ressorts historiques de cette configuration.

La vision cladistique permet de prolonger cette vision. Dans la perspective que nous proposons à titre d'hypothèse, le totémisme apparaît comme un phylum isolé situé à la source du cladogramme. Nous ne pouvons nous empêcher de corréliser cette configuration avec ce que nous savons du peuplement de l'Australie. Ce continent a en effet été occupé il y a plus de 60 000 ans et a évolué depuis en vase clos avec un minimum de contacts avec l'extérieur, notamment avec la Nouvelle-Guinée. L'originalité du totémisme pourrait être liée à cette configuration historique.

L'animisme peut être corrélé avec les sociétés de chasseurs-cueilleurs qui pratiquent ou non le stockage. Cette situation explique la très large répartition de cette ontologie de la forêt amazonienne aux régions arctiques.

L'analogisme trouve son origine dans la révolution néolithique et les transformations politiques et sociales induites par ce nouveau rapport à la Nature. Il se retrouve lié à des sociétés étatiques au sein desquelles peuvent se développer diverses formes de despotisme. L'observer en Afrique de l'Ouest en contexte mandé ne contredit pas cette assimilation quand on connaît les développements étatiques de ces sociétés (Gallay 2011).

Enfin le naturalisme nous contraint à enrichir le cladogramme d'un nouveau phylum issu des sociétés de type III et correspondant aux sociétés industrielles occidentales émergeant en Angleterre au XIX^e siècle.

3. Comment situer le mégalithisme ?

Nous avons désormais les outils permettant de situer le "mégalithisme" dans sa perspective la plus large.

On écartera tout d'abord de cette énumération les abris peints d'Australie, les pierres-figures de Lepenski Vir rattachables au Mésolithique et les pierres de voyage du golfe de Papouasie qui ne peuvent entrer dans la problématique présentée, même si des blocs de pierre sont maniés dans les trois cas.

Nous pouvons désormais mieux caractériser les sociétés relevant du mégalithisme, situées dans cet espace laissé libre entre les sociétés sans richesses dites acrématiques par Testart et les États despotiques. Sur le plan de l'architecture monumentale, la variabilité reste très importante, une situation qui trouve son origine et ses difficultés dans une définition limitée exclusivement aux aspects matériels de ces manifestations comme le proposent la plupart des archéologues de cette rencontre.

3.1 Sociétés sans richesses et animisme

Nous pouvons éliminer dans un premier temps de notre champ l'ensemble des sociétés sans richesses dominées par le totémisme et l'animisme. Les Indiens d'Amazonie fournissent, du moins dans certains groupes, des exemples emblématiques de cette situation (Descola 2010). Nous avons ici des sociétés sans richesses et des "chefs sans pouvoir". Une institution destinée selon Clastre (1974) à prévenir l'émergence de l'État. On confère ici un titre de chef à un individu avec le prestige attaché à la fonction, tout en le privant de moyens coercitifs qui lui permettrait de commander effectivement à autrui. Aucune monumentalité n'existe à ce niveau.

3.2 Sociétés à stockage, prémices de la richesse et animisme

L'apparition de la richesse matérielle, des inégalités et des conflits générés par cette nouvelle situation va bouleverser la situation. Sur le plan économique, nous rencontrons des chasseurs-cueilleurs, des chasseurs de mammifères marins ou pêcheurs sédentaires chez qui le stockage peut jouer un rôle essentiel.

Le site de Göbekli Tepe en Turquie témoigne d'une société de transition entre les chasseurs-cueilleurs et les agriculteurs présentant un monumentalisme spectaculaire. Les gravures présentes sur les piliers regroupent de nombreuses figures animales, dont des oiseaux. Ces figures animales illustrent clairement des croyances animistes.

Dans le désert d'Atacama au Chili, des sites construits à vocation probablement rituelle sont en relation avec des chasseurs-cueilleurs mobiles.

On a également émis l'hypothèse que le mégalithisme breton a pu émerger au sein de sociétés spécialisées dans la chasse aux mammifères marins.

Le monumentalisme peut donc émerger dans des sociétés encore prédatrices liées à des croyances animistes.

3.3 Sociétés à richesses et analogisme

La caractéristique commune, au-delà des infrastructures économiques, est la présence du couple stockage-richesse générant instabilité et conflits multiples entre populations. Le pouvoir politique apparaît, mais il reste faible et incapable de contrer les vendettas, et de maîtriser une instabilité endémique qui ne sera maîtrisée, du moins temporairement, qu'au niveau de l'État despotique.

Nous rencontrons ici des horticulteurs pratiquant la culture de l'igname en relation avec de petits réseaux d'irrigation comme en Océanie, et naturellement des agriculteurs céréaliers en relation avec divers cultigènes, blés, riz, mils *sensu lato* dans des phases formatives de ces pratiques, ce qui correspond approximativement à notre concept de Néolithique.

On n'oubliera pas non plus les sociétés de grands éleveurs de chevaux, notamment en Asie centrale, ou d'éleveurs de bovidés. Les pierres aux cerfs de Mongolie illustrent des croyances analogiques. L'association d'une figure solaire, de cerfs, d'armes et de rares figures humaines évoque les représentations du Trentin en Italie remontant à la fin du Néolithique et relevant de l'analogisme.

En Éthiopie, les stèles de Tiya participent à la même iconographie analogique (Joussaume 1995).

En Afrique de l'Est, les monuments Namoratunga du lac Turkana au Kenya sont en relation avec des éleveurs de bovidés.

À l'opposé, un monumentalisme spectaculaire peut se retrouver dans des sociétés préétatiques correspondant probablement à des cités-États peu stables, comme c'est le cas pour des *kofun* du Japon ou les cultures Natchez et les mounds du bassin du Mississippi.

Au plan des ontologies, nous nous situons donc à cheval entre l'animisme et la prééminence de l'analogisme. Il serait intéressant de reprendre ici l'analyse de l'art rupestre dit mégalithique dans la perspective de l'analogisme.

3.4 Analogisme et sociétés despotiques

À l'opposé, nous pouvons éliminer les États despotiques qui entraînent dans leur sillage la disparition des pratiques mégalithiques, une situation renforcée par l'expansion des religions du livre, christianisme, islam, judaïsme ainsi que du bouddhisme. L'islam a ainsi signé la fin du monumentalisme funéraire saharien et sahélien.

Le rapport entre le despotisme étatique et le monumentalisme funéraire, mégalithique ou non, reste néanmoins complexe.

Dans les Antilles, la culture taïno présente des aires destinées au jeu de balle influencé par les cultures mayas d'Amérique centrale. Elles illustrent la présence de grades liant les deux aires culturelles.

En Indonésie, l'expansion des royaumes indou-bouddhiques a été à l'origine du développement dans l'arrière-pays d'un mégalithisme autochtone généré par les richesses apparues à l'occasion des transactions commerciales avec les nouvelles puissances maritimes.

En Inde, le mégalithisme daté de l'Âge du Fer voit apparaître les premiers rares signes d'une écriture non déchiffrée sur des poteries. L'écriture est néanmoins liée au développement des États despotiques.

En Arabie, le monumentalisme des tombes tours présente de fortes connexions commerciales avec les civilisations mésopotamiennes.

Au Soudan, l'influence pharaonique s'est marquée par le développement de pyramides qui se sont superposées aux traditions tumulaires locales (Gally 2016).

En Afrique saharienne, la richesse des Garamante reposant sur le commerce transsaharien et les contacts avec Rome a été à l'origine en Libye d'un développement monumental original mêlant modèles autochtones (*basinas*) et influences puniques.

3.5 En conclusion

Le travail d'intégration proposé montre que le mégalithisme *sensu lato*, incorporant diverses formes de monumentalismes, funéraires ou non, se situe au niveau des sociétés à richesses, mais en dehors de sociétés étatiques despotiques.

Au plan figuratif, son iconographie relève avant tout de l'analogisme, mais peut également transcrire une vision animiste pour des sociétés de chasseurs-cueilleurs pratiquant le stockage.

3

François MACÉ, Laurent NESPOULOUS

Du siège de roc à la chambre funéraire. Histoire, mythes et mégalithes au Japon

Résumé : À la différence des mégalithes européens dont on ignore complètement le contexte culturel en dehors de ce que l'archéologie révèle, la péninsule de Corée et l'archipel japonais permettent de mettre quelques mots sur ces monuments relativement muets. En effet, tout particulièrement au Japon, l'écart temporel est relativement faible entre les premiers textes (*Kojiki* 712 ; *Nihon shoki* 720) et la fin des grands monuments funéraires de la Protohistoire. D'un côté, ces textes donnent quelques précisions sur la construction de ces tertres, d'un autre, les mythes mettent en lumière le rôle de la pierre dans l'imaginaire des élites de l'archipel. C'est cet aspect sur lequel sera centré cet exposé. Dans les mythes, *Iwa*, le roc, renvoie à l'idée d'immuable ou de majestueux comme dans *iwa kura*, le siège de roc des dieux, ou dans *Iwanaga hime*, la princesse porteuse d'immortalité. *Iwa* se trouve aussi associé à la mort dans l'expression "se cacher dans le roc". Cela renvoie à deux mythes : celui de la caverne céleste où s'enferme le soleil et celui du Yomi, le pays de la mort. On les a parfois interprétés comme des transpositions des chambres funéraires avec couloir d'accès. Il y a pourtant d'autres pistes que cette interprétation à suivre. Les données archéologiques comme la majorité des textes nous orientent en effet vers une autre direction, celle de la majesté et d'une ouverture vers l'immuable.

Mots-clés : Monument mégalithique, texte, mythologie, Japon, kofun, période Kofun, funéraires, mort, au-delà

À la différence des mégalithes européens dont on ignore complètement le contexte culturel en dehors de ce que l'archéologie révèle, l'Asie orientale permet de mettre quelques mots sur ces monuments. La Chine a continué jusqu'au début du XX^e siècle à déposer le corps de ses souverains mais aussi d'une part conséquente de la population dans des tombes monumentales avec chambre funéraire. Toutefois, à notre connaissance, on ne trouve pas dans les textes, même les plus anciens, de développement sur les pierres de ces tombes qui furent souvent creusées plus que construites.

Il en va autrement dans la péninsule coréenne et surtout dans l'archipel japonais.

Si dans la péninsule, on n'a presque jamais cessé de construire des tertres funéraires, cependant les premiers textes subsistants, les *Histoires des Trois Royaumes* (*Samguk sagi* 1145 de notre ère) ou les *Faits mémorables des Trois Royaumes* (*Samguk yusa* vers 1280 de notre ère), sont relativement récents et surtout bien postérieurs au basculement des royaumes coréens dans l'orbite de la civilisation chinoise.

L'intérêt du cas japonais repose sur le fait que l'écart est relativement faible entre les premiers textes

et la fin des grands monuments funéraires (VI^e-VII^e siècle de notre ère, selon les critères retenus) qui paradoxalement coïncide avec l'adoption du modèle chinois de gouvernement. Un des derniers grands tertres funéraires construits pour un empereur fut celui de Tenmu, mort en 686. Il mesure 68 m d'est en ouest et 45 m du nord au sud, avec une hauteur de 9 m. Celui de son petit-fils Monmu mort en 707, qui est probablement le tertre de Nagao, n'a plus qu'une longueur de 20 m pour une hauteur de 4 m. Les impératrices qui vinrent ensuite ne se firent pas construire de tertre. Les premiers codes complets, ceux de Taihō, directement inspirés des codes chinois des Sui (581-618) et des Tang (618-907) furent promulgués en 701.

Nos principales sources pour cette période sont le *Kojiki* (*Récit des temps anciens*, en trois livres) qui fut achevé en 712 de notre ère, et le *Nihon shoki* (*Annales de l'histoire du Japon*, en vingt livres) qui fut présenté à la cour en 720 de notre ère. Les rédacteurs de ces écrits purent voir directement les travaux des derniers grands tertres funéraires. Mais surtout, ils ont sauvé le souvenir de nombreux faits d'une époque où ces monuments étaient probablement au centre de la vie sociale des élites de la société (Nespoulous 2008). Ces tertres, que l'archéologie japonaise désigne du terme de *kofun*, édifiés durant la période Kofun ⁽¹⁾ par dizaines de milliers (dont le plus grand nombre entre la fin du V^e et le VII^e siècle de notre ère) occupaient, du reste, une place incontournable dans le paysage de l'archipel au début de l'Antiquité. Nous verrons que plus que sur les moyens techniques, ces textes du premier Japon nous apportent des lumières sur les représentations qui présidèrent à la construction de ces monuments avec leur chambre funéraire mégalithique.

Notre principale source écrite pour les funérailles du Japon archaïque (Macé 1986), et donc pour les tertres funéraires, reste le *Nihon shoki*, commencé dans les années 680 et terminé en 720. Il s'agit d'une histoire officielle, inspirée des histoires chinoises non seulement dans son projet mais aussi dans sa langue. Il est, en effet, écrit en chinois avec ce que cela

suppose d'emploi de formules et d'expressions tirées des *Classiques* ou des *Histoires dynastiques*. Ces expressions coïncident plus ou moins avec les réalités autochtones.

En complément de ce texte, le *Kojiki*, achevé huit années auparavant, donne une version synthétique du temps des dieux et des commencements du temps des hommes, mais fort peu de renseignements sur les rites funéraires les plus récents puisque le récit s'arrête au 23^e souverain, Kenzō, dont le règne est encore nimbé de légendes, bien longtemps, donc, avant l'achèvement du texte sous le règne de Genmei (707-715), 43^e *tennō* ⁽²⁾.

Dernière source importante, l'anthologie poétique du *Man'yōshū*, achevée dans la deuxième moitié du VIII^e siècle de notre ère, comporte de nombreux poèmes en relation avec la mort et les rites funéraires, dont certains remontent au VII^e siècle de notre ère.

D'un côté, ces textes donnent quelques précisions sur la construction de ces tertres (choix de l'emplacement, parement de galets), d'un autre, les récits des temps des dieux (les mythes) mettent en lumière le rôle de la pierre dans l'imaginaire des élites de l'archipel. Partant de cette relative proximité entre ces sources écrites et les pratiques funéraires qu'elles relatent, cette contribution se voudrait ainsi être une tentative d'approche – sur la base d'un cas particulier, celui des *kofun* –, du rapport entre textes, mythologie et monuments mégalithiques.

1. Les faits

Commençons par les faits et le *Nihon shoki*, et examinons ce qu'il peut nous apprendre sur les grands tertres.

1.1 Les tertres

Il faut en premier lieu noter une évidence. Pour les rédacteurs, les tombes impériales ne sont pas un détail mais un élément indispensable de chaque notice concernant les souverains, au même titre que

(1) *Kofun*, en japonais, signifie littéralement "ancien tertre", et donne son nom à la période Kofun (*kofun jidai* en japonais, littéralement "époque des anciens tertres"), du milieu du III^e siècle jusqu'au VII^e siècle de notre ère, qui constitue la dernière phase de la Protohistoire de l'archipel.

(2) *Tennō* est le terme utilisé pour désigner les souverains du Japon, dans le contexte du système politique qui se met en place dans le dernier tiers du VII^e siècle de notre ère.

le nom et l'emplacement de leur palais. Ce souci de noter l'emplacement et le nom de chaque tombe apparaît avant même le règne du premier souverain humain en la personne du Petit-fils céleste, le premier de la lignée à mourir sur terre à une époque qui se situe entre le temps des dieux et celui des hommes. Le texte rapporte que le Petit-fils céleste, Ho ninigi no mikoto, fut inhumé dans le tertre de Takayama en Himuka au sud-est de l'île de Kyūshū (*Nihon shoki*, Sakamoto *et al.* 1973, vol. 1, p. 142).

Bien évidemment à partir du premier souverain humain, Jinmu, le *Nihon shoki* mais aussi le *Kojiki* notent scrupuleusement le nom et l'emplacement de ces tombes. Il est ainsi précisé que le tertre de Jinmu se situe à Unebiyama (*Nihon shoki*, Sakamoto *et al.* 1973, vol. 1, p. 216). Ses premiers successeurs – sur lesquels les sources ne nous disent presque rien sinon le nom des épouses et des enfants –, se voient, eux aussi, dotés d'un tertre nommé et localisé.

Sous l'influence du modèle chinois du culte des ancêtres, le pouvoir prit soin des tombes impériales durant toute l'Antiquité (de la fin du VII^e jusqu'aux XI^e-XII^e siècles de notre ère), longtemps après l'abandon de leur construction. Les *Règlements de l'ère Engi* (*Engishiki*, X^e siècle) ont conservé la liste des tertres impériaux et consignent leur nom, leur emplacement, leur superficie, le nombre de foyers attachés à leur garde. Ces tombes étaient en théorie entretenues, comme en témoigne la notice du *Shoku nihongi* (*Suite des annales du Japon*) qui rapporte en 699 la réparation du tertre de Tenji (mort en 671) (*Shoku nihongi*, Aoki *et al.* 1989, vol. 1, p. 5).

Certes le contrôle ne semble pas avoir été d'une grande rigueur et n'a pu empêcher les pillages. Il n'en demeure pas moins qu'au XIII^e siècle encore, la profanation du tertre des souverains Tenmu et Jitō fut tout de même l'objet d'une enquête et d'un rapport (*Aoki no sanryōki*).

Pour désigner ces tombes, les deux textes utilisent le sinogramme 陵 *ling*. Ce dernier désigne en chinois une colline et, par extension, les tombeaux impériaux. Dans les textes japonais, il s'agit des tertres impériaux des *tennō*. Le terme continua à être employé pour les tombes impériales même quand la coutume de bâtir des tertres fut abandonnée. L'idée de colline apparaît encore plus nettement avec le composé 山陵 *shanling* (jap. *sanryō*) qui fait précéder *ling* du caractère montagne. Que ce soit seul ou avec le sinogramme

montagne ou l'honorifique *go* 御陵 (jap. *goryō*), la lecture japonaise hésite dans les textes les plus anciens entre *haka*, la tombe (Kōnoshi distingue les lectures *haka*, *mihaka*, *misazaki*, cf. *Kojiki*, Yamaguchi, Kōnoshi 1998, p. 165, note 2, 213, note 8) et *misasaki* ou *misazaki* (*misasagi* en japonais contemporain), dont l'étymologie reste obscure en dehors du *mi* honorifique. Que ce soit la référence chinoise ou la réalité des tertres japonais, l'image de la montagne est bien réelle. On la retrouvera dans les poèmes du *Man'yōshū*.

Or ces montagnes funéraires doivent être construites avec de la terre et des pierres. Nous aurions aimé que les premiers textes nous éclairent sur leur construction. Malheureusement, ils sont presque complètement muets sur les travaux de terrassement pourtant de grande ampleur et relativement complexes.

Toutefois, on trouve une première mention des travaux sur un tertre pour Jinmu sous le règne de son fils Suizei. Le *Nihon shoki* (*Ninon shoki*, Sakamoto *et al.* 1973, vol. 1, p. 220) note que les travaux se terminèrent la 11^e année du règne de ce dernier. Ce n'est bien évidemment pas une information à prendre à la lettre. Le personnage de Jinmu appartient à la légende, mais pour les rédacteurs du début du VIII^e siècle de notre ère, ce délai de 11 ans devait paraître crédible.

On retrouve une nouvelle allusion à la construction d'un tertre dans la légende de la princesse Yamato toto bime (*Nihon shoki*, Sakamoto *et al.* 1973, vol. 1, p. 247). Dans ce récit, on raconte que, le jour, les hommes transportaient les pierres et que, la nuit, c'étaient les dieux. Ces pierres provenaient de l'autre côté de la plaine de Nara. On peut éprouver quelques doutes sur la participation des dieux, il n'en reste pas moins que le transport de pierres sur de longues distances est bien attesté archéologiquement. Enfin cette tombe, nommée la tombe à la baguette, *Hashi haka* 箸墓 en japonais (milieu du III^e siècle de notre ère), est considérée comme un des tout premiers exemples de tertre en "trou de serrure", *zenpōkōen-fun* 前方後円墳 (Fig. 1).

Un peu plus tard, il est rapporté que l'empereur Nintoku (dates traditionnelles 313-399) se serait déplacé pour choisir l'emplacement de sa tombe. Les travaux commencèrent vingt ans avant son décès. Le tertre de cet empereur correspondrait à celui que les

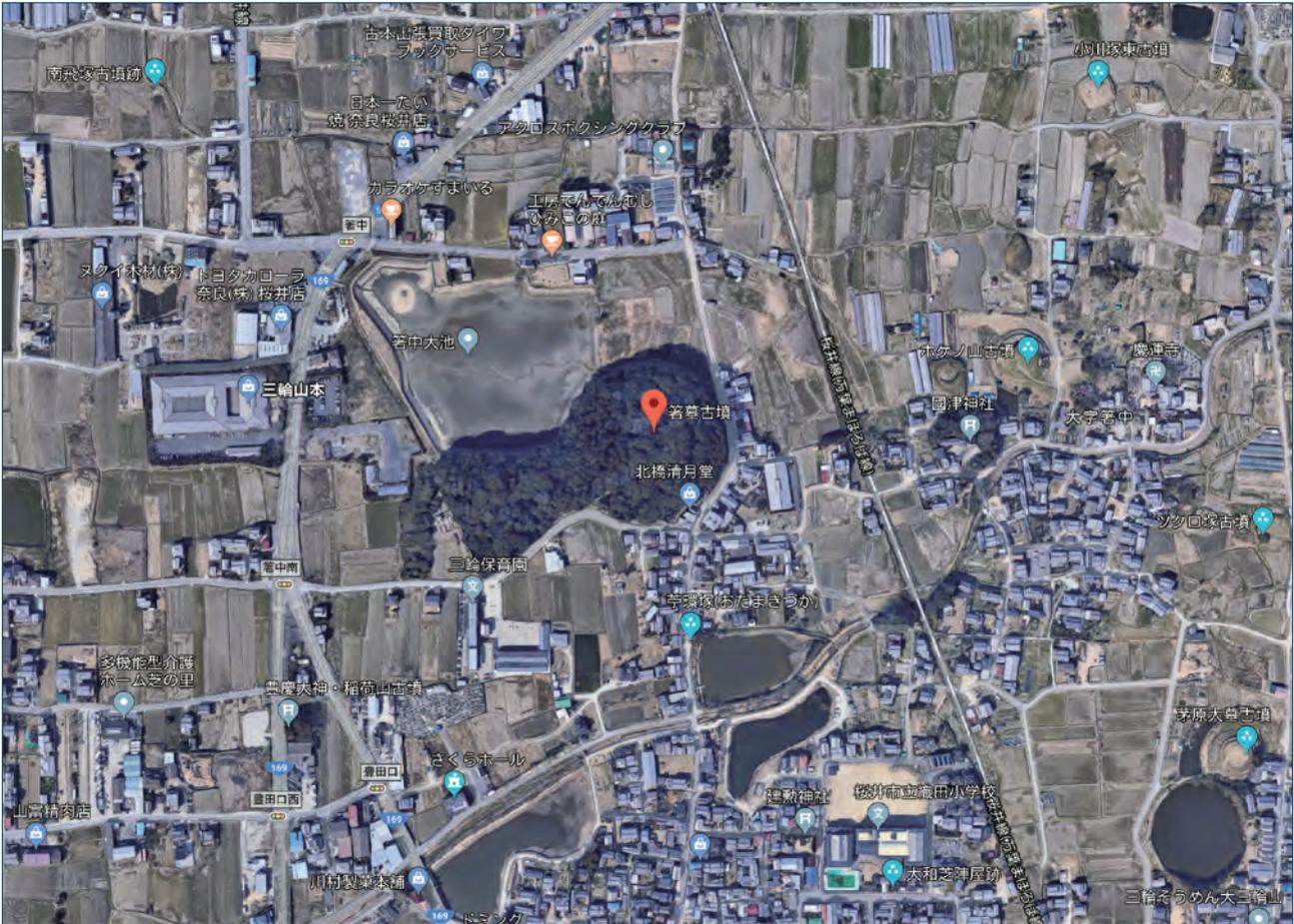


Fig. 1 – Kofun de Hashihaka, département de Nara, *zenpōkōen-fun* du milieu du III^e siècle de notre ère (Orthophoto Google Maps).

archéologues nomment Daisenryō (**Fig. 2**), c'est-à-dire le plus grand tertre du Japon et une des plus grandes tombes au monde (première moitié du V^e siècle de notre ère), avec ses fossés de 840 sur 654 m, le tertre lui-même faisant 525 sur 307 m et une hauteur de 39 m. Ce monument funéraire de même que la nécropole de Mozu-Furuichi (département d'Ōsaka, ville de Sakai), dans laquelle il se situe, sont, depuis juillet 2019, classés au Patrimoine mondial de l'UNESCO. Le kofun de Daisenryō conserve par ailleurs à ce jour le statut particulier – remontant au dernier tiers du XIX^e siècle – de propriété de la famille impériale.

Tout à la fin de la période Kofun et début de l'Antiquité, en 672 de notre ère, le *Nihon shoki* (*Nihon shoki*, Sakamoto *et al.* 1973, vol. 2, p. 384) rapporte que les personnes chargées de construire le tertre de Tenji sont en armes. L'affaire se situe immédiatement avant la guerre civile de Jinshin

(conflit bref de l'été 672 qui voit le prince héritier, Ōtomo, renversé et remplacé par son oncle, Tenmu). Ce qui nous intéresse ici, c'est que les travaux devaient rassembler un grand nombre de personnes et que c'est donc une sorte d'armée qui se trouve mobilisée. Par ailleurs, ce tertre fait partie des rares *kofun* dont l'attribution est à peu près assurée. Il s'agit d'un tertre octogonal (*hakkaku-fun*) à Yamashina (Kyōto).

En dehors de la légende de la tombe à la baguette et de la citation des fabricants de sarcophages de pierre, *ishiki tsukuri* (*Kojiki*, Kurano, Takeda 1970, p. 203), les textes ne font pas allusion aux grandes pierres des chambres funéraires dont l'acheminement devait pourtant représenter une part importante des travaux de construction et l'utilisation d'une importante main-d'œuvre (**Fig. 3**). Toutefois nous avons vu que plusieurs passages mentionnent des travaux de construction d'une assez longue durée que ce soit pour Jinmu ou



Fig. 2 – Kofun de Daisenryō, département d'Ōsaka, première moitié du V^e siècle de notre ère (Orthophoto Google Maps).



Fig. 3 – Tertres de la nécropole de Noda, à chambre à couloir d'accès latéral, à gros blocs (fin VI^e - début VII^e siècle de notre ère, département de Hyōgo, Une) (Cliché : L. Nespoulous).

Nintoku. Il est étonnant que les énormes pierres du tertre d'Ishibutai (département de Nara, Asuka) (**Fig. 4**) ne soient pas mentionnées bien qu'elles aient dû impressionner les contemporains qui critiquèrent seulement l'ampleur de la tombe. Le tertre carré d'Ishibutai avec son impressionnante chambre funéraire est habituellement considéré comme la tombe de Soga no Emishi (aristocrate qui aurait vécu de la fin du VI^e siècle au milieu du VII^e siècle, et qui aurait été ministre sous deux règnes successifs). Selon le *Nihon shoki*, en 642, celui-ci leva 180 *be* (groupe de travailleurs) pour construire deux tertres, le grand pour lui, le petit pour son fils Iruka. Il fut blâmé pour avoir voulu se mettre au même niveau que le souverain (règne de Kōgyoku 1-1, *Nihon shoki*, Sakamoto *et al.* 1973, vol. 2, p. 244).

1.2 Les *haniwa*

Notre source est un peu plus prolixe en ce qui concerne l'extérieur des tertres, en particulier les cylindres d'argile (**Fig. 5a**), les *haniwa* 埴輪, qui sont disposés sur et autour du tumulus. Non seulement ceux-ci apparaissent à plusieurs reprises, mais le *Nihon shoki* essaie de justifier leur existence par une légende étymologique (*Nihon shoki*, Sakamoto *et al.* 1973, vol. 1, p. 272). Cette dernière fait croire à l'existence de morts d'accompagnement dont les *haniwa* seraient le substitut alors que l'archéologie montre que les *haniwa* figurant des objets (boucliers, parasols) n'apparaissent que dans un second temps après de simples cylindres, et que les représentations animales et humaines arrivent encore plus tard au bout de l'évolution (**Fig. 5b**). Non seulement



Fig. 4 – Tertre d'Ishibutai, première moitié du VII^e siècle de notre ère, département de Nara, Asuka (Cliché : L. Nespoulous).

Fig. 5 – a. *Haniwa* cylindriques reconstitués sur le terre d’Imashiro-zuka (V^e siècle de notre ère), département d’Osaka, Takatsuki ; b. *Haniwa* figuratifs, Imashiro-zuka, département d’Osaka, Takatsuki (Clichés : L. Nespoulous).

a



b



l'archéologie du Japon n'a pas permis de vérifier que la pratique des morts d'accompagnement fut une réalité mais, de plus, la disposition de grandes figurines de terre cuite ne paraît pas non plus être l'écho d'une telle pratique. À l'évidence, les rédacteurs de la légende, s'ils avaient probablement encore sous les yeux des *haniwa* en place sur les tertres, ne comprenaient plus leur signification. Sans le souvenir de la présence de *haniwa* figurés, l'anecdote fantastique placée sous le règne de Yūryaku (Yūryaku 9-7, *Nihon shoki*, Sakamoto *et al.* 1973, vol. 1, p. 484) n'aurait pas été possible. C'est le récit de l'échange entre un vrai cheval et un cheval en argile rouge *hanima* (à la place de *wa* du terme *haniwa*, *ma* renvoie au sinogramme du cheval) du tertre de l'empereur Ōjin, dont le tertre qui lui est officiellement attribué est presque aussi grand que celui de Nintoku.

D'autre part, le terme de *haniwa* est un des rares termes archéologiques qui tirent leur origine d'un texte relativement proche de leur apparition en tant qu'objet, même si au début du VIII^e siècle on ne fabriquait plus de *haniwa*.

Il est possible que l'allusion aux morts d'accompagnement, dont on trouve d'autres échos dans le *Nihon shoki*, soit un embellissement de lettrés versés dans la littérature chinoise.

Il n'en reste pas moins que le clan responsable de la fabrication des *haniwa*, celui des Hajibe, tira, un temps, prestige de cette spécialisation au point de devenir le responsable des funérailles des souverains jusqu'au début du VIII^e siècle de notre ère et la disparition totale des tombes à tumulus.

1.3 Le parement de pierre du tumulus

En 620 de notre ère, on recouvrit le tertre de Hinokuma de petites pierres. On prit la terre du pourtour pour faire un monticule (dans lequel la chambre funéraire est aménagée). Chaque clan planta un poteau dessus. Un certain Yamato no aya nosaka no uhe planta le plus gros poteau, ce qui laisse supposer une certaine compétition. Il s'agissait de la tombe de Kinmei, décédé en 571, dans laquelle la



Fig. 6 – Restauration des tertres de la nécropole de Hotoda, ici le kofun de Yahatazuka (seconde moitié du V^e siècle de notre ère), département de Gunma, Takasaki (Cliché : L. Nespoulous).

grande épouse Kitashihime avait été réinhumée en 612 (règne de Suiko 28-10, *Nihon shoki*, Sakamoto *et al.* 1973, vol. 2, p. 202). Le parement de galets (**Fig. 6**) est bien attesté archéologiquement parlant. On peut cependant se demander s'il était encore bien visible au moment de la rédaction du *Nihon shoki* (en 720, donc), la végétation se développant rapidement dans le climat humide et chaud du Japon.

Les *kofun* n'avaient donc rien de l'apparence qui est la leur depuis maintenant des siècles, à savoir des collines ou des hauts de reliefs montagneux densément boisés. Cet habillage de galets pourrait être interprété comme la transformation du tertre – fait, sauf à de très rares exceptions régionales, de l'amoncellement de terre –, en une immense pierre assurant la pérennité du défunt. Je serais tenté (L. N.) de faire un rapprochement avec les galets blancs que l'on dépose sur l'aire où seront reconstruits les sanctuaires d'Ise tous les vingt ans, une façon de rendre visible l'assise de roc qui supporte les poteaux sensés monter jusqu'au ciel. N'est-ce pas cette communication que visaient les poteaux du tertre de Hinokuma ?

1.4 Inhumations multiples

Le tertre de Hinokuma renfermait donc au moins deux corps. Ce fut loin d'être une exception. Cette pratique avait été rendue possible, ou à tout le moins grandement facilitée, par l'avènement de la chambre funéraire à grosses dalles et la construction de son couloir d'accès, dans la deuxième partie de la période Kofun. Il apparaît clairement que l'on n'hésitait pas à manipuler les corps. Les fouilles en ont trouvé de nombreux cas dans des tertres "non impériaux".

Il n'est donc pas étonnant que l'on trouve en effet plusieurs exemples d'inhumation secondaire et de réinhumation dans le *Nihon shoki*.

Sous le règne d'Ankan (4-12-17, *Nihon shoki*, Sakamoto *et al.* 1973, vol. 2, p. 56), on note l'inhumation de trois personnes dans le même tombeau, le souverain, sa grande épouse et sa sœur.

Sous le règne de Senka (4-11-17, *Nihon shoki*, Sakamoto *et al.* 1973, vol. 2, p. 60), de nouveau ce souverain est inhumé avec sa grande épouse et un enfant.

L'empereur Bidatsu est inhumé dans la tombe de sa mère (règne de Sushun 4-4-13, *Nihon shoki*, Sakamoto *et al.* 1973, vol. 2, p. 169).

Suiko avait demandé à être inhumée dans la tombe de son fils, le prince Takeda (règne de Suiko 36-9-20, *Nihon shoki*, Sakamoto *et al.* 1973, vol. 2, p. 214). Le *Kojiki* (*Kojiki*, Kurano, Takeda 1970, p. 343) précise qu'elle fut réinhumée plus tard dans un tertre qui lui était dédié.

En 658, l'impératrice Saimei demande que son petit-fils soit inhumé dans la même tombe qu'elle. En 667, elle est inhumée avec sa fille, et sa petite-fille est inhumée à proximité.

En 703, après son incinération, les restes de Jitō sont inhumés dans la tombe de son époux, Tenmu.

Cette incinération, la première dans la famille impériale, fut accomplie à la suite d'un des rites les mieux documentés des funérailles archaïques, celui du *mogari*. Il s'agissait du dépôt provisoire du corps dans un bâtiment construit pour l'occasion, avant l'inhumation dans la tombe. Le *mogari* de Jitō dura près d'un an, celui de son époux Tenmu s'était étendu sur près de deux ans et demi. C'était l'occasion de multiples cérémonies : lamentations, éloges, offrandes, danses, mais aussi composition de poèmes dont certains ont été conservés dans le *Man.yōshū*. Ces diverses cérémonies sont minutieusement notées dans le *Nihon shoki* (*Nihon shoki*, Sakamoto *et al.* 1973, vol. 2, p. 480-493). Il est fort probable que le *mogari* s'accompagnait de certaines manipulations du corps dont l'éviscération, mais les textes ne les mentionnent pas. Les pavillons du *mogari* des souverains étaient construits dans la cour du palais et n'ont laissé aucune trace (Macé 1986). Par contre, on a retrouvé quelques indices de constructions légères sur et à proximité de certains tertres.

1.5 Rites devant les tombes

En dehors des travaux de finition dont nous venons de parler, on trouve quelques allusions à des rites devant les tertres impériaux.

Le premier noté, à notre connaissance, s'est déroulé en 672. Il s'agit des offrandes déposées par le futur Tenmu devant le tertre du premier souverain humain Jinmu (*Nihon shoki*, Sakamoto *et al.* 1973, vol. 2, p. 404). La scène se passe en pleine guerre civile et la visée politique était probablement à l'origine du geste. Cet exemple ne sera guère suivi. À l'époque de Heian (794-1185), les offrandes régulières de la cour ne concernaient que les ancêtres relativement proches

du souverain, le plus ancien étant Tenji (souverain de 661-671).

Le même Tenmu se rendit en 680 au tertre de Saimei, sa mère, pour le révéler (règne de Tenmu 8-3-7, *Nihon shoki*, Sakamoto *et al.* 1973, vol. 2, p. 434).

Les offrandes aux tertres impériaux vont continuer tout le long de l'Antiquité. Cependant il est difficile de faire le départ entre la continuation d'anciens rites et l'adoption partielle du culte chinois envers les ancêtres.

La récolte peut paraître décevante. Toutefois les sources anciennes ne renferment pas seulement des confirmations scripturaires des réalités archéologiques. Elles nous fournissent des ouvertures sur l'imaginaire des élites japonaises à l'aube de l'histoire qui correspond au crépuscule des mégalithes.

2. Les mots

Si nous nous tournons maintenant vers les récits mythiques et les poèmes, nous allons trouver paradoxalement plus de matière à exploiter. Il n'est certes pas question de se servir de ces récits pour trouver une description des tombes ou même un écho fiable des rites. Il s'agit plutôt de voir la place qu'occupait le roc dans l'imaginaire japonais à l'aube de l'histoire.

Deux mythes ont été interprétés comme des reflets des coutumes funéraires anciennes du dépôt du corps dans une chambre funéraire de roc.

2.1 Le pays de Yomi

Le premier de ces mythes est celui de la visite au pays de Yomi, le pays de la mort. Izanami, divinité morte pour avoir accouché du feu, doit se rendre dans le sinistre pays de Yomi. Son époux, Izanaki, part à sa rencontre, la retrouve mais, quand il la découvre en s'éclairant d'une torche, s'aperçoit que le corps de son épouse est couvert de vers. Il s'enfuit, épouvanté, et bloque le passage entre l'autre monde et notre monde par une énorme pierre que mille hommes seulement peuvent tirer (*chibiki no iwa*).

Alors il ferma la frontière de Yomi en tirant la pierre des mille haleurs.

Koko ni chibiki no iwa wo sono yomotsu hirasaka ni hikisahete.

(*Kojiki*, Kurano, Takeda 1970, p. 87).

L'image est reprise de façon parodique par Ōtomo no Yakamochi (718-785) :

Mon désir me pèse
comme sept pierres que mille hommes
ne soulèveraient
qui seraient à mon cou pendues
à la grâce des dieux.

*Waga koi ha
chihiki no iwa wo
nana bakari
kubi ni kakemumo
kami no mani mani*

(*Man.yōshū I*, Takagi *et al.* 1981,
poème numéro 743, p. 309 ;
Sieffert 1997-2002, vol. 4, p. 139).

On a voulu voir dans ce passage l'écho du dispositif des tombes à couloir ⁽³⁾. Je pense que cette explication ne convient pas. Nous avons vu qu'à l'époque historique, on n'hésitait pas à manipuler les corps. Les couloirs ne semblent pas avoir été faits pour être clos une fois pour toutes, mais au contraire pour permettre des dépôts échelonnés dans le temps, et ce, même pour les tombes impériales. Surtout, le texte ne parle pas de tombes mais d'un pays de ténèbres. Cependant dans la prière de la célébration de l'apaisement du feu, *Hoshizume no matsuri*, il est dit qu'Izanami se cacha dans le rocher *iwa gakurimashite* (*Kojiki*, Kurano, Takeda 1970, p. 429). Il est possible que dans la prière, l'expression soit simplement prise comme un équivalent de mourir. Je reviendrai plus loin sur ce terme.

Or les tombes décorées des VI^e et VII^e siècles ne sont en rien des images d'un lieu de ténèbres (**Fig. 7** et **8**). Bien au contraire, elles éclatent de couleurs (Macé 1997). Enfin, une des variantes du mythe dans le *Nihon shoki* parle du palais de l'inhumation provisoire, *araki no miya*. Il n'est donc pas question

(3) En japonais, *yokoanashiki sekishitsu*, littéralement, "chambre en pierre à entrée latérale".



Fig. 7 – Chambre funéraire de la tombe de Kiyotosaku (VII^e siècle de notre ère), département de Fukushima, Futaba (Cliché : L. Nespoulous).



Fig. 8 – Réplique de la chambre peinte du kofun de Keisen-Ōzuka (milieu du VI^e siècle de notre ère), Fukuoka (Cliché : Museum du kofun orné d'Ōzuka).

de la tombe définitive, mais du dispositif qui précédait l'inhumation, le rite du *mogari*, qui assurait la transition entre la vie et la destinée *post mortem*, moment où la contagion de la mort était la plus à craindre.

Notons que la pierre semble, au bout du compte, ne fonctionner que dans un sens. On ne peut plus sortir du pays de Yomi ni y entrer vivant, mais la mort n'est pas abolie et l'on doit toujours s'y rendre un jour ou l'autre.

S'il faut rendre compte de la pierre qui bloque la communication avec le pays de Yomi, c'est son côté protecteur mais aussi inébranlable et définitif qu'il faut noter.

2.2 La caverne céleste

Le second mythe est tout aussi connu. C'est celui de la caverne céleste. Ce mythe se présente comme une inversion du premier. Quand la déesse solaire, Amaterasu, s'enferme dans la caverne :

Ouvrant la porte de la caverne céleste, elle s'enferma.

Ame no iwayato wo hirakite sashi komori mashiki.

(*Kojiki*, Kurano, Takeda 1970, p. 81).

On a affaire à une sorte d'euphémisation de sa mort, ce n'est pas elle qui se décompose mais l'univers entier. La porte de roc qui ferme la caverne empêche sa lumière d'éclairer le monde. Pour sortir de cette situation catastrophique, il s'agit, cette fois, d'ouvrir, de maintenir ouvert et non de fermer définitivement. Le rapport avec la tombe ne paraît pas immédiat à moins de faire un rapprochement avec les décors colorés des tombes du VI^e siècle de notre ère.

La poésie permet d'établir pourtant un nouveau lien. Quand Amaterasu entre dans la caverne, le *Kojiki* dit qu'«*Amaterasu ouvrit la porte de la caverne céleste (ame no iwaya no to), et s'y enferma ou s'y tint recluse (komori mashiki)*».

Cette «porte de roc» est reprise dans des poèmes de l'extrême fin du VII^e siècle qui se rapportent clairement au décès d'un prince.

Le poème composé par Kakinomoto no Hitomaro pour le décès, en 689, du prince Kusakabe (*Man.yōshū I*, Takagi *et al.* 1981, livre II, 167, p. 97 ; Macé 1986, p. 141) commence par faire allusion à son père l'empereur Tenmu. Pour parler du décès de celui-ci, il dit :

(...) ouvrant la porte de roc
de la plaine céleste
il est monté en une divine ascension.

*Ama no hara
iwato wo hiraki
kamu agari
agari imashinu.*

L'allusion au récit de la caverne céleste est évidente. En outre, cette ouverture répond à celle qui précède la descente sur terre du Petit-fils céleste, lointain ancêtre du souverain :

[Le Petit-fils céleste] ouvrit la porte céleste de roc, écarta les huit nuées célestes et descendit du ciel.

Ama no iwato wo hikiake ame no yahe tanagumo wo oshiwakete amakudashimatsuru.

(*Nihon shoki*, Sakamoto *et al.* 1973, vol. 1, temps des dieux II, 9^e épisode, 4^e variante, p. 156).

On a l'impression que la caverne céleste s'est étendue à l'ensemble de la haute plaine céleste et que la porte de roc assure désormais la communication entre Ciel et Terre.

2.3 S'enfermer dans le roc

On retrouve la même expression dans un contexte clairement funéraire, dans trois poèmes composés par la princesse Tamochi lors de l'inhumation du prince Kahuchi sur le mont du Miroir du pays de Toyo (Le prince est mort en 694) :

Était-ce le vœu de ton esprit bienveillant
Seigneur

puisque tu as établi ton palais
sur le mont du Miroir
du pays de Toyo.

Au mont du Miroir
du pays de Toyo

la porte de roc s'est dressée (*ihato tate*)
tu sembles t'être dérobé à nos regards

(*komori ni kerashi*)

j'ai beau t'attendre
tu ne reviens pas.

Ah si mes bras avaient la force
de briser la porte de roc
mais je ne suis qu'une femme
aux bras chétifs
et ne sais plus que faire

(*Man.yōshū I*, Takagi *et al.* 1981, livre III, 417-418-419, p. 201 ; Macé 1986, p. 501-502).

Le troisième poème se désole de ne pouvoir ouvrir cette porte comme ce le fut dans le récit du temps des dieux. Le défunt se trouve assimilé à la déesse, autrement dit divinisé, sa tombe est un palais. On est loin des ténèbres du pays de Yomi. Il est de plus probable que la poétesse joue sur le nom de lieu, pays de Toyo, qu'on peut traduire par pays de l'abondance mais qui renvoie aussi probablement au Tokoyo, le pays d'éternité, l'un des au-delà des anciens Japonais.

Cette tournure est à rapprocher de l'expression, *iwakakure*, se cacher dans le roc, que l'on retrouve dans le poème en l'honneur du prince Takechi mort en 696.

Comme un dieu, il s'est caché dans le roc.

Kamusabu iwagakurimasu.

(*Man.yōshū I*, Takagi *et al.* 1981, livre II, 199 *banka* v. 11-12, p. 109).

Le grand poète Kakinomoto no Hitomaro reprend ici, semble-t-il, la même image qui joue aussi bien sur la réalité des tombes de l'époque fermée par une porte de roc, que sur le récit du temps des dieux et la caverne céleste. Puisque le souverain, Tenmu mort en 686, le père du défunt, est assimilé à une divinité cachée dans le rocher.

“*Et divin par nature / dans le roc s'est occulté*” traduit Sieffert, qui s'éloigne des commentaires japonais pour ne voir dans cette expression qu'une retraite dans les monts de Yoshino au moment de la guerre civile (Sieffert 1997-2002, vol. 1, p. 199).

Une expression similaire est employée dans le poème 3806 (*Man.yōshū IV*, Takagi *et al.* 1981, livre XVI, 3806, p. 131 ; Sieffert 1997-2002, vol. 5, p. 114) :

Dussiez-vous par malheur
en une tombe de pierre du mont Ohatsuse
être enseveli

avec vous je le serais (*iwaki nimo komoraba tomoni*)
donc ne vous souciez, mon ami.

La traduction “tombe de pierre” pour *iwaki* peut paraître ici trop précise. *Ki* désigne un lieu délimité sans autre connotation. *Iwaki* peut donc renvoyer à une cavité naturelle ou creusée.

2.4 La montagne

D'autre part, le poème associe cette grotte à une montagne, le mont Ohatsuse. Or de nombreuses

pièces du *Man.yōshū* associent la mort et la montagne. Katō Akira en dénombre 15 (Katō 2012). Nous avons déjà vu l'exemple du mont du Miroir, en voici un second, le poème 420 du livre III, malheureusement non daté, et probablement de la fin du VII^e siècle. On ne connaît rien sur l'auteur ou l'autrice, prince ou princesse de Nifu, ni sur le défunt, le prince Ishida ou Iwada. Ce long poème se termine par :

Or voici que sur les rocs
d'une altièrre montagne
il repose désormais.

*Taka yama no
iwaho no ue ni
imasetsurukamo.*

L'expression est reprise presque identique dans le premier envoi (421) :

(...) que dessus les rocs
d'une altièrre montagne
mon seigneur dit-on repose.

*Taka yama no
iwaho no ue ni
kimi ga koyaseru.*

(*Man.yōshū I*, Takagi *et al.* 1981, p. 201-203 ; Sieffert 1997-2002, vol. 1, p. 345).

Il est peu probable, comme certains auteurs l'ont supposé, que l'on ait déposé le corps d'un prince sur le rocher d'une montagne pour justifier l'expression *iwaho*, le *ho* suggérant l'idée de sommet, de haut comme l'épi au sommet de la tige. S'il n'est pas exclu que l'on ait pratiqué pour certaines catégories de la population l'abandon des corps dans la montagne, il est préférable de supposer que dans ce poème, il n'est plus question du corps du prince mais d'une de ses âmes qui résiderait désormais sur un rocher, ou bien qu'il s'agisse d'une allusion à une tombe de roche, c'est-à-dire à une chambre funéraire dans un tertre pompeusement qualifié de *taka yama*, littéralement “haute montagne” en japonais.

Que ce soit au sens propre ou au sens figuré, le poème renvoie aux rochers dans la montagne.

Sur les relations entre la montagne et l'au-delà, Ichiro Hori a largement défriché le terrain (Hori 1971). Parmi les nombreux exemples possibles, voici le deuxième envoi d'un long poème chantant la douleur de la perte d'un être cher :

Vous qui demeurez
en la montagne
où se dispersent
les rouges feuillages
ils doivent vous attendre
ah les pauvres gens

(*Man.yōshū IV*, Takagi *et al.* 1981, livre XV, 3693, p. 87 ; Sieffert 1997-2002, vol. 5, p. 85).

D'autre part, pour exprimer la mort, les poèmes du *Man.yōshū* utilisent aussi les termes *yamakushi*, cacher dans la montagne, ou *yamakakuru*, se cacher dans la montagne. Ainsi dans la même série d'envois :

Ha malheureux
quand vos femmes et enfants
impatiemment
doivent attendre
pourquoi
en ces montagnes vous cacher
(*yamagakurenuru*).

(*Man.yōshū IV*, Takagi *et al.* 1981, livre XV, 3692, p. 87 ; Sieffert 1997-2002, vol. 5, p. 85).

(l'opinion des éditeurs diverge sur la lecture des variantes des manuscrits. L'édition Iwanami a choisi *shimagakure*, se cacher dans l'île ; Sieffert opte, quant à lui, pour *yamagakure*).

Une tournure très proche est employée dans le poème suivant :

Ne pouvant retenir
m'amie qui s'en est allée
loin de la maison
dans les monts l'ayant cachée (*yamakakushitsure*)
je n'ai plus le cœur à rien.

(*Man.yōshū I*, Takagi *et al.* 1981, livre III, 471, p. 221 ; Sieffert 1997-2002, vol. 1, p. 379).

Il est impossible de savoir si ces poèmes renvoient à l'image du corps déposé dans le roc ou la montagne prise au sens propre, ou font allusion à la chambre funéraire et à la tombe. Il est possible aussi qu'ils fassent allusion à un séjour d'une des âmes sur les rocs ou dans les montagnes. Ce qui, par contre, apparaît clairement, c'est la relation étroite entre roc, montagne et tombe avec la double dimension de profondeur donnée par le roc et d'élévation par les monts, dimension que nous avons déjà rencontrée avec les poteaux.

2.5 Siège de roc

Dans les montagnes, certains rochers, souvent des amas rocheux, de formes particulières sont encore de nos jours nommés *Iwakura* (Fig. 9). Les sinogrammes



Fig. 9 – *Iwakura*, blocs de pierres naturelles utilisés comme lieu de culte (département de Shizuoka) (Cliché : L. Nespoulous).

qui actuellement transcrivent ces toponymes sont trompeurs. Ils signifient magasin ou resserre (*kura*), de pierre (*iwa*), ce qui n'a guère de sens car ces magasins sont en général construits en terre et plâtre, jamais en pierre. Par contre, dans les premiers textes japonais, l'expression *iwa kura* désigne les rocs où siègent les dieux. Ainsi, quand le Petit-fils céleste est envoyé sur terre, il quitte son siège de roc (*Kojiki*, Kurano, Takeda 1970, p. 129, *ama no iwa kura wo hanare*). *Iwa*, la pierre, le rocher, est souvent combiné à d'autres termes pour rendre le sens d'immuable ou de solide. Il ne faut toutefois pas exclure la possibilité qu'*iwa* ait été pris au sens propre. Il n'existe pas d'objection sérieuse à imaginer les dieux installés sur des sièges de roc.

Les *Iwakura* dans les montagnes étaient considérés comme des lieux où résidaient les dieux. On a retrouvé de nombreuses traces de rites à leur pied ou plus rarement à leur sommet comme sur l'île d'Oki. L'amas rocheux sur le mont Miwa, comme l'île d'Oki, est encore de nos jours un endroit que l'on ne peut atteindre qu'après purification. On y a retrouvé des traces de rite remontant à l'époque des grands tertres.

Il est bien connu qu'en dehors des sanctuaires, on vénère, au Japon, certains arbres et certains rochers comme des lieux où s'actualise le divin. Si les arbres renvoient à l'idée de vie et souvent de longévité pour les plus imposants, les rochers sont associés bien évidemment à la permanence et la majesté.

Dans une des versions du mythe de la descente sur terre du Petit-fils céleste, son grand-père, le dieu Takamimusubi, déclara :

Je vais établir un bosquet céleste (*amatsu himoroki*), et une enceinte céleste de pierre (*amatsu iwasaka*) pour que le Petit-fils puisse accomplir les célébrations (*Nihon shoki*, Kojima et al. 1994-1998, vol. 1, p. 137, temps des dieux, 9^e épisode, 2^e variante).

Iwasaka semble correspondre à une aire cérémonielle entourée de rochers, une des plus anciennes formes du dispositif rituel dont il subsiste quelques exemples comme celui du sanctuaire de Munakata à Kyūshū. C'est sur ce type d'aire que les dieux peuvent descendre entourés de rochers. On peut imaginer que les pierres des chambres funéraires entourant le défunt purent jouer un rôle symétrique leur permettant une ascension vers la haute plaine céleste et le séjour des dieux.

2.6 Tout en roc

Dans le récit du temps des dieux, ce ne sont pas seulement les sièges des dieux qui sont de roc. De nombreux objets sont qualifiés de rocheux. Plus que la vaisselle de pierre trouvée parfois dans les tombes, le rapprochement avec les *haniwa* figurés semble s'imposer d'autant que l'on trouve à Kyūshū des statues de pierre qui reprennent les mêmes motifs que les *haniwa*, comme à Iwatoyama (département de Fukuoka).

Les textes parlent ainsi des boucliers :
"Sa majesté Futsunushi cousit et déposa un céleste bouclier de pierre *ame no iwa tate*, c'est pourquoi on nomma ce lieu la couture du bouclier Tate nui" (*Fudoki*, Akimoto 1969, p. 103, *Izumo fudoki*, district d'O.u, village de Tatenui).

Ils évoquent aussi les carquois. Les deux dieux qui accompagnent le Petit-fils céleste au moment de sa descente sur terre portent sur leur dos un carquois de pierre : *ama no iwa yuki* (*Nihon shoki*, Sakamoto et al. 1973, vol. 1, temps des dieux II, 9^e épisode, 4^e variante, p. 156).

Tout aussi étonnant, ils nomment le navire qui assure le passage entre la haute plaine céleste et le monde d'ici-bas le *tori iwa (kusu) fune* : navire oiseau de roc (*Kojiki*, Kurano, Takeda 1970, p. 59 ; *Nihon shoki*, Sakamoto et al. 1973, vol. 1, p. 87).

Pour un esprit positiviste, *iwa* ne peut être pris qu'au sens figuré aussi bien quand il s'agit des boucliers, des carquois, que du navire, d'autant que dans le *Kojiki*, le navire est aussi qualifié de *kusu*, c'est-à-dire en bois de camphrier. Mais en quoi la dureté du roc peut-elle renforcer l'image du navire oiseau ? En outre, si l'on songe que saint Brendan a pu traverser les mers dans une auge en pierre, pourquoi les dieux n'auraient-ils pas pu fabriquer un navire de pierre, couvrir des boucliers et porter des carquois de la même matière ?

C'est une embarcation du même genre qui est utilisée selon le *Nihon shoki* pour se débarrasser de Hiruko, le premier enfant raté du couple primordial (*Nihon shoki*, Sakamoto et al. 1973, vol. 1, temps des dieux I, 4^e épisode, p. 87). Le *Man.yōshū* a conservé au moins deux poèmes comportant l'expression *iwa fune*. Dans le poème d'ōtomo no Yakamochi (718-

785), elle désigne clairement le navire qui assure la liaison entre le ciel et la terre :

(...)

sur les nuages du ciel, barque de pierre faisant voguer.

ama kumo ni iwa fune ukabe.

(*Man.yōshū IV*, Takagi *et al.* 1981, livre XIX, 4254, p. 373 ; Sieffert 1999-2002, vol. 5, p. 295).

Il en est de même du poème de Tsu no Maro :

(...) Sagume jeta l'ancre
de la barque de pierre.

(...) *ama no sagume no/iwa fune no hateshi.*

(*Man.yōshū I*, Takagi *et al.* 1981, livre III, 292, p. 161 ; Sieffert 1999-2002, vol. 1, p. 271).

Le poème reprend probablement une tradition rapportée par le *Fudoki* de la province de Settsu dont il ne subsiste que des fragments :

Quand Ame wakahiko descendit sur terre, il était accompagné de la déesse Ame no Sagume dont le vaisseau de pierre s'ancre à cet endroit (*takatsu*).

(*Fudoki*, Akimoto 1969, p. 429-430).

Le *Nihon shoki* associe clairement ce vaisseau de pierre à la liaison Ciel-Terre. À propos du dieu Nigihayai :

Il y avait un être qui descendait en volant monté
sur le vaisseau de pierre céleste.

Ama no iwafune ni norite tobikudaru mono ari.

Il descendit du Ciel en montant
sur le vaisseau de pierre.

Ama no iwa fune ni norite ame yori kudari idemaseri.

(*Nihon shoki*, Sakamoto *et al.* 1973, vol. 1, p. 189 et 208).

Bien que l'expression ne soit plus guère employée par les archéologues de nos jours, on a pendant un temps qualifié un type de sarcophage de pierre de *funagata sekkan*, sarcophage de pierre en forme de bateau, transposition en pierre d'un cercueil monoxyle, tout comme les plus anciennes embarcations connues, longtemps utilisées lors des courses rituelles du sanctuaire de Miho, tout près d'Izumo.



Fig. 10 – a. Dalle de chevet de la chambre du kofun de Mezurashizuka (seconde moitié du VI^e siècle), département de Fukuoka Ukiha ; b. Détail de la dalle de chevet peinte du kofun de Mezurashizuka (Clichés : Comité éducatif municipal d'Ukiha et Museum National d'Histoire Japonaise).

La symbolique du bateau psychopompe associé à l'oiseau se retrouve notamment sur la célèbre peinture du kofun de Mezurashizuka (VI^e siècle, Fukuoka) (**Fig. 10**). Cette peinture orne la grande dalle de chevet de la chambre funéraire. À la réflexion, cette pierre est probablement aussi importante en elle-même que la peinture qui l'orne.

2.7 Vaisseaux de pierre

Cette disposition se retrouve dans la majorité des tertres de la deuxième moitié de la période. Le choix de ces grandes pierres ne peut s'expliquer uniquement par la possibilité d'avoir une surface susceptible de recevoir un décor. Il est fort probable qu'on attachait une valeur particulière à ces pierres, celle du prestige bien sûr, mais aussi et surtout, je pense, de la charge sacrée (faute d'une meilleure expression) qu'elles renfermaient. Le décor de cercles

concentriques comme à Hi no oka (Fukuoka) ne faisait que rehausser la puissance de l'énorme pierre du fond de la chambre funéraire.

Ainsi, à une époque où on maîtrisait depuis longtemps la technique de la taille de la pierre, les magnifiques sarcophages en forme de maison (*iegata sekkan*) en sont la preuve. Non seulement on continua à utiliser des blocs peu travaillés, mais on note une progression dans les dimensions de ces rochers. Le tertre d'Ōzuka (département de Fukuoka, Kyūshū, VI^e siècle de notre ère), célèbre pour sa chambre funéraire entièrement recouverte de motifs multicolores, renferme d'énormes blocs de pierre. La grande salle du fond est constituée de trois blocs, deux orthostates de 4 m de long chacun et un chevet de presque 3 m, sans oublier les deux blocs encadrant l'entrée. Le programme pictural repose en grande partie sur la symétrie et les alignements. Toutefois, on s'aperçoit que la ligne supérieure des boucliers du mur de gauche suit le bord supérieur de la pierre qui les constitue et forme donc une courbe. En outre, les deux blocs qui marquent l'entrée sont ornés de chevaux qui s'affrontent, mais l'un en compte deux alors que l'autre plus grand en a trois. Au lieu de retailler les blocs pour qu'ils soient de dimensions identiques, on paraît avoir choisi de conserver des blocs aussi gros que possible, aussi près possible de la pierre naturelle.

Les nouvelles techniques venues du continent dans le courant des V^e et VI^e siècles de notre ère, que l'on voit à l'œuvre dans la poterie, le travail du fer, mais aussi la peinture, semblent avoir été mises au service d'une finalité qui ne se situe pas dans le registre de l'imitation, mais dans la poursuite avec de nouveaux moyens, de transport notamment, d'un dessein préexistant, celui de l'exaltation de la pierre.

3. Conclusion de roc

Je voudrais insister sur le fait que l'image du roc est toujours positive dans les récits du temps des dieux. Ainsi, même dans le mythe de la visite au pays de Yomi, le rocher est là pour empêcher les souillures de la mort de venir contaminer le monde. Inversement dans le mythe de la caverne, le rocher renferme la lumière alors que le monde est en proie à l'obscurité et au chaos. Enfin, dans le mythe de l'origine de la vie brève (*Kojiki*, Kurano, Takeda 1970, p. 131-132), le Petit-fils céleste répudie la dame d'une

longévité de roc, *Iwa naga hime*, malheureusement laide, pour ne garder que la belle dame des arbres en fleur, *Konohana no sukayabime*. Comme l'explique leur père, la dame du roc lui aurait apporté une longévité sans fin. Dans les *Norito*, prières proclamées lors des rituels de la cour, on emploie les termes de *kakiwa ni tokiwa ni* (comme le dur rocher, le rocher immuable) pour souhaiter un long règne au souverain (*Kojiki*, Kurano, Takeda 1970, p. 389 et 407).

Les anciens tertres japonais étaient construits en terre dans leur très grande majorité. Les premières fosses furent peu à peu aménagées en chambres funéraires en pierre. Cet usage de la pierre qui alla en se perfectionnant ne peut se comprendre que dans un souci de pérennité. Il est remarquable que les seules structures qui aient résisté au temps de l'époque des grandes sépultures soient justement celles-ci. Les palais, les demeures, même les sanctuaires s'il y en eut, étaient construits en bois et n'ont laissé que des trous de poteaux. L'Égypte ancienne a connu un phénomène similaire, pyramides et temples en pierre, palais en briques crues.

J'aimerais insister sur le fait que l'on observe une certaine tendance à utiliser des blocs de rocher de plus en plus gros, avant de passer à la pierre taillée dans les derniers tertres de la période Kofun. Le tertre d'Ishibutai (Nara), attribué à Soga no Umako, date du début du VII^e siècle et est une parfaite illustration de ce choix des blocs énormes. Je suis persuadé que ce choix ne repose pas seulement sur une question de prestige, ou sur la matérialité de la pierre qui résiste au temps, mais aussi sur la puissance qui émane de la pierre, particulièrement des grands blocs.

Les sources écrites datent d'une époque où, sous l'influence du bouddhisme qui peu à peu monopolisa le domaine funéraire, on ne construisait plus de grands tertres pour les élites. Mais l'imaginaire du rocher persista dans la poésie et les mythes.

Dans ces derniers, la porte de roc sépare donc deux mondes : celui de la mort et du désordre et celui de la vie et de l'harmonie. L'image est reprise en poésie où cette porte forme le passage entre l'ici-bas éphémère et la haute plaine céleste immuable comme le roc.

On retrouve une fonction analogue avec la pierre poussée pour fermer l'entrée du pays de Yomi. Nous avons vu que le pays de la mort et de la décomposition a parfois été interprété comme une transposition dans

le mythe des chambres funéraires avec couloir d'accès. La fameuse pierre tirée par mille hommes ne serait que la transposition mythique de la porte qui ferme le couloir menant à un lieu de décomposition. Je ne reviens pas sur la réfutation de cette interprétation. La pierre de fermeture du pays de Yomi pourrait tout aussi bien se comprendre comme les dalles qui étaient posées en couverture des chambres des tertres définitivement clos (Fig. 11) par ce dépôt (chambre à accès vertical, *tate ana shiki sekishitsu*). Toutefois, cela me semble peu probable. Les dalles de couverture, bien moins imposantes, de ce type de chambre (qui constitue la norme jusqu'à la fin du V^e siècle de notre ère) pourrait s'entendre comme une ouverture vers la haute plaine céleste. Les pratiques funéraires évoluent dans la durée de la période Kofun, de toute évidence. Plutôt que d'opposer strictement les chambres funéraires à accès vertical, en pierres sèches, à celles à couloir latéral, à gros blocs, il nous semble plus prudent de les considérer dans le cadre de l'adoption de pratiques et de gestes, certes nouveaux, mais fondés sur un univers conceptuel commun.

De plus, à la fin de la période, le soin apporté à la décoration des chambres funéraires rend difficile l'interprétation de l'espace sépulcral comme simple lieu de décomposition.

Comme toutes les portes, celles de pierre ouvrent autant qu'elles ferment. Elles se situent entre deux mondes, celui des hommes et celui de l'éternité, celui des vivants éphémère et celui de l'autre monde immuable.

Si on ne peut exclure toute idée de répulsion vis-à-vis de la décomposition liée à la mort dans l'enfermement des corps à l'intérieur des chambres funéraires de pierre, on ne doit pas se limiter à cette approche négative, pourtant fréquente. Le Shintō, tel qu'on le connaît à l'époque historique qui suivra la période Kofun, ne doit pas servir d'étalon de mesure pour déduire automatiquement ce que la mort et les morts inspiraient comme sentiment plusieurs siècles plus tôt. La hantise de la souillure de la mort, bien réelle, que l'on voit apparaître dans la culture des élites japonaises de l'Antiquité, ne doit pas guider toute interprétation sur ce qui structurait le rapport à la mort et aux funérailles dans un contexte culturel que les textes anciens eux-mêmes semblent ne plus vraiment saisir. Pour expliquer ainsi l'emploi d'énormes blocs pour ces tombes, il faudrait supposer une crainte proportionnelle envers le défunt qu'on aurait voulu



Fig. 11 – Dalles de couverture d'une chambre funéraire en pierre sèche (pratiquée dans la partie sommitale du tertre, principale façon de concevoir l'accès à la chambre jusqu'à la fin du V^e siècle de notre ère) (Cliché : L. Nespoulous).

définitivement neutralisé sous un amas rocheux. Les pyramides d'Égypte nous montrent que d'autres interprétations sont possibles.

Les données archéologiques comme la majorité des textes nous orientent vers une autre direction, celle de l'immuable et de la majesté. La chambre funéraire devient une transposition de la haute plaine céleste. Le défunt sur sa couche de pierre, *iwa toko*, prenait ainsi place parmi les dieux. Il reposait sur le roc et son regard se tournait tout naturellement vers le haut. Le plafond du tertre d'Ōzuka était peint en ocre rouge avec une multitude de points blancs qu'il est facile d'interpréter comme autant d'étoiles. En somme, la tombe et ses blocs de pierre semblent avoir fonctionné comme les sanctuaires dont on nous dit que :

Les poteaux s'appuient fermement sur le roc profond, et les épis du faite se dressent haut jusqu'à la haute plaine céleste.

Sokotsu iwane ni miyabashira futoshiri, Takama no hara ni higi takashirite.

(*Kojiki*, Kurano, Takeda 1970, p. 123).

N'oublions pas que pour les souverains déposés dans des chambres souterraines de roc, on employait le terme de monter divinement, *kamu agaru*, pour parler de leur décès.

Sources anciennes traduites et en japonais

Aoki no sanryōki 阿不幾乃山陵記, Rapport du XIII^e siècle sur le pillage du mausolée des souverains Tenmu et Jitō en 1235. Reproduit dans Kondō (H.), 近藤瓶城 1902, *Kaitei shiseki shūran* 改定史籍集覽 27, p. 355-356.

Engishiki 延喜式 (Rites et règlement de l'ère Engi).

Fudoki 風土記 (Notes sur les climats et les sols), chrographies rédigées dans le courant du second quart du VIII^e siècle.

Akimoto (Y.) 秋本吉朗 (eds) 1969, *Fudoki*, Tokyo : Iwanami shoten, Nihon koten bungaku taikai 2.

Kojiki 古事記 (Récit des événements du passé), 3 livres.

Aoki (K.) 青木和夫 (eds) 1982, *Kojiki*, Tokyo : Iwanami shoten, Nihon shisō taikai 1, p. 44-47.

Kurano (K.) 倉野憲司, Takeda (Y.) 武田祐吉 (eds) 1958 [1970], *Kojiki-Norito* 古事記・祝詞, Tokyo : Iwanami shoten, Nihon koten bungaku taikai 1.

Philippi (D. L.), 1979, *Kojiki*, Princeton & Tokyo : Princeton University Press, University of Tokyo Press.

Yamaguchi (K.) 山口佳紀, Kōnoshi (T.) 神野志隆光 (eds) 1998, *Kojiki*, Shinpen Nihon kotenbungaku zenshū, Tokyo : Sōgakkan.

Man.yōshū 万葉集 (Recueil des dix mille feuilles), vingt livres

Takagi (I.) 高木市之助, Gomi (T.) 五味智英, Ōno (S.) 大野晋 (eds) 1957 [1981], *Man.yōshū*, Tokyo : Iwanami shoten, Nihon koten bungaku taikai 4-8, 5 vol.

Sieffert (R.) (trad.) 1997-2002, *Man.yōshū*, Paris : P.O.F., 5 vol.

Nihon shoki 日本書紀 (Annales de l'Histoire du Japon), trente livres, première Histoire officielle du Japon

Sakamoto (T.) 坂本太郎 (eds) (1965-1967) 1973, *Nihon shoki*, Tokyo : Iwanami shoten, Nihon koten bungaku taikai 67-68, 2 vol.

Kojima (N.) 小島憲之 (eds) 1994-1998, *Nihon shoki*, Shinpen Nihon kotenbungaku zenshū 2-4, Tokyo : Shōgakkan, 3 vol.

Aston (W.G.) (1896) 1972, *Nihongi, Chronicles of Japan from the earliest Times to A.D. 697*. Rutland, Tokyo : Charles E. Tuttle Company.

Shoku nihongi 続日本紀 (Suite des Annales du Japon)

Aoki (K.) (eds) 1989, *Shoku nihongi*, Tokyo : Iwanami shoten, Shin nihon kotenbungaku taikai 12-16, 5 vol.

4

Tara STEIMER-HERBET

Genèse du mégalithisme : la construction d'une identité culturelle pour une meilleure circulation des marchandises

Résumé : Le mégalithisme dans le monde, à la Préhistoire comme aux périodes historiques, est l'œuvre de communautés capables de générer, gérer et commercialiser des marchandises. Aux Proche et Moyen-Orient, l'apparition des tombes tours au 4^e millénaire avant notre ère est un exemple particulièrement intéressant pour illustrer le lien entre mégalithisme et enrichissement des communautés. Plusieurs facteurs indiquent que l'économie pastorale combinée à la chasse et à l'agriculture des communautés à mégalithes ait contribué à l'approvisionnement des sociétés étatiques mésopotamiennes et pharaoniques. Installées dans des zones marginales, les communautés autochtones contrôlent des carrefours stratégiques et commerciaux en utilisant la profondeur de l'espace désertiques auquel elles sont parfaitement adaptées. Le mégalithisme dans ce contexte fonctionne comme un code culturel commun. D'un point de vue transactionnel, adopter les mêmes codes culturels du Yémen au Sinaï offre des avantages non négligeables : en augmentant le capital de confiance entre les communautés adoptant des codes de conduite identiques, ils réduisent les risques liés aux échanges. La construction d'une identité culturelle ostentatoire comme le mégalithisme a permis à des communautés qui se sont développées essentiellement grâce aux transactions de marchandises, une nette augmentation de leurs ressources financières et économiques.

Mots-clefs : *Mégalithisme, tombe tour, commerce, Arabie*

De l'Europe à l'Orient, pour les plus anciennes formes de mégalithismes, les sociétés adoptent des codifications architecturales et des croyances liées à la pierre au moment où elles vivent de grandes transformations sociales. C'est le cas au début du Néolithique lorsque les chasseurs-cueilleurs se muent en agropasteurs sédentaires, et à la fin du Chalcolithique lorsque des villageois fondent de grands centres urbains. C'est aussi le cas en Indonésie où le culte des ancêtres et des pierres s'amplifie brutalement lorsque les sociétés étatiques indou-bouddhistes aux II^e-IV^e siècles de notre ère et européennes aux XVI^e-

XX^e siècles entrent en contact avec les tribus locales en venant s'approvisionner en denrées rares. Que ce soit en Europe, en Orient ou en Asie, l'apparition du mégalithisme semble liée à l'organisation et la croissance géographique d'un réseau d'échanges commerciaux couvrant des distances importantes et mettant en contact des opérateurs inconnus les uns des autres auparavant. Jusqu'à présent, tous les "phénomènes mégalithiques" identifiés de par le monde sont ainsi liés à un accroissement rapide des richesses.

Le cas de l'Arabie, avec ses milliers de monuments mégalithiques apparaissant quasi simultanément d'un bout à l'autre de la péninsule, est un bon terrain d'étude pour comprendre la logique de l'adhésion de certaines communautés aux pratiques mégalithiques. Des observations ethnologiques menées dans le Sahel montrent qu'en adoptant des codes externes communs, les groupes accélèrent les échanges en abaissant le seuil de confiance nécessaire à toute transaction ainsi qu'un meilleur accès aux marchés. Ainsi l'identité culturelle ne serait pas seulement le fruit de la permanence de ces pratiques, mais l'objet d'une véritable construction stratégique destinée à améliorer la circulation des marchandises.

Interface entre l'Afrique et l'Eurasie, l'Arabie est une zone de passage dès l'apparition de l'homme. Le *Rub' al-Khali* est certes l'un des plus grands déserts de sable du monde, avec environ 650 000 km² dans le tiers le plus méridional de l'Arabie, mais le reste de la péninsule est un réseau de paysages variés,

ponctués de montagnes, de vallées et d'oasis. Au Paléolithique supérieur, la distribution des sites suit principalement deux couloirs : depuis la Corne de l'Afrique en passant par *Bab al Mandeb* vers la partie sud-ouest de l'Anatolie et depuis l'Afrique du Nord vers l'Arabie en passant par le Sinaï (Petraglia *et al.* 2015, 2019 ; Zboray 2013). Les sites archéologiques sont aussi plus fréquents autour des paléolacs et près des paléorivières (Lézine *et al.* 1998). Pour la période qui nous concerne, c'est-à-dire à la fin du Néolithique et à l'Âge du Bronze (fin du 5^e millénaire au 3^e millénaire avant notre ère), les sites restent aux mêmes endroits que ceux du Paléolithique (Steimer-Herbet 2004), mais leurs ramifications se densifient avec des itinéraires secondaires, lesquels seront empruntés plus tard par les caravanes sudarabiques (Potts 1988) (Fig. 1).

Au 5^e millénaire avant notre ère, les paysages ont été fortement impactés par les communautés qui peuplaient l'Arabie, les mêmes qui construisirent

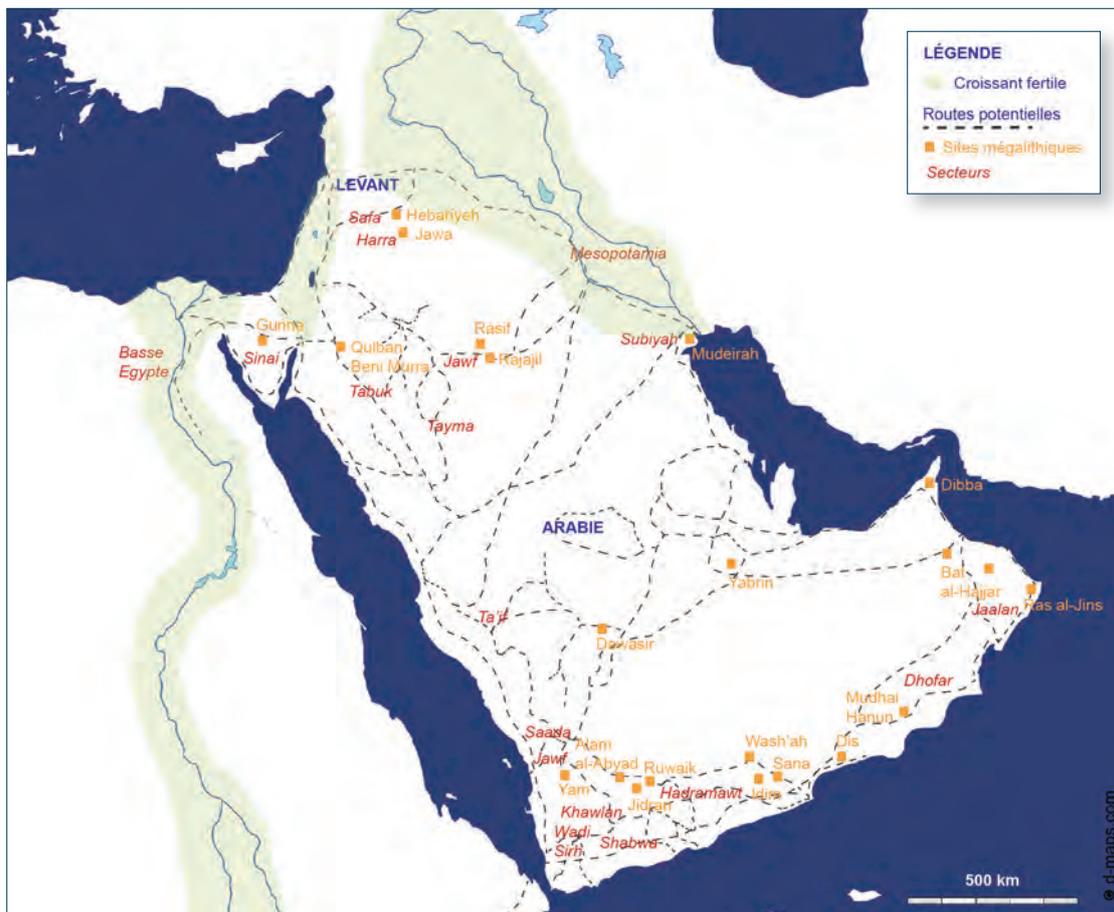


Fig. 1 – Carte de répartition des sites majeurs et des axes de circulation (inspirée de la carte de Petraglia *et al.* 2015, fig. 1, p. 676 ; © Steimer-Herbet).

les premières architectures préhistoriques dites mégalithiques, les tombes tours. Il est également possible de leur attribuer des enclos, des structures d'habitats, des pièges (*kites*), des murs, des pierres dressées et des statues-menhirs (Steimer-Herbet 2004 ; Steimer-Herbet *et al.* 2007). Que ce soit dans les zones de vallées avec oasis, de montagnes mais aussi dans les zones semi-désertiques, plus aucun espace n'est vierge.

L'apparition de ces architectures de pierre coïncide avec l'émergence des sociétés étatiques mésopotamienne, pharaonique et levantine (Forest 1996 ; Glassner 2000 ; Huot 2005). Malgré leur empreinte notable sur les paysages d'Arabie, ces communautés sont ignorées par les chercheurs travaillant sur les cités-États. Les zones périphériques ou en marge des plaines alluviales de l'Euphrate, du Tigre et du Nil sont envisagées, au mieux, comme des zones refuges. Une vision trop étroite qui ne permet plus de rendre compte de la complexité d'un phénomène culturel à part entière et qu'il convient de commencer à réviser ici. Si les communautés qui peuplaient l'Arabie sont peu visibles, elles restent importantes à étudier pour deux raisons. Tout d'abord pour le simple fait qu'elles se trouvaient en position de contrôle des voies de circulation empruntées depuis le Paléolithique supérieur. Les routes terrestres étaient ponctuées de points stratégiques dont le contrôle conférait des avantages économiques et politiques décisifs. Ensuite parce que ces sociétés avaient accès à des ressources rares et variées, localisées en dehors d'un contrôle centralisé et dont les sociétés étatiques étaient fort demandeuses. Ces deux raisons ont fait d'elles les partenaires indispensables des cités-États, mais leur invisibilité doit nous interroger.

À travers la description architecturale des tombes tours – les monuments les plus omniprésents –, nous aborderons les structures organisationnelles et les modes de subsistance de leurs commanditaires ainsi que de leurs bâtisseurs. Nous nous attacherons à montrer ensuite les effets structurants sur les communautés de l'Arabie produits par l'augmentation des échanges avec les cités-États.

1. Une architecture funéraire : les tombes tours

Entre 4100 et 3400 avant notre ère, le modèle "tombe tour" a été adopté par de nombreux groupes

en Arabie (**Fig. 2**). Un grand nombre de datations viennent conforter cette fourchette chronologique (Bar-Yosef *et al.* 1983 ; Braemer *et al.* 2001 ; McCorrison *et al.* 2011, 2014 ; Orchard 2008). Les prémices des techniques architecturales des tombes tours ont été observées au Yémen et à Oman sur des plateformes trapézoïdales ou subcirculaires (**Fig. 3**), dont les dates radiocarbone calibrées pour la région du Dhofar à Oman sont 5619-5486 BC (AA95064), 4797-4500 BC (AA38544), 4683-4374 BC (AA38547) et 4303-4123 BC (AA90335 ; McCorrison *et al.* 2011, 2014). Ces plateformes, dont la fonction nous échappe, sont situées dans le Wadi Wash'ah, Wadi Sana au Yémen et à al-Mudhai et Hanun en Oman à proximité des tombes tours dont on ne peut savoir si elles sont contemporaines ou postérieures. Contrairement aux tombes tours, les plateformes ne connaîtront pas une diffusion importante et resteront circonscrites dans le Hadramawt et le Dhofar, deux régions limitrophes. L'omniprésence des tombes tours dans cette vaste aire géographique nous apprend que la forme de la tombe est indépendante du matériau de construction : la mise au point de techniques de construction permet d'adapter le matériau à la forme souhaitée. C'est donc un modèle archétypique qui va être partagé et reproduit sur plusieurs générations qui produit l'homogénéité caractéristique des tombes tours (Steimer-Herbet & Besse 2020).

Ces tombes sont, comme leur nom l'indique, des monuments circulaires de 3 à 4 m de diamètre. Les mieux conservées atteignent 2 m de haut (*cf.* **Fig. 2**). En élévation, elles sont formées d'une chambre de dalles mégalithiques plus ou moins régularisées appuyées contre une paroi de pierre sèche d'un ou deux parements. Elles sont parfois associées à des traînes de piles et de caissons de pierres. Il s'agit de tombes en pierre sèche dont le matériau local a été collecté aux alentours immédiats des sites (Bar-Yosef *et al.* 1983 ; De Maigret 1996 ; Ingraham *et al.* 1981 ; Steimer-Herbet 2004, 2010b ; Yule & Weisberger 1998). Les tombes tours étaient construites à une certaine distance des habitats sur les terrasses supérieures qui encadrent les larges vallées (Steimer-Herbet *et al.* 2006). Bien visibles par les vivants, leurs situations topographiques mettaient les morts en scène et marquaient le paysage en transmettant un message clair aux visiteurs sur les occupants de la zone.



Fig. 2 – Photographies de tombes tours : a. Kuwait ; b. Fujeira ; c. Arabie saoudite ; d. Sinaï ; e. Yémen (Clichés : T. Steimer-Herbet).

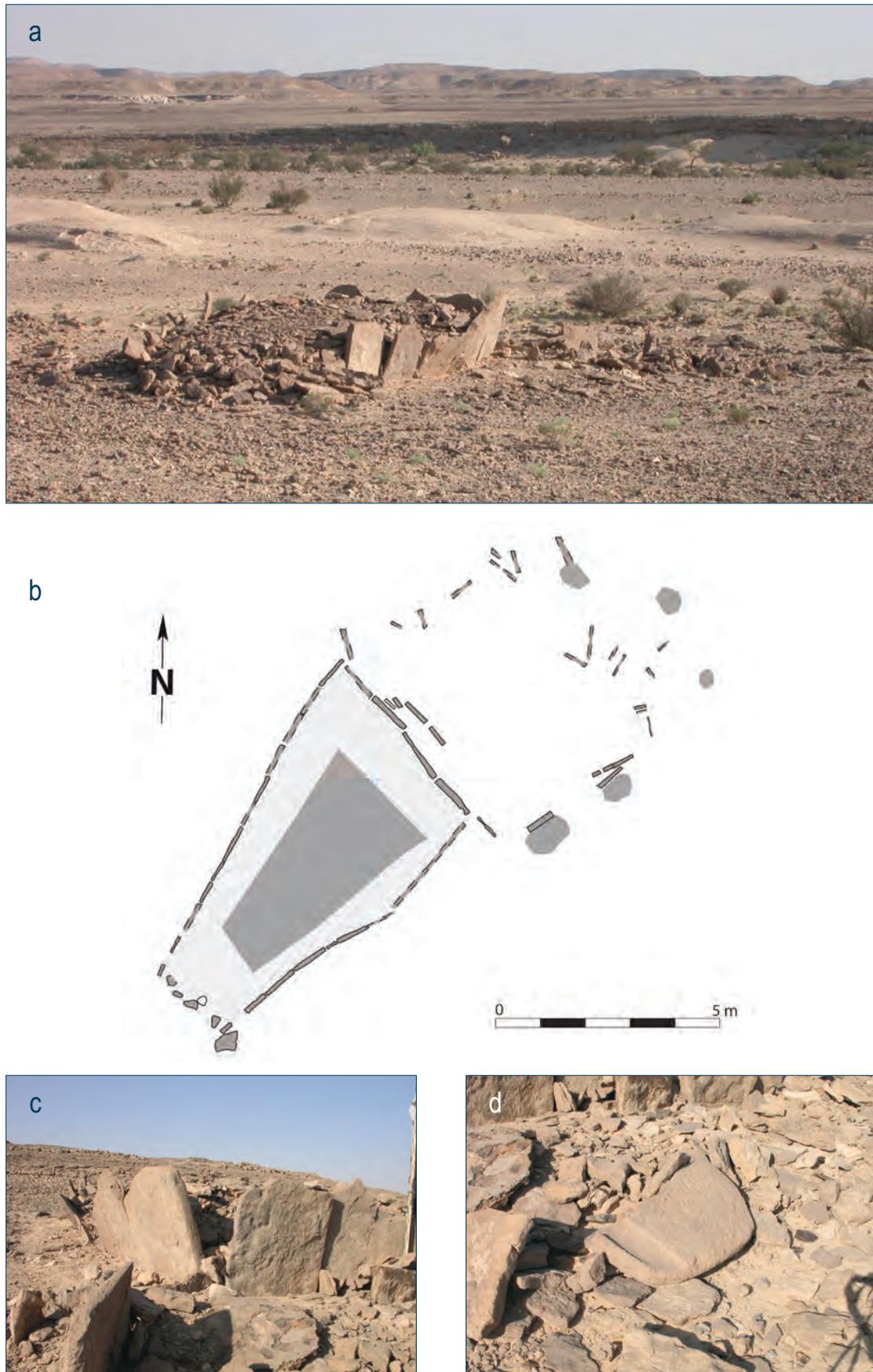


Fig. 3 – Photographies de la plateforme du Wadi Wash'ah (Yémen) : a et b. Vue sud-est et plan de la plateforme ; c. Détail de la façade ; d. Marque d'une rainure aménagée pour les dalles d'angle (Clichés : T. Steimer-Herbet ; dessin : V. Bernard).

2. Les structures organisationnelles et les pratiques culturelles des commanditaires des tombes tours

Nous ne sommes pas en face d'un ensemble homogène de croyances et de pratiques sur un territoire qui couvre la moitié de l'Asie du Sud-Ouest (Bar-Yosef *et al.* 1983 ; Cleuziou *et al.* 1992 ; McCorriston *et al.* 2011, 2014 ; Newton & Zarins 2000 ; Orchard 2008 ; Steimer-Herbet 2004 ; Zarins 1989, 1992). Il devait y avoir des différences de langages, de traditions, de comportements, de pratiques alimentaires (mangeurs de viande, de lait, de céréales, voire d'alimentation crue ; Scott 2013) ou d'organisation sociale. Cette diversité n'a pas laissé de traces visibles à ce jour pour les archéologues. En revanche, la majeure partie de ces groupes a été impactée par un changement daté de la fin du 5^e millénaire qui les a amenés à modifier leurs modes d'inhumation. Très concrètement, ces groupes abandonnèrent l'inhumation de leurs défunts en pleine terre pour les déposer dans des réceptacles de pierre hors-sol : les tombes tours. Malgré une compréhension nécessairement incomplète de l'apparition de ces premières architectures funéraires, il est néanmoins établi que la transition a été rapide de part et d'autre de l'Arabie, soit du Sinaï à l'Oman et de la Syrie au Yémen. Outre la rapidité avec laquelle elle s'impose, ce qui frappe dans l'adoption de cette pratique funéraire est sa capacité à durer pendant plus de 2 000 ans.

Les fouilles de plusieurs dizaines de tombes tours nous indiquent que ce sont des tombes dites "familiales", le nombre minimum d'individus n'excède pas la vingtaine (Steimer-Herbet 2004). L'analogie avec des exemples ethnographiques dans les sociétés à mégalithes modernes en Indonésie laisse à penser que les clans ou groupes de lignage en Arabie étaient organisés par descendance patrilineaire avec un ancêtre commun (Steimer-Herbet 2018 ; Adams 2011). Une hypothèse soutenue par les nombreuses représentations masculines de statues-menhirs et des statuettes anthropomorphes qui ont été découvertes en Arabie (Steimer-Herbet *et al.* 2007 ; Orchard 2008 ; Steimer-Herbet 2010a).

Afin de fonctionner, les clans devaient compter un nombre limité d'individus sous l'autorité d'un chef. Plus les clans s'agrandissaient, plus les lignées augmentaient et, avec elles, les problèmes de légitimité des chefs de clan (Testart 2014 ; Gallay 2006). C'est probablement pour cette raison que la compétition

engagée entre certains d'entre eux a trouvé dans l'architecture funéraire un champ d'expression fertile. Derrière une certaine unité architecturale des tombes tours, l'étude du bâti a montré l'émergence d'identités particulières avec des commanditaires ne disposant pas tous des mêmes moyens. Certaines tombes étaient plus imposantes que d'autres, ou mieux situées, conférant à la topographie un rôle important. Le soin apporté aux murs devait rallonger le temps de mise en œuvre et l'intervention de bâtisseurs expérimentés. Dans le même ordre d'idées, on note qu'il fallait avoir un accès aux ressources de bois pour les échafaudages et un accès aux zones d'extraction possible (Steimer-Herbet & Besse 2020).

L'option choisie de maintenir un certain niveau d'égalité entre familles à travers la compétition, sans toutefois renoncer à l'idée de propriété comme en témoignent les artefacts retrouvés dans les sépultures, a permis d'éviter une trop grande concentration du pouvoir. Les éléments constitutifs de ces sociétés sont décrits par les anthropologues comme des "tribus" dont le jeu des alliances est encore aujourd'hui le fondement de l'économie et des relations sociales en Arabie. Pour les archéologues, les sépultures collectives et l'omniprésence des tombes tours dans les paysages sont les vestiges de ces tribus et de leur système organisationnel décentralisé (Cleuziou 2002 ; Cleuziou & Tozi 2018 ; Lancaster & Lancaster 1992).

3. Les modes de subsistance des tribus

Plusieurs études sur le climat en Arabie font état d'une péjoration climatique qui s'aggrave autour de 3400 avant notre ère. Les populations ont dû faire face à des changements climatiques, mais cela ne les a pas incitées à quitter les zones les plus arides (Lézine *et al.* 1998, 2010 ; Sanlaville 1992, 2002 ; Wellbrock *et al.* 2011). Elles ont su s'adapter, surmonter les contraintes et en tirer parti. Une étude dans la région de Tayma en Arabie saoudite révèle néanmoins des conditions plus humides que celles connues aujourd'hui (Dinies *et al.* 2011, 2015 ; Engel *et al.* 2012). L'existence des paléolacs favorisait la présence d'espèces ligneuses (Tamarix, Acacia et Sumac), des espèces peu impactées par les variations climatiques et qui ont été utiles pour le bois de chauffage et la construction des tombes tours. Cette étude relève aussi, pour cette période, les premiers indices de l'exploitation d'arbres fruitiers (raisin, figues), mais

aussi le lin, des câpriers, des oliviers, des pistachiers et des chênes (Dinies *et al.* 2016, p. 12).

Les modes de subsistance des tribus d'Arabie étaient intrinsèquement liés aux régions qu'elles occupaient. Situées le plus souvent dans des zones désertiques et semi-désertiques, les tombes tours ont souvent été attribuées à des pasteurs nomades ou semi-nomades. Les chercheurs n'envisageaient pas d'autres moyens de subsistance dans ces zones (Braemer *et al.* 2001, 2004 ; Cleuziou *et al.* 1992). Un auteur comme Alessandro de Maigret (1996) est l'un des premiers à proposer l'idée que ces nécropoles de tombes tours se situaient sur des routes commerciales qui reliaient les grands centres des royaumes sud-arabiques. Son attribution chronologique des tombes tours à la période sudarabique est erronée, mais sa vision d'un ensemble de nécropoles situé à des points stratégiques et ayant un rôle dans un large réseau de communications correspond à une réalité qui est à ce jour bien documentée par les prospections menées en Arabie depuis ces vingt dernières années.

Les prospections géomorphologiques au Yémen ont fait état de l'existence de paléofleuves qui reliaient le Jawf au Hadramawt (Cleuziou *et al.* 1992 ; Lézine *et al.* 1998). Sans qu'on ait pu en identifier les vestiges au cours des prospections menées dans ces régions, Jocelyn Orchard (2008) propose l'existence d'oasis qui auraient été alimentées par des systèmes d'irrigation de type *ghayl falaj* ou *qanat falaj* tels que ceux connus dans la région d'al-Hajjar à Oman (Orchard & Stanger 1999).

Sans qu'il y ait forcément des systèmes d'irrigation complexes, on sait par les récents travaux de Müller-Neuhof (2012) que des jardins en terrasse près de Jawa dans le Harra en Jordanie ont été exploités alors qu'ils se trouvaient sous l'isohyète des 250 mm de précipitations par an. L'eau, ainsi que sa gestion, représente le facteur déterminant pour l'installation humaine. Plusieurs articles mentionnent une maîtrise de l'eau avec des puits, des systèmes de captage d'eau de pluie dans des citernes naturelles ou aménagées permettant à des groupes humains de vivre dans des situations qui nous paraissent aujourd'hui impossibles (Gebel 2013 ; Meister *et al.* 2017 ; Mithen 2010 ; Müller-Neuhof 2014a et b). Il est probable que les oasis étaient plus nombreuses et offraient des conditions avantageuses pour la production de dattes par exemple (palmier dattier ; Cleuziou 1988, p. 37).

Si l'agriculture et l'horticulture étaient possibles dans ces régions périphériques aux grands fleuves, il y a tout lieu de penser que les tribus qui construisaient des tombes tours n'étaient pas uniquement fondées sur une économie agricole ou horticole. Comme l'écrit Alain Testart, toutes les sociétés n'aspirent pas qu'à la sédentarité et aux zones fertiles (Testart 2012).

Les communautés d'Arabie avaient accès à tout un éventail de ressources qui ont assuré leur bon fonctionnement et la production de richesses. Les vestiges de ce fonctionnement ont été recensés dans les milliers de pièges (*kites*) témoins de la pratique de la chasse intensive, qui remonte au 7^e millénaire avant notre ère, mais aussi des pièges plus petits pour la chasse sélective, comme celle du guépard, qui devaient être des activités essentielles pour l'acquisition de peaux, de fourrures et de viande (Crassard *et al.* 2015 ; Kennedy 2012 ; Fujji 2010 ; Porat *et al.* 2013). On a observé également l'aménagement de grands enclos ou la modification des pièges à gazelle pour des activités liées au triage des bêtes (Brunner 2008 ; Skorupka 2010). L'intensification du pastoralisme au 4^e millénaire avant notre ère a permis la capitalisation du bétail, offrant en cela une voie alternative à des sociétés qui ne pouvaient accumuler de surplus végétaux. Les communautés des zones côtières pratiquaient la pêche. La production d'artisanats comme les textiles tissés à partir de la laine et de diverses fibres végétales devait constituer une part importante des activités. De plus, l'Arabie recèle des niches écologiques où l'on pouvait se fournir en minerais ou ressources précieuses : le cuivre (Jebel Hafit à Oman - Sanlaville 1988, p. 21-22, dans le Sinaï avec une première exploitation attestée autour de 4400 BC : Ben-Yosef 2018, p. 209, 215 ; Tallet *et al.* 2013), et des gisements avec du soufre, de l'asphalte, de l'ambre, du lapis-lazuli, du silex, de l'obsidienne, de la cornaline (Yémen : Gwinnett & Gorelick 1991 ; Insoll 2005 ; Arabie saoudite : Hausleiter 2011 ; Oman - Couturaud 2016), du manganèse et du chert à al-Hesnah (Oman : Orchard 2008, p. 108). D'autres ressources comme les bois, l'encens, la myrrhe (Yémen et Oman), les plantes médicinales, les plumes, la cire, ou encore les écailles de tortue, les coquillages et les perles fines (côtes de l'océan Indien, de la mer Rouge, du golfe Persique : Couturaud 2016) constituaient soit des produits d'exception, soit des ingrédients indispensables fort appréciés et probablement âprement négociés.

4. Accumulation de richesses et échanges avec les cités-États

L'ensemble de ces ressources était accessible à l'intérieur du système tribal qui irrigue la péninsule. Dès la fin du 5^e millénaire, les "périphéries ou marges" des plaines alluviales se sont transformées en territoires dotés de valeur marchande. Serge Cleuziou a été l'un des premiers à décrire cette économie de production comme une réalité dynamique en Arabie (Cleuziou 2003 ; Cleuziou & Tosi 2018). Les tribus représentaient un partenaire commercial incontournable pour l'acquisition de ressources (circuits d'alimentation et produits rares).

L'esclavage a probablement joué un rôle important mais ce sont des pratiques non visibles pour les archéologues. Par analogie avec les sociétés à mégalithes modernes en Indonésie, le commerce de l'esclave avec les marchands hollandais a contribué en grande partie à la richesse des sociétés de Nias où la course à l'esclave était intensément pratiquée au XVII^e siècle (Steimer-Herbet 2018). On sait par les textes qu'au 4^e millénaire, les cités-États étaient confrontées à un problème démographique récurrent lié au besoin de main-d'œuvre pour l'agriculture sédentaire et les labours, et aux conditions de vie, la promiscuité des hommes, et des animaux qui les exposaient à de grandes mortalités : épidémies, famines.

Les sociétés étatiques mésopotamienne, pharaonique et levantine étaient des sociétés de consommation avec d'énormes besoins pour lesquelles les tribus d'Arabie, dont l'ancrage au sol et la maîtrise de l'espace étaient bien établis, étaient capables de fournir denrées alimentaires et exotiques difficilement accessibles par les cités-États. S'est donc installée une relation de cohabitation mutuellement bénéfique dans laquelle les échanges commerciaux se sont intensifiés transformant des groupes nomades en opérateurs commerciaux efficaces.

Avec l'accumulation lente mais régulière de la richesse grâce à des réseaux d'échanges efficaces opérant à travers les terres et les rives côtières d'un espace allant de l'Égypte jusqu'à Oman, et des hauts plateaux d'Anatolie aux confins de l'Asie centrale dans le sud du Turkménistan (Cleuziou 1988, p. 33 ; Ilesinger 1983 ; Marcus 2002 ; Michalowski 2013 ; Rowland 2014), les communautés d'Arabie ont grandi au même rythme que les sociétés étatiques dont elles sont devenues les partenaires (Akkermans 2014) tout

en conservant des mécanismes originaux de gestion de leur croissance.

5. Rapports de pouvoirs, contrôle et sécurité des territoires, le rôle des ancêtres

Dans la compétition qui les a opposées à leurs rivales, il est très probable que les cités-États aient tenté de soumettre les tribus à leur autorité. Par ailleurs, les sociétés tribales sont elles-mêmes empreintes de conflictualité. Dans son livre *Avant l'histoire*, Alain Testart écrit que les sociétés à mégalithes sont traversées et structurées par des rapports de dépendance et/ou des rapports de force (Testart 2012, p. 413-414). Les chefs de tribu contrôlaient les échanges. Les menaces d'incursions ont pu inciter les tribus à se lancer dans une compétition pour renforcer leur pouvoir en contrôlant certaines ressources ou en réduisant le coût des marchandises. Pendant plus de 2 000 ans, les sociétés à mégalithes ont réussi à se soustraire aux différentes formes de contrôle que renfermaient les projets de construction étatique à l'œuvre dans les vallées : esclavage, impôts, corvées, épidémies, guerres (Scott 2013, 2017). Si elles avaient été soumises, on aurait des traces de leur présence dans les archives écrites. La tribu commence exactement là où les impôts et la souveraineté territoriale s'arrêtent. Il a été longtemps considéré que les zones intérieures, déserts et montagnes, étaient des zones refuges pour fuir l'État ; mais c'est seulement si l'on considère que vivre loin de la cité, de la sédentarité est une punition. La perspective se renverse si on accepte l'idée que les tribus d'Arabie occupaient délibérément ces zones.

La relation entre réseaux d'approvisionnement et le peuplement d'une zone implique forcément une notion de contrôle. Aux 5^e et 4^e millénaires avant notre ère, pour faire transiter ces denrées sur les axes de communication les tribus d'Arabie ont eu besoin d'un réseau. Elles avaient besoin de liens puissants qui lient les groupes entre eux. La sécurité de l'environnement est primordiale pour les marchands. L'accès à l'eau doit être sécurisé (Potts 1988, p. 128). Chaque marchandise devait porter le prix de la difficulté d'acquisition, de la violence, de la guerre. La logique économique pour la classe des marchands façonne les mentalités, les milieux et même fabrique l'élite ; ce fut le cas à Sumba et Nias, où les chefs de tribu étaient aux XVI^e et XVII^e siècles les principaux

interlocuteurs avec les marchands européens (Steimer-Herbet 2018). L'accumulation de richesses est contraire à la logique économique du système tribal ; elle a été gérée dans une première phase par la construction de tombes somptuaires mais, au-delà d'un certain seuil, notamment à cause d'une compétition interne favorisant l'émergence de quasi-monopoles, elle s'oppose à la logique du réseau et de l'entraide qui avait permis d'exploiter et de vivre dans ces grands espaces.

6. Aspects culturels de la tombe tour

Les tombes tours étaient ostentatoires par leur forme et leur situation topographique, elles attestaient par leur présence que leurs commanditaires étaient capables de créer des richesses et de les capitaliser dans des constructions symboliques. Pourquoi abandonner l'inhumation en pleine terre à la fin du Néolithique et à l'Âge du Bronze ? Pourquoi investir un capital considérable dans des architectures de pierre en l'honneur des ancêtres ?

La tombe tour a plus qu'une simple fonction sociale d'ostentation/compétition ou de régulateur économique. Sa dimension culturelle est fondamentale. Sur un sujet pourtant très différent, les travaux d'Aïsha Ahmad (2017) sont particulièrement instructifs sur les mécanismes entre idéologie et commerce. Une partie de son enquête de terrain se situe dans le contexte du Sahel en 2012, au moment de la prise de contrôle par des groupes jihadistes d'une partie du territoire malien. Elle y décrit comment une classe marchande choisit d'appuyer une faction pour mettre fin à l'augmentation des coûts de circulation des marchandises et des personnes liés à la fragmentation du contrôle territorial. Forts de ce soutien, certains groupes armés islamistes ont su faire baisser les coûts de transaction des marchandises et des services. Dans le cadre particulièrement déstructuré du conflit au Mali, l'utilisation de l'islam comme un système commun permet de raccourcir considérablement les délais nécessaires pour atteindre le seuil de confiance minimum. Des normes comportementales fondées sur une religion simplifient la gestion des transactions, augmentent la prévisibilité, diminuent les coûts de transaction tout en augmentant la compétitivité et, à terme, consolident un pouvoir. Adopter une identité commune, c'est aussi favoriser les liens entre les individus et construire un réseau dont certains

sont exclus... (Adhésion spontanée au réseau ? Avantages commerciaux, pas de soumission ?).

Quittons l'Afrique contemporaine et revenons à l'Arabie préhistorique. Il semble bien, là aussi, que l'adhésion des tribus à la codification architecturale des tombes tours et de croyances communes reliées à la pierre (litholâtrie) soit liée à un accroissement des richesses. Il s'agissait d'une expression symbolique qui était comprise au-delà des appartenances ethniques et régionales. Cette architecture, mais aussi les stèles ont constitué un fond culturel commun d'une population relativement homogène et dont la tombe tour est la manifestation architecturale la plus marquée. Par conséquent, la relation au sol des commanditaires de tombes tours ne s'appuyait probablement pas sur une appropriation à but d'ancrage sédentaire, mais plutôt sur la maîtrise de l'espace, l'accès aux ressources et à la circulation des marchandises. Afficher son identité "mégalithique" a aidé les marchands à renforcer leur coopération, réduire les coûts de transaction et avoir accès aux ressources et aux marchés.

L'association un peu étrange du commerce avec le mégalithisme se retrouve de manière récurrente dans plusieurs zones du monde. Dans le sud de l'Inde, c'est la fabrication du métal qui est à l'origine des premières sociétés mégalithiques ; en Indonésie, le commerce des esclaves, du patchouli génère celui de Nias, le santal ceux de Sumba, le soufre celui de Java, l'or celui de Kalimantan, le benjoin ceux de Sumatra. Dissocier spiritualité et commerce s'avère contre-productif. Dans les villages à mégalithes indonésiens, le chef est l'homme le plus influent et riche du village, mais il en est aussi le chaman.

Remerciements

J'ai conscience que la liaison entre sociétés non étatiques à mégalithes et dynamiques commerciales est encore loin d'être entièrement clarifiée, que la proposition d'une identité culturelle pour faciliter le commerce repose sur des bases fragiles et qu'il s'agit là d'une intuition que les ressources de la seule archéologie, celle qui est sortie tout armée des études classiques, ne peuvent pas, et c'est normal, entièrement établir. La plupart de ces idées ne m'appartiennent pas, c'est la somme de lectures, de discussions et de sources examinées. J'ai une dette intellectuelle envers Serge Cleuziou, il m'a indiqué le chemin avec des interprétations audacieuses sur les sociétés

sans écriture, envers Irénée Herbet sur les groupes non étatiques dans les zones de marge en Afrique. J'ai aussi été inspirée par Pierre Clastres pour les peuples sans histoire, Maurice Godelier pour les tribus dans

l'Histoire et face aux États, par Alison Betts, une pionnière pour l'étude des peuples isolés en Arabie et par les invisibles, les furtifs, ceux qui ne laissent aucune trace dans les sources écrites.

5

Chris SCARRE

Les pierres dans le paysage : des monuments mégalithiques dans un cadre plus vaste

Résumé : Les monuments mégalithiques ont depuis de nombreuses années attiré l'attention à la fois populaire et savante par leur importance et leur monumentalité, mais ils ne peuvent pas être compris isolément. Ils étaient situés dans des paysages plus vastes qui étaient à la fois naturels et culturels dans leur formation. Ces paysages ont joué un rôle particulier pour fournir des matériaux à partir desquels les monuments mégalithiques ont été construits et les paysages naturellement constitués de gros blocs peuvent avoir été une source d'inspiration pour la construction de mégalithes culturels. Il y a aussi l'importance du lieu à considérer. L'ethnographie nous rappelle que de nombreuses sociétés investissent les caractéristiques "naturelles" de la terre, de la mer et du ciel avec une signification culturelle et cosmologique. À un niveau plus immédiat, les problèmes de topographie et d'intervisibilité peuvent être traités par le biais d'une analyse SIG. Plus généralement, cependant, le paysage était l'arène de l'expérience vécue, et la relation des monuments avec les sites d'occupation de ceux qui les ont construits est une question clé. Pris ensemble, ces approches peuvent aider à expliquer pourquoi des monuments mégalithiques ont été construits dans des endroits particuliers, mais nous devons également déplacer notre regard vers le haut et considérer la pertinence de l'archéoastronomie et les mouvements des corps célestes – soleil, lune et étoiles – dans ce choix.

Mots-clefs : Mégalithe, géologie, paysage, ethnographie, SIG, archéoastronomie

Les monuments mégalithiques avaient une relation particulièrement étroite avec les paysages dans lesquels ils ont été construits. Par leur taille, ils étaient visibles et souvent très ostentatoires, et leur présence influait sur ces paysages de manière significative et souvent permanente ou durable. En effet, ils créaient des lieux d'une importance particulière en eux-mêmes et continuent d'affecter les modes d'activité autour d'eux au cours des millénaires suivants. Comme l'a observé le géographe Yi-Fu Tuan, "*Construire est un acte religieux, l'instauration d'un monde au milieu du*

désordre primitif" (Tuan 1977, p. 104). L'utilisation de gros blocs de pierre, caractéristique de la monumentalité "mégalithique", renforce ce sentiment d'importance et d'intentionnalité. La construction d'un monument mégalithique impliquait nécessairement la modification du paysage, par le transport de blocs monolithiques extraits de falaises ou d'affleurements, ou de rassembler des blocs éparpillés au sein de nombreux paysages préhistoriques (Bakker & Groenman-van Waateringe 1988 ; Field 2005 ; Gillings & Pollard 2016 ; Scarre 2011). Des millénaires

de transformations dues à l'homme ont modifié ces paysages de manière profonde et irréversible, enlevant des pierres et des arbres, les remplaçant par des habitats et des champs. Des processus naturels tels que le déplacement des cours d'eau, l'érosion des côtes et l'élévation du niveau de la mer ont également joué leur rôle. Par conséquent, les paysages dans lesquels les monuments mégalithiques se trouvent aujourd'hui sont dans la plupart des cas très différents de ceux qui prévalaient lors de leur première construction, et la reconstruction du paysage est une étape importante pour chercher à les comprendre.

Les monuments mégalithiques ne sont, bien entendu, qu'un élément de la catégorie beaucoup plus large des monuments préhistoriques, qui n'intègrent pas toujours des éléments mégalithiques. Beaucoup de ces monuments comprennent des tumulus ou des levées formés de terre, de craie ou de gravats. Les monuments non mégalithiques de ce type peuvent atteindre des dimensions considérables. L'un des plus grands, Poverty Point en Louisiane, est constitué d'arcs concentriques de bancs de terre contenant environ 750 000 m³ de matériaux (Sassaman 2005, p. 339). Lorsque des montants sont présents, ils peuvent être en bois ou en pierre, tandis que les structures qu'ils recouvrent ou renferment, telles que les chambres funéraires, peuvent être constituées en partie ou en totalité en pierre sèche, ou encore être construites en bois ou montées en gazon. L'architecture mégalithique, néanmoins, a une résonance particulière, non seulement comme une démonstration d'effort et de savoir-faire, mais pour relier les structures aux lieux : aux falaises ou aux affleurements dont les blocs monolithiques ont été détachés, ou aux roches d'où ils ont été extraits.

1. Le pouvoir du lieu

Les monuments mégalithiques ne sont pas le produit exclusif de sociétés agricoles ou plus complexes, mais ont été créés par un large éventail de communautés, des chasseurs-cueilleurs et des pasteurs mobiles aux sociétés agricoles sédentaires et aux collectivités complexes. Les plus grands monolithes prémodernes sont associés aux premières sociétés d'État : les stèles décorées d'Axoum en Éthiopie (les plus grandes, aujourd'hui brisées, pèsent environ 517 tonnes) ; les obélisques du Nouvel Empire égyptien (jusqu'à 455 tonnes) ; ou les blocs massifs de

Baalbek au Liban (800 tonnes ; Adam 1977, p. 55 ; Arnold 1991, p. 62 ; Phillipson 1994, p. 192). Ceux-ci ont été extraits, transportés et employés dans la construction de temples et de tombes, servant à projeter le pouvoir royal et institutionnel aux endroits spécifiques où ils ont été installés et exposés.

Cependant, l'utilisation de blocs mégalithiques pour marquer des lieux importants n'est pas uniquement associée à des sociétés complexes, mais apparaît également dans les contextes de chasseurs-cueilleurs, d'éleveurs et des premiers agriculteurs. Parmi ceux-ci, il y a l'*inuksuit* de l'Arctique canadien (Fitzhugh 2017 ; Hallendy 2000). Ces piles ou piliers de pierres destinés à créer une forme vaguement humaine sont toujours vénérés par les communautés inuites et ont probablement été construits principalement au cours des 1 000 à 1 500 dernières années, bien que certains puissent être plus anciens (Hallendy 2000).

Les *inuksuit* sont des monuments culturels, mais les lieux vénérés par les sociétés traditionnelles de l'Arctique comprennent également des éléments naturels tels que des rochers, des sources et des cascades. Les Nenets du nord de la Sibérie, par exemple, ont établi des lieux sacrés sur les rives des rivières et des lacs, près des gros rochers, sur les sommets et les cols des montagnes, où ils effectuaient des sacrifices saisonniers. Ils ont marqué ces lieux avec de simples structures de pierre et de bois. Des indices archéologiques directs de la vénération des rochers naturels sont parfois trouvés, comme à la pierre sacrée sur la péninsule de Kanin Nos, où une série d'offrandes avait été déposée sous un gros rocher glaciaire (Ovsyannikov & Terebikhin 1994). Dans d'autres paysages aussi, les pierres naturelles ont pris un caractère sacré et ont parfois été revêtues d'une signification mythique. Dans les chaînes Petermann d'Australie centrale, par exemple, une histoire de *Dreamtime* raconte un combat qui a éclaté entre des Malas visitant les Tingara lors d'une cérémonie. Une ligne de pierres montre où les hommes se sont assis pour parler, et des personnes vivantes ont pu indiquer des pierres individuelles identifiées à leur père. Une grosse pierre en forme de double cylindre marque l'endroit où un homme et son neveu ont été tués par le *tjukur* (avatar *Dreamtime*) d'une autre personne présente (Layton 1995).

La vénération des rochers naturels pourrait-elle être à l'origine des traditions mégalithiques ? Les traditions mégalithiques sont-elles le résultat direct

de la vie dans des paysages jonchés de blocs et d'affleurements ? Cela ne semble pas déraisonnable, et a en effet été proposé par les préhistoriens européens antérieurs. Ainsi, pour la péninsule Ibérique, Pedro Bosch Gimpera a soutenu que “*la création de tombeau mégalithique... n’est pas difficile à imaginer parmi un peuple de bergers de montagne qui a progressivement développé le culte des morts... et qui circulaient dans un territoire riche en grosses pierres*” (Bosch Gimpera 1932, p. 84) (**Fig. 1**).

Il est en effet possible que de nombreuses traditions distinctes de l’architecture mégalithique dans différentes parties du monde, qu’elles prennent la forme de pierres dressées, de chambres funéraires ou bien d’autres types de monuments, non seulement s’inspirent de paysages pierreux pour leurs matériaux, mais ont été inspirées par ces paysages et les lieux sacrés qui s’y trouvent. La construction de monuments est néanmoins un acte culturel.

2. Localisation et visibilité

L’impact culturel d’un monument mégalithique dépend fortement du choix de l’emplacement. La plupart ont été construits là où les matières premières appropriées étaient à portée de main. Il a été observé, par exemple, que les monuments mégalithiques d’Europe occidentale puisaient généralement leurs matériaux dans un environnement éloigné de 1 à 2 km, et rarement à plus de 5 km (Thorpe & Williams-Thorpe 1991). L’accent mis sur la proéminence et la visibilité, en revanche, était très variable. L’Europe occidentale illustre le large éventail de possibilités. Les tombes mégalithiques se trouvent parfois dans des endroits élevés où non seulement elles sont particulièrement visibles, mais où elles étaient également relativement éloignées du domaine de l’activité quotidienne. Les *passage tombs* d’Irlande, par exemple, étaient souvent situés sur des sommets offrant de larges perspectives, où ils étaient visibles de loin. Ils auraient donc pu être “*situés pour capturer les hautes forces spirituelles*”, dans des endroits considérés



Fig. 1 – Blocs de granite et affleurements en Estrémadure, dans le sud-ouest de l’Espagne : le concept de monument mégalithique pourrait s’être développé dans des paysages de pierre tels que celui-ci (Cliché : C. Scarre).

comme liminaux, un endroit particulier, éloigné du domaine de la vie quotidienne (Cooney 2000, p. 145).

Ailleurs en Europe, en revanche, les monuments mégalithiques pouvaient être situés directement parmi les habitats et les champs des vivants. Une enquête et des fouilles systématiques sur l'île de Funen (Danemark) ont révélé une forte densité de tombes mégalithiques qui, dans certains cas, ont été construites directement sur les emplacements des calages de poteaux des maisons antérieures. À Damsbo, la fouille d'un groupe de neuf tombes mégalithiques a révélé des vestiges de maisons allongées à deux nefs sous trois d'entre elles. Dans deux cas, la chambre mégalithique avait été placée entre les poteaux porteurs du toit ; dans le troisième, la chambre a été construite immédiatement à l'est de la maison (Andersen 2016). Une succession similaire, une maison suivie d'une tombe, a été documentée à Ballyglass en Irlande occidentale (Ó Nualláin 1972). La maison a pu être détruite, probablement par des incendies, pour faire place au tombeau, et la séquence suggère un lien direct entre les deux (Cooney 2000, p. 93). D'autres tombes sont éparpillées parmi les champs de Céide à proximité, qui sont généralement datés du 4^e millénaire avant notre ère (Caulfield *et al.* 1998 ; Smyth 2014, p. 102 ; mais voir aussi Whitefield 2017), suggérant ici encore que les mondes des morts et des vivants se chevauchaient.

Parallèlement aux habitats et aux champs, des voies de déplacement à travers le paysage doivent également être envisagées. Ici, l'analyse SIG et la modélisation numérique de terrain fournissent des outils utiles. Dans la région de Gallura, dans le nord de la Sardaigne, par exemple, *Least-Cost Path Analysis* a établi que les tombes mégalithiques étaient situées à proximité des voies traversant ce paysage accidenté, et dans des positions qui étaient proéminentes et très visibles à partir de ces voies (Cicilloni & Cabras 2019). L'analyse SIG a également été appliquée au mouvement des blocs mégalithiques eux-mêmes. Dans la région olmèque de Veracruz, au Mexique, 17 têtes colossales de basalte pesant jusqu'à 26 tonnes ont été installées au cours du deuxième millénaire avant notre ère. Le basalte lui-même provenait des montagnes de Tuxtla, à environ 80 km au nord, et le transport était compliqué par le relief, les ravins, les cours d'eau et les marécages. La création d'un modèle numérique de terrain suivi d'une analyse SIG de la zone intermédiaire a identifié deux voies de circulation

potentielles pour le déplacement des pierres, basées sur la pente du relief et l'évitement des obstacles (Hazell & Brodie 2012).

Lorsque des emplacements particulièrement élevés ont été choisis pour la construction de monuments mégalithiques, leur intervisibilité peut avoir eu une signification culturelle ou cosmologique particulière. Dans le nord-ouest de la France, l'analyse du champ de vision cumulatif a démontré que les monuments mégalithiques néolithiques étaient placés dans des endroits offrant des niveaux d'intervisibilité supérieurs à ceux des sites mésolithiques ou du début de l'Âge du Bronze. La visibilité depuis la mer semble être particulièrement importante (López-Romero 2008a et b). La couverture arborée doit être prise en compte, mais la modélisation de la végétation, en s'appuyant sur l'analyse palynologique, peut également être incorporée dans les modèles numériques de terrain (Laporte *et al.* 2016). Ils permettent aux chercheurs de cartographier le champ de vision visible à partir de points spécifiques dans le paysage, ainsi que d'établir des lignes de vue directes entre les monuments individuels. L'ethnographie illustre jusqu'où les sociétés qui ont construit des tumulus pouvaient aller pour assurer une connexion visuelle avec d'importantes caractéristiques du paysage. Dans le sud du Chili, la visibilité à distance des tumulus et le nettoyage et la préparation des paysages sacrés qui les entourent étaient importants pour garantir la participation de lignages éloignés aux cérémonies publiques qui s'y tenaient (Dillehay 2007, p. 147). Des coupes linéaires ont été pratiquées à travers la forêt afin de connecter visuellement les tumulus et de permettre aux esprits en leur sein de se déplacer entre eux. La visibilité des montagnes volcaniques éloignées, où résidaient des divinités, était elle-aussi importante (*ibid.*, p. 242, 288). Les relations avec les montagnes sont un facteur répandu dans le choix de l'emplacement des monuments. Au Japon, par exemple, les sites Jōmon à Nakanoya Matsubara et Akyu dans le centre de Honshu comprenaient des pierres dressées alignées sur des montagnes éloignées, dans un premier temps une seule pierre associée à des sépultures, puis plus tard, deux rangées de pierres parallèles (Kobayashi 2004, p. 176).

Le lien entre les monuments mégalithiques et les caractéristiques spécifiques du paysage naturel a été l'un des principaux enjeux explorés dans l'étude post-processuelle des paysages préhistoriques qui s'est

développée particulièrement en Grande-Bretagne et en Amérique du Nord dans les années 1990. Selon cette approche, les monuments préhistoriques ne doivent pas être considérés comme des points individuels dans un paysage neutre, mais comme les éléments d'une expérience vécue en trois dimensions, à la fois pour les communautés qui les ont construits et pour ceux qui les visitent et les étudient aujourd'hui (Tilley 1994). L'étude postprocessuelle des paysages a été appliquée dans une série d'études de cas, beaucoup d'entre elles se concentrant sur les monuments préhistoriques britanniques, et notamment des tombes mégalithiques ou des structures similaires (par exemple Cummings 2002 ; Cummings *et al.* 2002 ; Cummings & Whittle 2004 ; Tilley 2004, 2008 ; Tilley & Cameron-Daum 2017 ; Watson 2001). Cette approche a proposé aux archéologues de dépasser une précédente approche essentiellement ancrée dans l'observation cartographique et de considérer les monuments préhistoriques dans le contexte des formes naturelles du paysage comme des représentations du monde propres aux communautés qui les ont construits.

3. Géologie, paysage et matériaux

Pour comprendre les monuments mégalithiques comme faisant partie d'une expérience vécue aux temps préhistoriques, nous devons comprendre comment ils se présentaient lors de leur élaboration. Certains peuvent avoir été conçus pour se fondre dans leur environnement ; mais d'autres, peut-être la majorité, devaient être assurément artificiels. Les poteaux en bois peuvent avoir été sculptés et peints, comme les mâts totémiques de la côte nord-ouest de

l'Amérique du Nord. Les motifs gravés sur les pierres dressées préhistoriques peuvent également avoir été réalisés en couleur. L'analyse des monuments mégalithiques en Europe atlantique, de la péninsule Ibérique aux Orcades, a permis d'identifier des traces des motifs peints originaux (Bueno Ramírez *et al.* 2019). Des décorations peintes (motifs géométriques simples) ont également été trouvées dans les chambres funéraires des tombes mégalithiques du Caucase (Sagona 2018, p. 291-292). La couleur a pu opérer à une échelle plus grande, créant des contrastes entre les pierres individuelles. Les pierres de couleurs différentes, par exemple, forment une caractéristique clé des alignements de Saint-Just en Bretagne centrale (Scarre 2011a, p. 199-201), et dans les célèbres statues de Rapa Nui, avec une scorie rouge utilisée pour le *pukao* ("chapeaux" supérieurs) et du tuf jaune pour les *moai* (statues) eux-mêmes, tandis que les yeux incrustés sont de corail blanc avec des pupilles d'obsidienne ou de scorie rouge (Martinsson-Wallin 1996).

La forme et la surface externe doivent également être prises en compte. Des tumulus de craie néolithiques tels que Silbury Hill dans le sud de l'Angleterre devaient être d'un blanc brillant avant que le gazon ne commence à se former sur leurs côtés. Les structures elles-mêmes peuvent également avoir des formes distinctes. Dans le sud-ouest de l'Angleterre, le long tumulus néolithique de Belas Knap est aujourd'hui un dôme couvert d'herbe tondu bordé de murs en pierre sèche bien rangés (Fig. 2). En tant que tel, cependant, il s'agit essentiellement d'une création du début du XX^e siècle, lorsque



Fig. 2 – Belas Knap, un long tumulus néolithique dans le sud-ouest de l'Angleterre, tel que restauré et consolidé après les fouilles archéologiques du début du XX^e siècle (Cliché : H. George).



Fig. 3 – *Kofun* du Japon : a. Photographie aérienne de la tombe kofun en trou de serrure de Daisen près d’Osaka au Japon, avec ses trois douves ; b. Reconstruction du kofun de Hotoda-Hachiman-zuka à Takasaki City (préfecture de Gunma, Japon) ; fin du V^e siècle de notre ère (Clichés : C. Scarre).

d'importants travaux de consolidation ont été entrepris. Les fouilles de 1929-1930 ont découvert de grandes quantités de dalles de pierre minces sur les bords du tumulus, présentant des traces d'altération météorique sur leurs bords. Il en a été déduit que ceux-ci avaient été posés de manière superposée pour former une toiture ou un revêtement (Berry 1929, 1930). À l'origine, le cairn de Belas Knap peut donc avoir eu un toit couvert de dalles qui se chevauchaient, semblable à celui récemment proposé pour le tumulus voisin de type Cotswold-Severn à Hazleton North (Saville 1990, p. 246-248). Loin de se fondre dans l'arrière-plan, ces cairns de pierre soigneusement modélisés auraient eu un impact visuel puissant sur le paysage local. Il en va de même de façon encore plus frappante pour les tumulus *kofun* du Japon. Impressionnants par leurs dimensions, leur nombre et leur morphologie particulière, ils se présentent aujourd'hui principalement sous la forme de monticules recouverts d'herbe et d'arbres, mais étaient à l'origine des structures étagées en terrasses avec des flancs revêtus de pierres, des douves environnantes, des rangées de *haniwa* symboliquement protectrices (cylindres ou figurines en terre cuite) et une plateforme sommitale (Fig. 3).

Ce ne sont pas seulement les monuments qui ont été modifiés par le temps, mais aussi leur environnement. Le remembrement moderne a bien sûr entièrement transformé le caractère et l'apparence des paysages préhistoriques. Dans une certaine mesure, en effet, la construction de monuments mégalithiques aura elle-même altéré le caractère rocheux d'origine des lieux dans lesquels ils ont été construits. Il est donc d'autant plus important de reconstituer, dans la mesure du possible, la présence de blocs dans ces paysages.

Les espaces parsemés de blocs survivent encore dans certaines régions. Cela comprend, par exemple, les régions anciennement glaciaires de l'Amérique du Nord, où le Foothills Erratic Train de l'Alberta s'étend sur 580 km à travers le paysage (Jackson 2017). Même ici, cependant, l'action humaine épuise rapidement les espaces couverts de rochers et il est probable que d'autres paysages similaires d'échelle comparable aient pu être entièrement supprimés par le défrichage des terres pour l'agriculture. C'est certainement le cas pour le nord de l'Europe, où les tombes mégalithiques de la plaine d'Europe du Nord dépendaient presque entièrement de blocs erratiques d'origine

glaciaire pour leurs orthostates et leurs tables de couverture. À l'origine, le paysage dans lequel ces tombes mégalithiques ont été construites était parsemé par endroits de blocs erratiques glaciaires, dont la plupart ont depuis été enlevés, soit pour défricher des terres pour l'agriculture, soit comme matière première pour la construction (Bakker & Groenman-van Waateringe 1988).

Dans les îles du Pacifique, les coulées de lave et les coraux ont fourni le matériau pour la construction de *marae* (plateformes cérémonielles). Sur Ra'itea dans les îles de la Société de la Polynésie orientale, le *marae* de Taputapuātea contient de gros blocs de corail de formes distinctes et pesant jusqu'à 2-3 tonnes dans ses parois extérieures. Ces blocs sont des "micro-atolls" formés par des coraux vivants dans des eaux côtières peu profondes. La datation U/Th des micro-atolls, cependant, a montré qu'ils sont antérieurs de plusieurs millénaires à l'arrivée des premiers colons, et que plutôt que d'être récoltés sur des coraux vivants sur l'estran, ils provenaient probablement de formations fossiles prises à proximité immédiate du site où le *marae* de Taputapuātea a été construit (Salvat *et al.* 2019). Encore une fois, il existe un lien fort entre le monument et la géologie locale.

Revenons en Europe ; l'étude géologique des tombes mégalithiques du sud du Portugal a montré la manière particulière dont les affleurements de granite ont été démantelés pour leur construction, en exploitant des plans de clivage naturels (Fig. 4). Beaucoup d'observations peuvent être effectuées sur

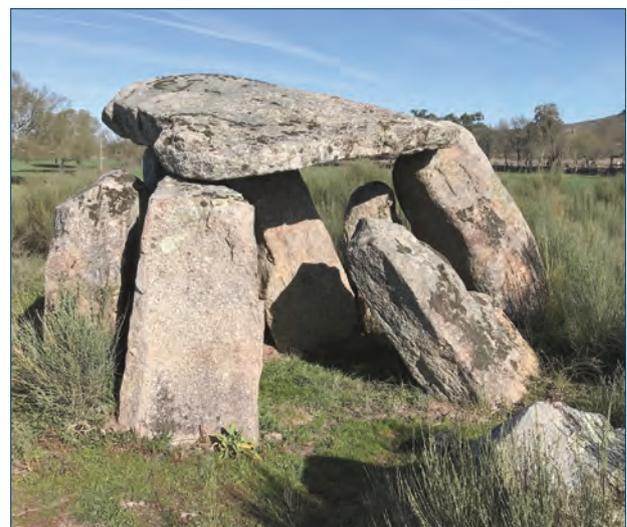


Fig. 4 – Chambre mégalithique de Anta do Sobral, dans l'Alentejo au sud du Portugal, montrant les formes différentes des blocs sélectionnés comme orthostates et dalle de couverture (Cliché : C. Scarre).

les blocs eux-mêmes. Les tables de couverture avec une surface inférieure non altérée et une surface supérieure convexe altérée étaient autrefois les sommets bombés des affleurements. Des orthostates par contre pouvaient être extraits de la partie inférieure de l'affleurement, en exploitant des plans de clivage verticaux. Par conséquent, la structure de la tombe reproduit la position d'origine des blocs mégalithiques constitutifs à l'intérieur de l'affleurement source (Dehn *et al.* 1991 ; Vortisch 1999). Dans l'ensemble, nous sommes confrontés à la conclusion inévitable que les nombreuses tombes mégalithiques de l'Alentejo central remplacent un paysage original beaucoup plus riche en affleurements de granite, et que ces affleurements ont été démantelés afin de les construire. Des conclusions similaires ont été tirées de l'étude des affleurements granitiques et des monuments mégalithiques du sud de la Bretagne (Mens 2006, 2008, 2009, 2013 ; Sellier 1995). Dans ces paysages, les éléments naturels ont été systématiquement démantelés pour être convertis ou intégrés dans les monuments culturels.

Dans d'autres cas, les dalles mégalithiques peuvent ne pas provenir du voisinage immédiat, mais ont été amenées sur une longue distance. Les pierres bleues de Stonehenge, transportées sur environ 230 km à Salisbury Plain depuis les montagnes du sud-ouest du pays de Galles, offrent ce qui est probablement l'exemple le plus célèbre (Bevins & Ixer 2018). Mais ce n'est pas seulement en Europe que la construction de monuments mégalithiques impliquait parfois des transports mégalithiques à longue distance. Dans l'archipel des Tonga, par exemple, les tombes mégalithiques des chefs de lignage ont été construites en dalles extraites des plages et des îles au large et elles ont été transportées sur le site de la tombe en canoë. Certaines de ces dalles pesaient jusqu'à 20 tonnes. Les dalles de la carrière de plage de l'île de Motutapu ont parcouru jusqu'à 16 km de cette manière (Clark *et al.* 2020). Par conséquent, l'extraction de blocs mégalithiques a parfois eu des conséquences sur des paysages éloignés du monument auquel ils étaient destinés.

4. Paysages et champs célestes

Les monuments mégalithiques sont ancrés dans la terre, et leurs matériaux ont été prélevés sur la terre, mais le ciel faisait également partie de leur cadre, et peut avoir influencé à la fois leur emplace-

ment et leur conception. L'importance des phénomènes solaires et lunaires pour les sociétés préhistoriques n'a guère besoin d'un plaidoyer spécial. Le ciel nocturne, en particulier, a été beaucoup plus présent avant une large introduction de l'éclairage artificiel. L'importance des champs célestes sur les rituels et les croyances cérémonielles et sacrées est démontrée à la fois par l'ethnographie et par les caractéristiques spécifiques des monuments associés, en particulier leur orientation. C'est le domaine de l'archéoastronomie.

L'étude de l'archéoastronomie a une longue histoire. C'est en août 1721 que l'antiquaire William Stukeley a noté que l'avenue menant à Stonehenge était orientée "*là où le soleil se lève, quand les jours sont les plus longs*" (Chippindale 1994, p. 75). Cela l'a amené à conclure, pour le monument dans son ensemble, que "[l']*intention des fondateurs de Stonehenge était de fixer l'entrée plein nord-est, le point où le soleil se lève, ou presque, au solstice d'été*" (Stukeley 1740, p. 56). Stukeley fut peut-être le premier à remarquer l'orientation astronomique d'un monument mégalithique européen. Son observation se situe au début d'une longue ligne d'enquêtes et de conjectures s'étendant jusqu'à nos jours et concernant des monuments préhistoriques et plus récents de toutes sortes. Dans le contexte mégalithique, cela comprend des cercles et des alignements de pierres dressées, des plateformes cérémonielles et des chambres funéraires avec une entrée ou un axe principal qui s'oriente dans une direction particulière.

Les cercles et les alignements de pierres se prêtent très naturellement à l'analyse astronomique (Ruggles 1999). Des alignements de pierres dressées, en particulier, pouvaient servir à diriger l'attention vers des points à l'horizon ou dans le ciel. C'est à la fin du XIX^e siècle et dans les premières décennies du XX^e siècle que des études systématiques ont commencé à mesurer ces orientations à travers un grand nombre de monuments. En France, Félix Gaillard a rédigé une succession de courts articles sur les monuments mégalithiques de Bretagne qui ont été rassemblés et publiés sous le titre *L'astronomie préhistorique* en 1897. Ses études comprenaient l'analyse des célèbres alignements de Carnac, mais aussi des dolmens et autres tumulus (Gaillard 1897).

En Grande-Bretagne, l'un des principaux protagonistes était Sir Norman Lockyer, un astronome et chimiste qui s'est d'abord intéressé aux temples de la

Grèce et de l'Égypte. Mais il est rapidement passé à Stonehenge et à d'autres cercles et alignements de pierres préhistoriques britanniques. Dans ses articles ultérieurs, il a étudié aussi des tombes à chambre mégalithique, faisant valoir que la plupart étaient alignées sur les levers de soleil de mai et d'août (Lockyer 1897, 1898, 1906). L'importance des orientations solaires en Europe occidentale néolithique a depuis été démontrée de manière convaincante par des études à grande échelle des alignements de tombes mégalithiques en péninsule Ibérique et dans l'ouest et le sud de la France (Chevalier 1984 ; Hoskin 2001).

Ces enquêtes n'étaient pas limitées aux mégalithes européens. En Afrique de l'Ouest, Pierre Jouenne a noté les effets d'ombre intégrés dans la structure des cercles de pierres du Sénégal. Il a fait valoir que les rangées de pierres ("lignes frontales") placées à quelques mètres à l'est ou au sud-est du cercle principal étaient conçues pour projeter les ombres du soleil levant qui se déplaçait progressivement le long des pierres du cercle lui-même au fur et à mesure que le soleil se levait et que les saisons changeaient. Le caractère particulier de ce phénomène laisse peu de doutes à Jouenne : il s'agit d'un culte solaire, et de plus lié à une période particulière de l'année : la saison sèche entre novembre et février (Jouenne 1918).

Il a été démontré que les solstices d'été et d'hiver avaient une importance particulière pour les monuments mégalithiques de plusieurs régions et périodes différentes. En Europe, les grandes tombes à

couloir de Newgrange en Irlande et de Maeshowe sur Orkney étaient alignées respectivement sur le lever et le coucher du soleil au solstice d'hiver (MacKie 1997 ; Patrick 1974). À Nabta Playa, dans le désert nubien du sud de l'Égypte, un cercle de pierres du 5^e millénaire avant notre ère présente des lignes de visée alignées sur la direction du lever du soleil autour du solstice de juin (Malville 2015). Au Japon, une orientation solaire a été démontrée dans les structures circulaires en pierres de Manza et Nonakado à Oyu dans le nord de Honshu. Chacun des deux doubles anneaux concentriques, datés de la période du Jōmon récent (2^e millénaire avant notre ère), incorpore un "cadran solaire" avec une seule pierre dressée située entre les anneaux intérieur et extérieur. Le trait tracé entre ces "cadrans" s'aligne directement avec le coucher du soleil du milieu de l'été et aussi traverse les centres des deux cercles (Kobayashi 2004, p. 180-183) (Fig. 5). À Chankillo, sur la côte du Pérou, à partir du IV^e siècle avant notre ère, treize tours espacées à intervalles réguliers le long d'une crête montagneuse couvrent l'ensemble des arcs levants et couchers annuels du soleil (Ghezzi & Ruggles 2007). Ici encore, un culte solaire précoce est proposé.

Dans d'autres cas, les orientations célestes ont pu concerner non pas les mouvements du soleil, mais ceux de la lune ou des étoiles. Un certain nombre de tombes mégalithiques coréennes datées de l'Âge du Bronze (1^{er} millénaire avant notre ère) ont des cupules sur leurs tables de couverture, dont la configuration a été identifiée comme représentant des



Fig. 5 – Cercles de pierres d'Oyu (Akita Préfecture, Japon) : l'un des deux cercles concentriques de pierres avec une disposition en forme de cadran solaire visible immédiatement à gauche du cercle interne (Cliché : C. Scarre).

constellations majeures telles que Ursa Major et Ursa Minor (Yang 2015). Elles sont plus difficiles à évaluer que les orientations liées aux phénomènes solaires et lunaires, mais la signification rituelle et cosmologique du ciel nocturne est largement démontrée en ethnographie.

Là où l'archéologie et l'ethnographie peuvent être combinées, une lecture plus nuancée des observations devient possible. Il a été démontré, par exemple, que les orientations des *heiau* (plateformes-temples) sur l'île de Maui à Hawaï étaient liées à une combinaison de caractéristiques astronomiques et topographiques. Certains *heiau* sont alignés sur des montagnes proéminentes, d'autres s'alignent vers l'est vers le lever du soleil, tandis que d'autres encore regardent à nouveau l'est-nord-est vers le lever des Pléiades. Ces différentes directions peuvent être provisoirement associées à des divinités spécifiques dans le panthéon hawaïen (Kirch & Ruggles 2019, p. 133-138). Des témoignages ethnohistoriques comme celui-ci servent à souligner la spécificité des croyances qui ont dû sous-tendre l'orientation de nombreux monuments préhistoriques. Ils confirment une fois de plus l'importance des phénomènes solaires et autres phénomènes célestes pour les sociétés traditionnelles, mais la détection et l'interprétation archéologiques de ces modèles complexes dans des contextes entièrement préhistoriques posent un défi méthodologique important.

5. Conclusion

Les champs célestes, comme les paysages terrestres, nous rappellent que les monuments mégalithiques doivent être interprétés non seulement en eux-mêmes, mais en relation avec le monde plus large des sociétés qui les ont construits. Les monuments mégalithiques ont une présence visuelle immédiate et une connexion directe avec la terre, leurs blocs étant extraits des affleurements rocheux ou récupérés de rochers erratiques ou d'autres surfaces. Les emplacements choisis pour leur construction variaient considérablement, des emplacements situés en position élevée, ou proéminents, jusqu'aux zones plus basses des versants et des bassins abrités. Certains monuments mégalithiques ont peut-être été conçus pour se fondre à l'arrière-plan des paysages mais, à l'origine, la plupart ont été visuellement saisissants, à la fois dans leur morphologie et leur conception. De plus, leur création s'est fréquemment accompagnée de modifications importantes dans le paysage qui peuvent aller du dégagement de blocs ou d'arbres sur le site, jusqu'à favoriser la perception de perspectives plus larges. La cosmologie et le symbolisme sont particulièrement évidents lorsqu'une orientation céleste peut être proposée, mais tous les monuments mégalithiques ont fonctionné dans des mondes sociaux et matériels riches en significations mythologiques.

Texte traduit en français
par l'équipe éditoriale

Remerciements

Je suis reconnaissant à Luc Laporte d'avoir lu et commenté une version antérieure de ce document, et à Helen George pour la photographie de Belas Knap (Fig. 2).

Auteurs

Alain GALLAY (†)

Professeur honoraire
Université de Genève
Laboratoire d'archéologie préhistorique et anthropologie
Département F-A. Forel des sciences de l'environnement et de l'eau
Uni Carl Vogt, 66 boulevard Carl Vogt
1211 Genève 4, Suisse

Luc LAPORTE

Directeur de Recherche au CNRS
UMR 6566 CNRS - CReAAH
Centre de Recherche en Archéologie Archéosciences
Histoire
Campus Beaulieu - Bât 24 - 25
263 avenue du Général Leclerc - CS 74205
35042 Rennes Cedex, France
luc.laporte@univ-rennes1.fr

François MACÉ

Professeur émérite (Inalco)
Institut français de recherche sur l'Asie de l'Est
(Inalco - UMR 8043)
65 rue des Grands Moulins
75214 Paris Cedex 13, France

Laurent NESPOULOUS

Maître de conférences (Inalco)
Institut français de recherche sur l'Asie de l'Est
(Inalco - UMR 8043)
Trajectoires. De la Sédentarité à l'État (Paris 1 - UMR 8215)
65 rue des Grands Moulins
75214 Paris Cedex 13, France
chronos.alpha@me.com

Chris SCARRE

Emeritus Professor of Archaeology
Durham University, South Road,
Durham DH1 3LE, United Kingdom
chris.scarre@durham.ac.uk

Tara STEIMER-HERBET

Chargée de cours à l'Université de Genève
Université de Genève
Laboratoire d'archéologie préhistorique et anthropologie
Département F-A. Forel des sciences de l'environnement et de l'eau
Uni Carl Vogt, 66 boulevard Carl Vogt
1211 Genève 4, Suisse
tara.steimer@unige.ch

Bibliographie

Adam 1977 : ADAM (J.-P.), À propos du trilithon de Baalbek. Le transport et la mise en œuvre des mégalithes, *Syria*, 54 (1-2), 1977, p. 31-63.

Adams 2011 : ADAMS (R.), The social life of tombs in West Sumba, Indonesia, *American Anthropological Association*, 20 (1), 2011, p. 17-32.

Ahmad 2017 : AHMAD (A.), *Jihad & Co. Black markets and islamist power*. Oxford: Oxford University Press, 2017.

Akkermans 2014 : AKKERMANS (P.), Settlement and Emergent Complexity in Western Syria, c. 7000-2500 BCE. In : RENFREW (C.), BAHN (P.) (eds), *The Cambridge World Prehistory*. Cambridge: Cambridge University Press, 2014, p. 1 462-1 473.

Allen *et al.* 2016 : ALLEN (M.), CHAN (B.), CLEAL (R.), FRENCH (C.), MARSHALL (P.), POLLARD (J.), Stonehenge's Avenue and "Bluestone henge", *Antiquity*, 90 (352), 2016, p. 991-1 008.

Ambrosetti 1897 : AMBROSETTI (J. B.), *Los monumentos megalíticos del valle de Tafi (Tucuman)*. Buenos Aires, 1897.

Andersen 2016 : ANDERSEN (N. H.), The clustering of megalithic monuments around the causewayed enclosures at Sarup on Funen, Denmark. In : LAPORTE (L.), SCARRE (C.) (eds), *The Megalithic Architectures of Europe*. Oxford: Oxbow Books, 2016, p. 127-135.

Arnal 1963 : ARNAL (J.), *Les Dolmens du département de l'Hérault*. Vendôme : Presses universitaires de France, 1963.

Arnold 1991 : ARNOLD (D.), *Building in Egypt. Pharaonic stone masonry*. Oxford: Oxford University Press, 1991.

Baini 1987 : BAINI (A.), Un obelisco per il Duce, *Storia illustrata*, 360, 1987.

Bakker & Groenman-van Waateringe 1988 : BAKKER (J. A.), GROENMAN-van WAATERINGE (W.), Megaliths, soils and vegetation on the Drenthe Plateau. In : WAATERINGE (G. van), ROBINSON (M.) (eds), *Manned Soils*. Oxford: Archaeopress (BAR International Series, 140), 1988, p. 143-181.

Bar-Yosef *et al.* 1983 : BAR-YOSEF (O.), HERSHKOVITZ (A.), ARBEL (G.), GOREN (A.), The orientation of Nawamis entrances in Southern Sinai: expression of Religious Belief and Seasonality, *Tel Aviv*, 10, 1983, p. 52-60.

Baudez 2002 : BAUDEZ (C.-F.), *Une histoire de la religion des Mayas*. Paris : Albin Michel, 2002.

Ben-Yosef 2018 : BEN-YOSEF (E.), Provenancing Egyptian metals: A methodological comment, *Journal of Archaeological Science*, 96, 2018, p. 208-215.

Berry 1929 : BERRY (J.), Belas Knap long barrow, Gloucestershire: report of the excavations of 1929, *Transactions of the Bristol and Gloucestershire Archaeological Society*, 51, 1929, p. 273-303.

Berry 1930 : BERRY (J.), Belas Knap long barrow, Gloucestershire. Second report: the excavations of 1930, *Transactions of the Bristol and Gloucestershire Archaeological Society*, 52, 1930, p. 123-150.

Bevins & Ixer 2018 : BEVINS (R.), IXER (R.), Retracing the footsteps of H.H. Thomas: a review of his Stonehenge blue-stone provenancing study, *Antiquity*, 92, 2018, p. 788-802.

Bickler 2006 : BICKLER (S. H.), Prehistoric stone age monument in the northern region of the kula ring, *Antiquity*, 80, 2006, p. 38-51.

Binodini Devi 2005 : BINODINI DEVI (P.), *Investigations into the Megalithic Culture of Manipur*. Naoremthong: Kounu Printing Press, 2005.

Boisselier 1893 : BOISSELIER (A.), Le palet de Gargantua et les oscillations du niveau de la mer, *Revue des Sciences Naturelles de l'Ouest*, 3, 1893, p. 366-367.

Bonneuil & Fressoz 2016 : BONNEUIL (C.), FRESSOZ (J.-B.), *L'événement Anthropocène : la Terre, l'histoire et nous*. Paris : Éd. du Seuil, 2016.

Bosch Gimpera 1932 : BOSCH GIMPERA (P.), *Etnologia de la Península Ibérica*. Barcelona: Editorial Alpha, 1932.

Boulestin 2016 : BOULESTIN (B.), Qu'est-ce que le mégalithisme ? In : JEUNESSE (C.), LE ROUX (P.), BOULESTIN (B.) (dir.), *Mégalithismes vivants et passés :*

- approches croisées. Oxford : Archaeopress Archaeology, 2016, p. 57-94.
- Bradley 1998a : BRADLEY (R.), Ruined Building, Ruined stones: enclosures, tombs, and natural places in the Neolithic of South-West England, *World Archaeology*, 30, 1998, p. 13-22.
- Bradley 1998b : BRADLEY (R.), *The Significance of Monuments: On the Shaping of Human Experience in Neolithic and Bronze Age Europe*. London and New York: Routledge, 1998.
- Braemer et al. 2001 : BRAEMER (F.), STEIMER-HERBET (T.), BUCHET (L.), SALIÈGE (J.-F.), GUY (H.), Le Bronze ancien du Ramlat as-Sabatayn (Yémen). Deux nécropoles de la première moitié du III^e millénaire à la bordure du désert : Jebel Jidran et Jebel Ruwaiq, *Paléorient*, 27 (1), 2001, p. 21-44.
- Braemer et al. 2004 : BRAEMER (F.), ÉCHALLIER (J.-C.), TARAQJI (A.) (dir.), *Khirbet al Umbashi. Villages et campements de pasteurs dans le "Désert noir" (Syrie) à l'âge du Bronze*. Beyrouth : Institut français du Proche-Orient (BAH, 171), 2004.
- Bruch 1911 : BRUCH (C.), *Exploraciones arqueológicas en las provincias de Tucumán y Catamarca*. Buenos Aires: Imprimerie de Coni hermanos, 1911.
- Brunner 2008 : BRUNNER (U.), Les pièges de chasse antiques au Yémen, *Chroniques yéménites*, 15, 2008, p. 29-34.
- Bueno Ramírez et al. 2018 : BUENO RAMÍREZ (P.), LINARES CATELA (J. A.), BALBÍN BEHRMANN (R. de), BARROSO BERMEJO (R.), *Símbolos de la muerte en la Prehistoria reciente del sur de Europa: el Dolmen de Soto, Huelva, España*. Sevilla, 2018.
- Bueno Ramírez et al. 2019 : BUENO RAMÍREZ (P.), BALBÍN BEHRMANN (R. de), BARROSO BERMEJO (R.), LAPORTE (L.), GOUÉZIN (P.), COUSSEAU (F.), SALANOVA (L.), CARD (N.), BENÉTEAU-DOUILLARD (G.), MENS (E.), SHERIDAN (A.), CARRERA RAMÍREZ (F.), HERNANZ (A.), IRIARTE CELA (M.), STEELMAN (K. L.), From pigment to symbol: The role of paintings in the ideological construction of European megaliths. In : MÜLLER (J.), HINZ (M.), WUNDERLICH (M.) (eds), *Megaliths – Societies – Landscapes. Early Monumentality and Social Differentiation in Neolithic Europe*. Proceedings of the international conference: "Megaliths – Societies – Landscapes", Early Monumentality and Social Differentiation in Neolithic Europe, Kiel (16th-20th June 2015). Bonn: Dr Rudolf Habelt GmbH (Frühe Monumentalität und soziale Differenzierung, 18), 2019, Vol. 3, p. 845-864.
- Bunkachō 2008 : BUNKACHŌ (Agency for Cultural Affairs) (ed.), *Hakkutsu sareta Nihon rettō 2008. Excavations in the Japanese Archipelago*. Tokyo: Asahi shinbunsha, 2008.
- Bunkachō 2012 : BUNKACHŌ (Agency for Cultural Affairs) (ed.), *Hakkutsu sareta Nihon rettō 2012. Excavations in the Japanese Archipelago*. Tokyo: Asahi shinbunsha, 2012.
- Calado 2004 : CALADO (M.), *Menires do Alentejo Central: génese e evolução da paisagem megalítica regional*. Lisboa: Gema, 3 vol., 2004.
- Carrion Mendez et al. 2009 : CARRION MENDEZ (F.), LOZANO RODRIGUEZ (A.), GARCIA GONZALEZ (D.) MUNIZ LOPEZ (T.), FÉLIX (P.), LOPEZ RODRIGUEZ (F.), ESQUIVEL GUERRERO (A.), GARCIA (M.), Estudio geoarqueológico de los dolmenes de Antequera. Dolmenes de Antequera, *Instituto Andaluz de Patrimonio Histórico*, 2009, p. 144-163.
- Cassen 2009a : CASSEN (S.) (dir.), *Autour de la table : explorations archéologiques et discours savants sur des architectures néolithiques à Locmariaquer, Morbihan (Table des Marchands et Grand Menhir)*. Nantes : LARA, Université de Nantes, 2009.
- Cassen 2009b : CASSEN (S.), *Exercice de stèle. Une archéologie des pierres dressées. Réflexion autour des menhirs de Carnac*. Paris : Errance, 2009.
- Cassen 2011 : CASSEN (S.), Le Mané Lud en mouvement. Déroulé de signes dans un ouvrage néolithique de pierres dressées à Locmariaquer (Morbihan). In : ROBIN (G.), D'ANNA (A.), SCHMITT (A.), BAILLY (M.) (dir.), *Fonctions, utilisations et représentations de l'espace dans les sépultures monumentales du Néolithique européen*. Aix-en-Provence : Presses Universitaires de Provence, 2011.
- Cassen et al. 2012 : CASSEN (S.), LESCOP (L.), GRIMAUD (V.), QUERRÉ (G.), PUSTOC'H (F.), *Gavrinis (Larmor-Baden, Morbihan). À la recherche des représentations d'une tombe à couloir du 4^e millénaire (2)*. Rapport de recherche 2, Ministère de la Culture et de la Communication, Conseil général du Morbihan, Cnrs, École Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes, Université de Nantes (Unam), 2012 (hal-01509495).
- Caulfield et al. 1998 : CAULFIELD (S.), O'DONNELL (R. G.), MITCHELL (P. I.), ¹⁴C dating of a Neolithic field system at Céide Fields, County Mayo, Ireland, *Radiocarbon*, 40, 1998, p. 629-640.
- Charier-Fillon 1888 : CHARIER-FILLON (A.), *L'île de Noirmoutier II. Contribution à l'étude des mouvements du sol*. Niort : Clouzot, Libraire-éditeur, 1888.
- Chevalier 1984 : CHEVALIER (Y.), *L'architecture des dolmens entre Languedoc et Centre-Ouest de la France*. Bonn : Dr Rudolf Habelt GmbH, 1984.
- Chippindale 1994 : CHIPPINDALE (C.), *Stonehenge Complete*. London: Thames & Hudson, 1994 ; 3^e ed. 2004.
- Choisy 1899 : CHOISY (A.), *Histoire de l'Architecture*, 2 vol. Paris : Gauthier - Villars, 1899.

- Chouquer 2008 : CHOUQUER (G.), *Traité d'archéographie. La crise des récits géo-historiques*. Paris : Errance, 2008.
- Cicilloni & Cabras 2019 : CICILLONI (R.), CABRAS (M.), A GIS approach to the study of megalithic tombs. In : MÜLLER (J.), HINZ (M.), WUNDERLICH (M.) (eds), *Megaliths – Societies – Landscapes. Early Monumentality and Social Differentiation in Neolithic Europe*. Proceedings of the international conference: “Megaliths – Societies – Landscapes”, Early Monumentality and Social Differentiation in Neolithic Europe, Kiel (16th-20th June 2015). Bonn: Dr Rudolf Habelt GmbH (Frühe Monumentalität und soziale Differenzierung, 18), 2019, Vol. 2, p. 667-675.
- Clark et al. 2020 : CLARK (G.), LECLERC (M.), PARTON (P.), REEPMEYER (C.), GRONO (E.), BURLEY (D. V.), Royal funerals, ritual stones and participatory networks in the maritime Tongan state, *Journal of Anthropological Archaeology*, 57, 2020.
- Clastre 1974 : CLASTRE (P.), *La société contre l'État : recherche d'anthropologie politique*. Paris : Éditions de Minuit (Coll. “Critique”), 1974.
- Cleuziou 1988 : CLEUZIOU (S.), Dilmoun-Arabie. In : SALLES (J.-F.) (dir.), *L'Arabie et ses mers bordières, I. Itinéraires et voisinages : séminaire de recherche, 1985-1986*. Paris : De Boccard (Travaux de la maison de l'Orient Méditerranéen, 16), 1988, p. 27-56.
- Cleuziou 2002 : CLEUZIOU (S.), The Early Bronze Age of the Oman Peninsula from Chronology to the Dialectics of Tribe and State Formation. In : CLEUZIOU (S.), TOSI (M.), ZARINS (J.) (eds), *Essays of the Late Prehistory of the Arabian Peninsula*. Rome: ISIAO (Serie Orientale Roma, XCIII), 2002, p. 191-236.
- Cleuziou 2003 : CLEUZIOU (S.), Early Bronze Age Trade in the Gulf and Arabian Sea: the Society behind the Boats. In : POTTS (D.), AL NABOODAH (H.), HELLYER (P.) (eds), *Archaeology of the United Arab Emirates*. Proceedings of the First International Conference of the Archaeology of the U.A.E., Abu Dhabi (15-18/04/2001). London: Trident Press, 2003, p. 133-148.
- Cleuziou & Tosi 2018 : CLEUZIOU (S.), TOSI (M.), The Shadow of the Ancestors. In : FRENEZ (D.), GARBA (R.), *The Prehistoric Foundations of the Early Arabian Civilization in Oman*. Sultanate of Oman: Published by the Ministry of Heritage and Culture, 2018, p. 591.
- Cleuziou et al. 1992 : CLEUZIOU (S.), INIZAN (M.-L.), MARCOLONGO (B.), Le Peuplement Pré- et Proto-historique du système fluvial Fossile du Jawf-Hadramawt au Yémen (d'après l'interprétation d'images satellite, de photographies aériennes et de prospections), *Paléorient*, 18, 1992, p. 5-29.
- Cooney 2000 : COONEY (G.), *Landscapes of Neolithic Ireland*. London: Routledge, 2000.
- Couturaud 2016 : COUTURAUD (B.), *Mésopotamie et Golfe : réflexions sur les modalités d'échanges de matériaux de prestige au III^e millénaire av. J.-C.* Le carnet de la MAFKE. Recherches archéologiques franco-koweïtiennes de l'île de Faïlaka (Koweït), 13 octobre 2016 [<https://mafke.hypotheses.org/1389> (consulté le 30/03/2020)].
- Crassard et al. 2015 : CRASSARD (R.), BARGE (O.), BICHOT (C.-E.), BROCHIER (J. E.), CHAHOUD (J.), CHAMBRADÉ (M.-L.), CHATAIGNER (C.), MADI (K.), REGAGNON (E.), SEBA (H.), VILA (E.), Addressing the Desert Kites Phenomenon and Its Global Range Through a Multi-proxy Approach, *Journal of Archaeological Method and Theory*, 22 (4), 2015, p. 1 093-1 121.
- Cros et al. 2018 : CROS (J.-P.), LAPORTE (L.), BOCOUIM (H.), Introduction au deuxième volet “Pierres dressées en Afrique de l'Est”, *Afrique : Archéologie & Arts*, 14, 2018, p. 41-44.
- Cummings 2002 : CUMMINGS (V.), All cultural things. Actual and conceptual monuments in the Neolithic of western Britain. In : SCARRE (C.) (ed.), *Monuments and Landscape in Atlantic Europe*. London: Routledge, 2002, p. 107-121.
- Cummings & Richards 2014 : CUMMINGS (V.), RICHARDS (C.), The essence of the dolmen: the Architecture of megalithic construction. In : ROBIN (G.), D'ANNA (A.), SCHMITT (A.), BAILLY (M.) (dir.), *Fonctions, utilisations et représentations de l'espace dans les sépultures monumentales du Néolithique européen*. Aix-en-Provence : Presses Universitaires de Provence, 2014.
- Cummings & Richards 2016 : CUMMINGS (V.), RICHARDS (C.), A monumental task: building the dolmens of Britain and Ireland. In : LAPORTE (L.), SCARRE (C.) (eds), *Megalithic architectures of Europe*. Actes du colloque international de Rennes, IVth Meeting of the European Megalithic Studies Group (Mai 2012). Oxford: Oxbow Monographs, 2016, p. 49-58.
- Cummings & Whittle 2004 : CUMMINGS (V.), WHITTLE (A.), *Places of Special Virtue: megaliths in the Neolithic landscapes of Wales*. Oxford: Oxbow Books, 2004.
- Cummings et al. 2002 : CUMMINGS (V.), JONES (A.), WATSON (A.), Divided places: phenomenology and asymmetry in the monuments of the Black Mountains, Southeast Wales, *Cambridge Archaeological Journal*, 12, 2002, p. 57-70.
- Dehn 2009 : DEHN (T.), The megalithic Building site. In : SCARRE (C.) (ed.), *Megalithic Quarrying. Sourcing, extracting and manipulating the stones*. Oxford: Archaeopress (BAR International Series, 1923), 2009, p. 21-25.
- Dehn 2016 : DEHN (T.), The megalithic construction process and the building of passage graves in Denmark. In : LAPORTE (L.), SCARRE (C.) (eds), *Megalithic architectures of Europe*. Actes du colloque international de

- Rennes, IVth Meeting of the European Megalithic Studies Group (Mai 2012). Oxford: Oxbow Monographs, 2016, p. 59-68.
- Dehn & Hansen 2006 : DEHN (T.), HANSEN (S.), Megalithic architecture in Scandinavia. In : JOUSSAUME (R.), LAPORTE (L.), SCARRE (C.) (dir.), *Origine et développement du mégalithisme de l'ouest de l'Europe*. Actes du colloque international, Musée des Tumulus de Bougon (Deux-Sèvres) (26-30 octobre 2002). Niort : Conseil général des Deux-Sèvres, 2006, p. 39-62.
- Dehn et al. 1991 : DEHN (W.), KALB (P.), VORTISCH (W.), Geologisch-Petrographische Untersuchungen an Megalithgräbern Portugals, *Madriider Mitteilungen*, 32, 1991, p. 1-28.
- De Maigret 1996 : De MAIGRET (A.), New Evidence from the Yemenite "Turret Graves" for the Problem of the Emergence of the South Arabian States. In : READE (J.) (ed.), *The Indian Ocean in Antiquity*. London: Routledge, 1996, p. 321-337.
- Descola 2005 : DESCOLA (P.), *Par-delà nature et culture*. Paris : Gallimard (Coll. "Bibliothèque des sciences humaines"), 2005.
- Descola 2010 : DESCOLA (P.), *Diversité des natures, diversité des cultures*. Paris : Bayard (Coll. "Les petites conférences"), 2010.
- Descola 2010-2011 : DESCOLA (P.) (dir.), *La fabrique des images : visions du monde et formes de la représentation*. Paris : Musée du Quai Branly et Somogy, éditions d'art, 2010-2011.
- Descola 2017 : DESCOLA (P.), *La composition des mondes : entretiens avec Pierre Charbonnier*. Paris : Flammarion (Coll. Champs Essais), 2017.
- Dillehay 2007 : DILLEHAY (T. D.), *Monuments, empires, and resistance: the Araucanian polity and ritual narratives*. Cambridge: Cambridge University Press, 2007.
- Dinies et al. 2011 : DINIES (M.), NEEF (R.), KÜRSCHNER (H.), Holocene vegetational development and the beginning of oasis cultivation in Tayma, northwestern Saudi Arabia. *First results, Pollen*, 21, 2011, p. 9-14.
- Dinies et al. 2015 : DINIES (M.), PLESSEN (B.), NEEF (R.), KÜRSCHNER (H.), When the desert was green: Grassland expansion during the early Holocene in northwestern Arabia, *Quaternary International*, 2015 (doi:10.1016/j.quaint.2015.03.007).
- Dinies et al. 2016 : DINIES (M.), NEEF (R.), PLESSEN (B.), KÜRSCHNER (H.), Holocene vegetation in northwestern Arabia - changing natural resources, *Revue d'archéologie de l'Orient ancien. Hors-série : Actualités des recherches archéologiques en Arabie*, 2, 2016, p. 1-19.
- Durkheim 1912 [1968] : DURKHEIM (E.), *Les formes élémentaires de la vie religieuse : le système totémique en Australie*. Paris : Alcan, 1912 ; nouvelle édition P.U.F., 1968.
- Elkin 1933 : ELKIN (A. P.), *Studies in Australian Totemism*. Sydney: Australian National Research Council, 1933.
- Emory 1933 : EMORY (K. P.), *Stone Remains in the Society Islands*. Honolulu: Bishop Museum Press (Bulletin, 116), 1933.
- Engel et al. 2012 : ENGEL (M.), BRÜCKNER (H.), PINT (A.), WELLBROCK (K.), GINAU (A.), VOSS (P.), GROTTKER (M.), KLASSEN (N.), FRENZEL (P.), The early Holocene humid period in NW Saudi Arabia - Sediments, microfossils and palaeo-hydrological modelling, *Quaternary International*, 266, 2012, p. 131-141.
- Eriksen & Andersen 2016 : ERIKSEN (P.), ANDERSEN (N. H.), *Dolmens in Denmark. Architecture and Function*. Aarhus: Jutland Archaeological Society, Moesgaard Museum, 2016.
- Ferando 2016 : FERANDO (C.), The Deceptive Surface: Perception and Sculpture's "Skin", *Images re-vues*, 13, 2016.
- Fergusson 1872 : FERGISSON (J.), *Rude Stone Monuments in All Countries. Their Age and Uses*. London: J. Murray ed., 1872.
- Field 2005 : FIELD (D.), Some observations on perception, consolidation and change in a land of stones. In : BROWN (G.), FIELD (D.), McOMISH (D.) (eds), *The Avebury Landscape. Aspects of the field archaeology of the Marlborough Downs*. Oxford: Oxbow Books, 2005, p. 87-94.
- Fitzhugh 2017 : FITZHUGH (W. W.), Mongolian deer stones, European menhirs, and Canadian Arctic Inuksuit: collective memory and the function of northern monument traditions, *Journal of Archaeological Method and Theory*, 24, 2017, p. 149-187.
- Forest 1996 : FOREST (J.-D.), *Mésopotamie, l'apparition de l'État, VII^e-III^e millénaires*. Milan : Jaca Book, 1996.
- Frazer 1910 [1968] : FRAZER (J. G.), *Totemism and Exogamy: a Treatise on Certain Early Forms of Superstition and Society*. New York, 1910, 4 vol. ; nouvelle édition, 1968.
- Freud 1912 [1973] : FREUD (S.), *Totem und Tabu. Vienne, 1912. Traduction française Totem et tabou*. Paris : Payot, 1923 ; nouvelle édition, 1973.
- Fujji 2010 : FUJJI (S.), The origin of cheetah-hunting: A new perspective from the Neolithic site of Wadi Abu Tulayha in southern Jordan. In : *Abstracts of the International Conference of the History and Archaeology of Jordan, XI*, Paris (7-12 June 2010), Paris, 2010, p. 29.
- Furholt & Müller 2011 : FURHOLT (M.), MÜLLER (J.), The earliest monuments in Europe. Architectures and social structures (5000-3000 cal BC). In : FURHOLT (M.), LÜTH (F.), MÜLLER (J.) (eds), *Megaliths and Identities. Early monuments in Neolithic societies from the Atlantic to the Baltic*. 3rd European Megalithic Studies Group meeting, Kiel (13th-15th May 2010). Bonn: Dr. Rudolf Habelt GmbH

(Frühe Monumentalität und soziale differenzierung, 1), 2011, p. 15-32.

Gaillard 1897 : GAILLARD (F.), *L'Astronomie Préhistorique*. Paris : Epistemea (Administration des "Sciences Populaires"), 1897.

Galilée 1992 : GALILÉE, *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde*. Paris : Éd. du Seuil, 1992.

Galili et al. 2020 : GALILI (E.), ROSEN (B.), WEINSTEIN EVRON (M.), HERSHKOVITZ (I.), ESHED (V.), LIORA KOLSKA HORWITZ (L.), Israel: Submerged Prehistoric Sites and Settlements on the Mediterranean Coastline. The Current State of the Art. In : BAILEY (G.), GALANIDOU (N.), PEETERS (H.), JÖNS (H.), MENNENGA (M.) (eds), *The Archaeology of Europe's Drowned Landscapes*. New York: Springer, 2020, p. 443-484 (doi.org/10.1007/978-3-030-37367-2).

Gallay 2006 : GALLAY (A.), *Les sociétés mégalithiques : pouvoir des hommes, mémoire des morts*. Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes (Coll. Le savoir suisse. Histoire, 371), 2006.

Gallay 2011 : GALLAY (A.), *De mil, d'or et d'esclaves. Le Sahel Précolonial*. Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes (Coll. Le savoir suisse. Histoire, 72), 2011.

Gallay 2012 : GALLAY (A.), Approche cladistique et classification des sociétés ouest-africaines : un essai épistémologique, *Journal des Africanistes*, 82 (1-2), 2012, p. 209-248.

Gallay 2016 : GALLAY (A.), Sociétés et rites funéraires : le Nil moyen (Soudan) du Néolithique à l'islamisation, *Afrique : Archéologie & Arts*, 12, 2016, p. 43-80.

Gallay 2018 : GALLAY (A.), Le monumentalisme funéraire récent d'Éthiopie et la question des démocraties primitives, *Afrique : Archéologie & Arts*, 14, 2018, p. 45-76.

Gallay, à paraître : GALLAY (A.), Des tumulus dans les nécropoles mégalithiques sénégalaises : un état de la question. In : BOCOUM (H.), LAPORTE (L.) (dir.), *Paysages mégalithiques du Sénégal et de la Gambie*. Histoire générale du Sénégal. Éditions Tautem, Chapitre 3.

Garanger 1973 : GARANGER (J.), *Pierres et rites sacrés du Tahiti d'autrefois*. Paris : Société des Océanistes, 1973.

García Sanjuán & Lozano 2016 : GARCÍA SANJUÁN (L.), LOZANO RODRIGUEZ (J.-A.), Menga (Andalucía, Spain): biography of an exceptional megalithic monument. In : LAPORTE (L.), SCARRE (C.) (ed.), *Megalithic architectures of Europe*. Actes du colloque international de Rennes. IVth Meeting of the European Megalithic Studies Group (Mai 2012). Oxford: Oxbow Monographs, 2016, p. 17-30.

Gebel 2013 : GEBEL (H.), Arabia's fifth-millennium BCE pastoral well cultures: Hypotheses on the origins of oasis

life, *Proceedings of the seminar for arabian studies*, 43, 2013, p. 1-16.

Ghezzi & Ruggles 2007 : GHEZZI (I.), RUGGLES (C.), Chankillo: a 2300-year-old solar observatory in coastal Peru, *Science*, 315, 2007, p. 1 239-1 243.

Gillings & Pollard 2016 : GILLINGS (M.), POLLARD (J.), Making megaliths: shifting and unstable stones in the Neolithic of the Avebury landscape, *Cambridge Archaeological Journal*, 26, 2016, p. 537-559.

Glassner 2000 : GLASSNER (J.-J.), *Écrire à Sumer, l'invention du cunéiforme*. Paris : Éd. du Seuil, 2000.

Godelier 2009 : GODELIER (M.), *La production des grands hommes*. Paris : Flammarion (Coll. Champs Essais), 2009.

Gon Gy 1981 : GON GY (J.), *Le mégalithisme d'extrême orient : typologie, chronologie, originalité par rapport au mégalithisme occidental*. Rennes : Thèse, Université de Haute-Bretagne, dactylo., 1981.

Gouézin 2017 : GOUÉZIN (P.), *Structures funéraires et pierres dressées. Analyses architecturales et spatiales. Mégalithes du département du Morbihan*. Rennes : Thèse, Université de Rennes 1, 2017.

Griaule & Dieterlen 1965 [1991] : GRIAULE (M.), DIETERLEN (G.), *Le renard pâle 1 : le mythe cosmogonique*. Paris : Institut d'ethnologie (Coll. Travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie, 72), 1965, rééd. 1991.

Grillo & Hildebrand 2013 : GRILLO (K. M.), HILDEBRAND (E. A.), The context of early megalithic architecture in eastern Africa: the Turkana Basin c. 5000-4000 BP, *Azania*, 48 (2), 2013, p. 193-217.

Gronenborg 2006 : GRONENBORG (D.), Ancestors or Chiefs? Comparing Social Archaeologies in Eastern North America and Temperate Europe. In : BUTLER (B. M.), WELCH (P. D.) (eds), *Leadership and Polity in Mississippian Society*. Southern Illinois University (Center for Archaeological Investigations, Occasional Paper, n° 33), 2006.

Gwinnett & Gorelick 1991 : GWINNETT (A.J.), GORELICK (L.), Bead Manufacture at Hajar ar-Rayhani, Yemen, *The Biblical Archaeologist*, 54 (4), 1991, p. 186-196.

Hallendy 2000 : HALLENDY (N.), *Inuitsuit. Silent messengers of the Arctic*. Vancouver: Douglas & McIntyre, 2000.

Haselberger 1960 : HASELBERGER (H.), Monuments lithiques en Guinée, au Dahomey et au Togo, *Notes Africaines*, 88, 1960, p. 111-113.

Hausleiter 2011 : HAUSLEITER (A.), Ancient Tayma': an Oasis at the Interface between Cultures. New research at a key location on the caravan road. In : FRANKE (U.), ALGHABBAN (A.), GIERLICH (J.), WEBER (S.) (eds), *Roads of Arabia: The Archaeological Treasures of Saudi Arabia*. Berlin: Wasmuth, 2011, p. 103-120.

Hazell & Brodie 2012 : HAZELL (L. C.), BRODIE (G.), Applying GIS tools to define prehistoric megalith transport route corridors: Olmec megalith transport routes: a case study, *Journal of Archaeological Science*, 39, 2012, p. 3 475-3 479.

Hinguant & Boujot 2009 : HINGUANT (S.), BOUJOT (C.), Les pierres couchées de Belz ou la découverte d'un ensemble mégalithique. In : DEMOULE (J.-P.) (dir.), *La révolution néolithique dans le monde. Aux origines de l'emprise humaine sur le vivant*. Paris : CNRS éditions, Inrap, Universcience, 2009, p. 383-397.

Hori 1971 : HORI (I.) 堀一郎, Man.yōshū ni arawareta sōsei to takaikan reikon kan 万葉集にあらわれた葬制と他界観・靈魂観について (conception de l'âme et de l'au-delà et mode de sépulture apparaissant dans le Man.yōshū in *Man.yōshū taisei 万葉集大成*, Heibonsha, 8, 1971, p. 29-57.

Hoskin 2001 : HOSKIN (M.), *Tombs, Temples and their Orientations. A new perspective on Mediterranean prehistory*. Bognor Regis: Ocarina Books, 2001.

Huot 2005 : HUOT (J.), Vers l'apparition de l'État en Mésopotamie : Bilan des recherches récentes, *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 60^e année (5), 2005, p. 953-973.

Hutton 1929 : HUTTON (J.H.), Assam Megaliths, *Antiquity*, III, 1929, p. 324-338.

Iesinger 1983 : IESINGER (C. M.), *Legacy of Dilmun: the Roots of Ancient Maritime Trade in Eastern Coastal Arabia in the 4th/3rd millennium BC*. Madison: PhD Thesis, University of Wisconsin, 1983.

Ingraham et al. 1981 : INGRAHAM (M. L.), JOHNSON (T. D.), RIHANI (B.), SHATLA (I.), Preliminary Report on Reconnaissance Survey of the Northwestern Province (with a note on a brief survey of the Northern Province), *Atlāl*, 5, 1981, p. 59-84.

Insoll 2005 : INSOLL (T.), *The Land of Enki in the Islamic Era: Pearls, Palms and Religious Identity in Bahrain*. London: Routledge/Kegan Paul Ltd., 2005.

Jackson 2017 : JACKSON (L. E.), The Foothills erratics train region. In : SLAYMAKER (O.) (ed.), *Landscapes and Landforms of Western Canada*. Cham: Springer, 2017, p. 157-165.

Jeunesse 2018 : JEUNESSE (C.), 'Big Men', chefferies ou démocraties primitives ? Quels types de sociétés dans le Néolithique de la France. In : GUILAINE (J.), GARCIA (D.) (dir.), *La Protohistoire de la France*. Paris : Hermann, 2018, p. 171-186.

Jouenne 1918 : JOUENNE (P.), Les monuments mégalithiques du Sénégal, *Bulletin du Comité d'Études Histo-*

riques et Scientifiques de l'Afrique Occidentale Française, 1918, p. 57-86.

Joussaume 1981 : JOUSSAUME (R.), *Le Néolithique de l'Aunis et du Poitou occidental dans son cadre atlantique*. Rennes : Thèse d'État, Université de Rennes 1, Travaux du Laboratoire d'Anthropologie-Préhistoire-Protohistoire et Quaternaire Armoricaïns, 1981.

Joussaume 1985 : JOUSSAUME (R.), *Des dolmens pour les morts. Les mégalithismes à travers le monde*. Paris : Hachette, 1985.

Joussaume 1995 : JOUSSAUME (R.) (dir.), *Tiya - L'Éthiopie des mégalithes. Du biface à l'art rupestre dans la Corne de l'Afrique*. Chauvigny : Association des Publications Chauvinoises (Mém. XI), 1995.

Joussaume 1999 : JOUSSAUME (R.), Introduction, *Gallia Préhistoire*, 41, 1999, p. 167-193.

Joussaume 2003 : JOUSSAUME (R.), *Les charpentiers de la pierre. Monuments mégalithiques dans le monde*. Paris : La Maison des Roches, 2003.

Joussaume 2016 : JOUSSAUME (R.), *Palets et minches de Gargantua. Mégalithisme dans le Centre-Ouest de la France*. Chauvigny : Association des Publications Chauvinoises (*Memoria momenti*, 39), 2016.

Joussaume 2018 : JOUSSAUME (R.), De l'interprétation des tombes à stèles des Konso d'Éthiopie, *Afrique : Archéologie & Arts*, 14, 2018, p. 77-86.

Joussaume & Cros 2017 : JOUSSAUME (R.), CROS (J.-P.), *Mégalithes d'hier et d'aujourd'hui en Éthiopie*. Paris : Errance, 2017.

Joussaume & Raharijaona 1985 : JOUSSAUME (R.), RAHARIJAONA (V.), Sépultures mégalithiques à Madagascar, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 82 (10-12), 1985, p. 534-551.

Katō 2012 : KATŌ (A.) 加藤明, Man.yōshū no banka ni okeru shi ni kakawaru hyōgen ni tsuite no kōsatsu 『万葉集』の挽歌における死にかかわる表現についての考察 (Remarques à propos des expressions en rapport avec la mort dans les chants funéraires (banka) du Man.yōshū), *Tōkyō joshi taiiku tanki daigaku kiyō 東京女子体育短期大学紀要*, 47, 2012, p. 27-39.

Kennedy 2012 : KENNEDY (D.), Kites - new discoveries and a new type, *Arabian archaeological epigraphy*, 23, 2012, p. 145-155.

Kirch & Ruggles 2019 : KIRCH (P. V.), RUGGLES (C.), *Hei'au, 'Āina, Lani. The Hawaiian Temple System in Ancient Kahikinui and Kaupō, Maui*. Honolulu: University of Hawai'i Press, 2019.

Kluckholm & Kroeber 1952 : KLUCKHOLM (C.), KROEBER (A. L.), *Culture: a Critical Review of Concepts and Definitions*. Cambridge: Harvard University Press, 1952.

Kobayashi 2004 : KOBAYASHI (T.), *Jomon Reflections. Forager life and culture in the prehistoric Japanese archipelago*. Oxford: Oxbow Books, 2004.

Komoto 2003 : KOMOTO (M.), Extension of East Asian Megalithic Culture. In : *Meeting on Megalithic Culture. Comparing Prehistoric Ruins of the East and Europe*. Nara, Japan (19-21 March 2003). Nara: The Cultural Heritage Protection Cooperation Office, Asia/Pacific Cultural Centre for UNESCO, 2003, p. 11-23.

Kovalev 2007 : KOVALEV (A. A.), *Chemurchek cultural phenomenon. Collective papers in honour of A. V. Vinogradov*. St.Petersburg: Kult-Inform-Press, 2007.

Kovalev 2012 : KOVALEV (A. A.), *Most ancient statues in Chemurchek and neighbouring territories*. St.Petersburg: Kult-Inform-Press, 2012.

Kroeber 1952 : KROEBER (A. L.), *The Nature of Culture*. Chicago: University of Chicago Press, 1952.

Lancaster & Lancaster 1992 : LANCASTER (W.), LANCASTER (E.), Tribal Formations in the Arabian Peninsula, *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 3, 1992, p. 145-172.

Laporte 2010 : LAPORTE (L.), Restauración, reconstrucción y apropiación: evolución de las arquitecturas megalíticas en el oeste de Francia, entre pasado y presente (Restoration, reconstruction, appropriation : évolution des architectures mégalithiques dans l'Ouest de la France, entre passé et présent). Actes du colloque international de Beasain (Espagne), *Munibe*, Suppl. XX, 2010, p. 15-46.

Laporte 2012 : LAPORTE (L.), Dépôts de mobilier, architectures et pratiques funéraires dans le Centre-Ouest de la France au cours du Néolithique récent et final, dans son contexte atlantique. In : SÖHN (M.), VAQUER (J.) (dir.), *Sépultures de la fin du Néolithique en Europe occidentale*. Actes de la Table ronde de Carcassonne, 2008. Toulouse : Archives d'Écologie Préhistorique, 2012, p. 113-145.

Laporte 2013 : LAPORTE (L.), Les carrières fournissant le petit appareil employé dans la construction des masses tumulaires. Mégalithismes de l'ouest de la France, projets architecturaux, stratégies d'approvisionnement et techniques mises en œuvre pour l'extraction. In : GUYODO (J.-N.), MENS (E.) (dir.), *Technologie des premières architectures en pierre en Europe occidentale du V^e au II^e millénaire avant J.-C.* Actes du colloque de Nantes, 2008. Rennes : Presses Universitaires de Rennes (Coll. Archéologie & Culture), 2013.

Laporte 2015a : LAPORTE (L.), Menhirs et dolmens : deux facettes complémentaires du mégalithisme atlantique ? In : RODRÍGUEZ (G.), MARCHESI (H.) (dir.), *Statues-menhirs et pierres levées du Néolithique à aujourd'hui*. Actes du 3^e colloque international sur la statuaire mégalithique, Saint-Pons-de-Thomières (12-16 septembre 2012). Montpellier : DRAC Languedoc-Roussillon, Groupe archéologique du Saint-Ponais, 2015, p. 175-191.

Laporte 2015b : LAPORTE (L.), Le mégalithisme atlantique : une illusoire tentative de domestication du temps et de l'espace ? In : ROCHA (L.), BUENO RAMÍREZ (P.), BRANCO (G.) (eds), *Death as Archaeology of transition: Thoughts and Materials*. Actes du colloque international d'Evora (Portugal) (Mai 2013). Oxford: Archaeopress (BAR International Series, 2708), 2015, p. 35-51.

Laporte 2016 : LAPORTE (L.), Structural functions and architectural projects within the elongated megalithic monuments of Western France. In : LAPORTE (L.), SCARRE (C.) (eds), *Megalithic architectures of Europe*. Actes du colloque international de Rennes, IVth Meeting of the European Megalithic Studies Group (Mai 2012). Oxford: Oxbow Monographs, 2016, p. 17-30.

Laporte 2019 : LAPORTE (L.), The Concept of Monumentality in the Research into Neolithic Megaliths in Western France. In : WUNDERLICH (M.), JAMIR (T.), MÜLLER (J.) (eds), *Hierarchy and Balance: The Role of Monumentality in European and Indian Landscapes*. Kiel: UFG CAU (Journal of Neolithic Archaeology, Special Issue 5), 2019, p. 27-50.

Laporte & Bocoum 2019 : LAPORTE (L.), BOCOUM (H.), Towards other Atlantic shores: Reviewing Senegambian megalithism. In : MÜLLER (J.), HINZ (M.), WUNDERLICH (M.) (eds), *Megaliths – Societies – Landscapes. Early Monumentality and Social Differentiation in Neolithic Europe*. Proceedings of the international conference: "Megaliths – Societies – Landscapes", Early Monumentality and Social Differentiation in Neolithic Europe, Kiel (16th-20th June 2015). Bonn: Dr Rudolf Habelt GmbH (Frühe Monumentalität und soziale Differenzierung, 18), 2019, Vol. 1, p. 389-406.

Laporte & Dupont 2019 : LAPORTE (L.), DUPONT (C.), Personal adornments and objects of ornamentation: two case studies from hunter-gatherer burials, in France (La Vergne) and Argentina (Arroyo Seco II). Actes des rencontres HEPO, Tel Aviv (Israël) (Mars 2017), *Paleo Anthropology*, 2019, p. 156-176.

Laporte et al. 2011 : LAPORTE (L.), JALLOT (L.), SOHN (M.), Mégalithismes en France. Nouveaux acquis et nouvelles perspectives de recherche, *Gallia Préhistoire*, 53, 2011, p. 289-338.

Laporte et al. 2012 : LAPORTE (L.), BOCOUM (H.), CROS (J.-P.), DELVOYE (A.), BERNARD (R.), DIALLO (M.), DIOP (M.), KANE (A.), DARTOIS (V.), LEJAY (M.), BERTIN (E.), QUESNEL (L.), African megalithism: from graves to ruined megalithic monuments through the example of Wanar (Senegal), *Antiquity*, 86, 2012, p. 409-427.

Laporte et al. 2014 : LAPORTE (L.), PARRON (I.), COUSSEAU (E.), Nouvelle approche du mégalithisme à l'épreuve de l'archéologie du bâti. In : SÉNÉPART (I.),

- BILLARD (C.), BOSTYN (F.), PRAUD (Y.), THIRAUULT (E.) (dir.), *Méthodologie de recherches de terrain sur la Préhistoire récente en France*. Actes du 1^{er} colloque RMPR-Internéo de Marseille (Juin 2012). Toulouse : Archives d'Écologie Préhistorique, 2014, p. 169-186.
- Laporte *et al.* 2016 : LAPORTE (L.), LÓPEZ-ROMERO (E.), BERNARD (R.), Les tumulus allongés du Centre-Ouest de la France. Nécropoles, espaces, paysages. In : ROBIN (G.), D'ANNA (A.), SCHMITT (A.), BAILLY (M.) (dir.), *Fonctions, utilisations et représentations de l'espace dans les sépultures monumentales du Néolithique européen*. Aix-en-Provence : Presses Universitaires de Provence, 2016, p. 265-281.
- Laporte *et al.* 2017 : LAPORTE (L.), COUSSEAU (F.), BUENO RAMÍREZ (P.), BALBÍN BEHRMANN (R. de), GOUÉZIN (P.), MENS (E.), CHAURIS (L.), BERNARD (Y.), QUESNEL (L.), BARREAU (J.-B.), Le douzième dolmen de Barnenez. Destructures et reconstructions au sein d'une nécropole mégalithique, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 114 (1), 2017, p. 93-114.
- Laporte *et al.* 2018 : LAPORTE (L.), FROMONT (N.), GHESQUIÈRE (E.), MARCIGNY (C.), TINÉVEZ (J.-Y.), BLANCHET (S.), JALLOT (L.), WATTEZ (J.), Maison des morts, Maison des vivants. Une illustration à travers les vestiges néolithiques de la façade atlantique au V^e millénaire av. J.-C. In : LEMERCIER (O.), SÉNÉPART (I.), BESSE (M.), MORDANT (C.) (dir.), *Habitations et habitat du Néolithique à l'âge du Bronze en France et ses marges*. Actes des II^e Rencontres Nord/Sud de Préhistoire récente, Dijon (19-21 novembre 2015). Toulouse : Archives d'Écologie Préhistorique, 2018, p. 157-170.
- Laporte *et al.* 2020 : LAPORTE (L.), COUSSEAU (F.), GOUÉZIN (P.), LINARES-CATELA (J.-A.), PIOFFET (H.), Stonemasons and even engineers, for megalithic building in Neolithic Europe? In : COUSSEAU (F.), LAPORTE (L.) (eds), *Pre and Protohistoric Stone Architectures: Comparisons of the Social and Technical Contexts Associated to their Building*. Proceedings of the XVIIIth Congrès UISPP, Paris (June 2018). Oxford: Archaeopress, 2020, p. 1-26.
- Laporte *et al.*, à paraître : LAPORTE (L.), BOCOUM (H.), DELVOYE (A.), DJOUAD (S.), CROS (J.-P.), NDIAYE (M.), Ch. IV - Architectures mégalithiques. In : BOCOUM (H.), LAPORTE (L.) (dir.), *Paysages mégalithiques du Sénégal et de la Gambie, Histoire générale du Sénégal*. Éditions Tautem, à paraître, p. 103-124.
- Lavondès 1969 : LAVONDÈS (H.), L'histoire de A'a de Rurutu et l'évolution des mythes. In : JULIEN (M.), ORLIAC (C.), ORLIAC (N.), LAVONDÈS (A.), LAVONDÈS (H.), ROBIBEAU (C.) (dir.), *Mémoire de pierre, mémoire d'homme. Tradition et archéologie en Océanie, Hommage à José Garangé*. Paris : Publications de la Sorbonne (Coll. Homme et Société, 23), 1969, p. 313-331.
- Layton 1995 : LAYTON (R.), Relating to the country in the Western Desert. In : HIRSCH (E.), O'HANLON (M.) (eds), *The Anthropology of Landscape. Perspectives on place and space*. Oxford: Clarendon Press, 1995, p. 210-231.
- Le Roux 1997 : LE ROUX (C.-T.), Aspects non funéraires du mégalithisme armoricain. In : RODRIGUEZ CASALS (A.) (dir.), *O Neolítico atlántico e as orixes do megalitismo*. Santiago de Compostella: Consello da Cultura Gallega, 1997, p. 233-244.
- Lévi-Strauss 1962 : LÉVI-STRAUSS (C.), *Le totémisme aujourd'hui*. Paris : P.U.F., 1962.
- Lézine *et al.* 1998 : LÉZINE (A.-M.), SALIÈGE (J.-F.), ROBERT (C.), WERTZ (F.), INIZAN (M.-L.), Holocene lakes from Ramlat as-Sab'atayn (Yemen) illustrate the impact of Monsoon Activity in Southern Arabia, *Quaternary Research*, 50, 1998, p. 290-299.
- Lézine *et al.* 2010 : LÉZINE (A.-M.), ROBERT (C.), CLEUZIQU (S.), INIZAN (M.-L.), BRAEMER (F.), CRASSARD (R.), MÉRY (S.), CHARPENTIER (V.), STEIMER-HERBET (T.), Climate change and human occupation in the Southern Arabian lowlands during the last deglaciation and the Holocene, *Global and Planetary Change*, 72 (4), 2010, p. 412-428.
- Lézy & Chouquer 2006 : LÉZY (E.), CHOUQUER (G.), Autour du livre de Philippe Descola, *Études rurales*, 178, 2006, p. 229-252.
- Lleras Perez 1989 : LLERAS PEREZ (R.), *Arqueologia del alto valle de Tenza*. Bogota: Éditions Banco de la Republica, 1989.
- Lockyer 1897 : LOCKYER (N.), Notes on ancient British monuments. II: the Cornish cromlechs, *Nature*, 77, 1897, p. 82-84.
- Lockyer 1898 : LOCKYER (N.), Notes on ancient British monuments. VI: dolmens, *Nature*, 77, 1898, p. 414-415.
- Lockyer 1906 : LOCKYER (N.), *Stonehenge and other British Stone Monuments Astronomically Considered*. London: Macmillan, 1906.
- López-Romero 2008a : LÓPEZ-ROMERO (E.), Characterizing the evolution of visual landscapes in the late prehistory of south-west Morbihan (Brittany, France), *Oxford Journal of Archaeology*, 27, 2008, p. 217-239.
- López-Romero 2008b : LÓPEZ-ROMERO (E.), Monuments néolithiques de la région de Lorient (Morbihan, Bretagne) : à propos des modes d'organisation des territoires, *L'Anthropologie*, 112, 2008, p. 572-597.
- Macé 1986 : MACÉ (F.), *La mort et les funérailles dans le Japon ancien*. Paris : P.O.E., 1986.
- Macé 1997 : MACÉ (F.), Les maisons de lumières - Les tombes décorées du VI^e siècle au Japon. In : *Le vase de*

- béryl. *Études sur le Japon et la Chine en hommage à Bernard Frank*. Arles : Éditions Philippe Picquier, 1997, p. 299-309.
- Macé 2020 : MACÉ (F.), Un art barbare dans l'archipel japonais, les tombes décorées du VI^e siècle, *Perspective*, 220 (1), 2020, p. 127-139.
- MacKie 1997 : MacKIE (E. W.), Maeshowe and the winter solstice: ceremonial aspects of the Orkney Grooved Ware culture, *Antiquity*, 71, 1997, p. 338-359.
- Magail 2003 : MAGAIL (J.), "Entre steppe et ciel". *Mongolie, le premier empire des steppes*. Arles : Actes Sud / Mission archéologique française en Mongolie, 2003, p. 182-208.
- Magail 2008 : MAGAIL (J.), Tsatsiin Ereg, site majeur du début du 1^{er} millénaire en Mongolie, *Bulletin du Musée d'Anthropologie préhistorique de Monaco*, 48, 2008, p. 107-120.
- Maglova & Stoev 2014 : MAGLOVA (P.), STOEV (A.), Thracian Sanctuaries. In : RUGGLES (C. L. N.) (ed.), *Handbook of Archaeoastronomy and Ethnoastronomy*. New York: Springer, 2014, p. 1 385-1 394.
- Malville 2015 : MALVILLE (J. M.), Astronomy at Nabta Playa, southern Egypt. In : RUGGLES (C.L.N.) (ed), *Handbook of Archaeoastronomy and Ethnoastronomy*. New York: Springer, 2015, p. 1 079-1 091.
- Marcus 2002 : MARCUS (E.), Early Seafaring and Maritime Activity in the Southern Levant from Prehistory through the Third Millennium BCE. In : VAN DEN BRINK (L.), LEVY (T. E.) (eds), *Egypt and the Levant, Interrelations from the 4th through the Early 3rd Millennium BCE*. London/ New York: Leicest University Press, 2002, p. 403-417.
- Martinsson-Wallin 1996 : MARTINSSON-WALLIN (H.), The eyes of the moai, lost and re-discovered, *Rapa Nui Journal*, 10, 1996, p. 41-43.
- McCorrison et al. 2011 : McCORRISTON (J.), STEIMER-HERBET (T.), HARROWER (M.), WILLIAMS (K.), SALIÈGE (J.-F.), BIN 'AQIL (A.), Gazetteer of small-scale monuments in prehistoric Hadramawt, Yemen: a radiocarbon chronology from the RASA-AHSD Project research 1996-2008, *Arabian archaeology and epigraphy*, 22, 2011, p. 1-22.
- McCorrison et al. 2014 : McCORRISTON (J.), HARROWER (M.), STEIMER-HERBET (T.), WILLIAMS (K.), SENN (M.), AL-HADHARI (M.), AL-KATHIRI (M.), SALIÈGE (J.-F.), EVERHEART (J.), Monuments and Landscape of Mobile Pastoralists in Dhofar: the Arabian Human Social Dynamics (AHSD) Project, 2009-2011, *Journal of Oman Studies*, 12, 2014, p. 117-143.
- McCoy & Athens 2012 : McCOY (M. D.), ATHENS (J. S.), Sourcing the Megalithic Stones of Nan Madol: an XRF Study of Architectural Basalt Stone from Pohnpei, Federated States of Micronesia, *Journal of Pacific Archaeology*, 3 (1), 2012, p. 105-114.
- Meister et al. 2017 : MEISTER (J.), KRAUSE (J.), MÜLLER-NEUHOF (B.), PORTILLO (M.), REIMANN (T.), SCHÜTT (B.), Desert Agricultural Systems at EBA Jawa (Jordan): Integrating Archaeological and Paleoenvironmental Records, *Quaternary International*, 434, 2017, p. 33-50.
- Mens 2006 : MENS (E.), Technologie des mégalithes dans l'Ouest de la France. Remontage mental de l'affleurement et chronologie technique du débitage, *Bulletin de la Société Polymathique du Morbihan*, 132, 2006, p. 7-18.
- Mens 2008 : MENS (E.), Refitting megaliths in western France, *Antiquity*, 82, 2008, p. 25-36.
- Mens 2009 : MENS (E.), Technologie des mégalithes dans l'Ouest de la France : la carrière du Rocher Mouton à Besné (Loire-Atlantique, France). In : SCARRE (C.) (ed.), *Megalithic Quarrying. Sourcing, extracting and manipulating the stones*. Oxford: Archaeopress (BAR International Series, 1923), 2009, p. 59-69.
- Mens 2013 : MENS (E.), Technologie des premières architectures en pierre dans l'Ouest de la France. In : GUYODO (J.-N.), MENS (E.) (dir.), *Les premières architectures en pierre en Europe occidentale : du V^e au II^e millénaire avant J.-C.* Actes du Colloque International de Nantes, Musée Thomas Dobrée (2-4 octobre 2008). Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2013, p. 39-52.
- Michalowski 2013 : MICHALOWSKI (P.), Networks of Authority and Power in Ur III Times. In : GARFINKLE (S. J.), MOLINA (M.) (eds), *From the 21st Century B.C. to the 21st Century A.D.* Winona Lake: Eisenbrauns, 2013, p. 169-205.
- Mithen 2010 : MITHEN (S.), The Domestication of Water: Water Management in the Ancient World and its Prehistoric Origins in the Jordan Valley, *Philosophical Transactions of the Royal Society A: Mathematical, Physical and Engineering Sciences*, 368 (1931), 2010, p. 5 249-5 274.
- Mitri 2016 : MITRI (M.), *The Living Megalithic Culture of Khasi-Jaintia Hills, Meghalaya*. Don Bosco Publications, Don Bosco Centre for Indigenous Cultures, 2016.
- Mohen 1989 : MOHEN (J.-P.), *Le monde des mégalithes*. Paris : Casterman, 1989.
- Müller-Neuhof 2012 : MÜLLER-NEUHOF (B.), The Gardens of Jawa: Early Evidences for Rainwater Harvesting Irrigation, *Bulletin of the Council of British Research in the Levant*, 7, 2012, p. 62-64.
- Müller-Neuhof 2014a : MÜLLER-NEUHOF (B.), Desert irrigation agriculture. Evidences for Early Bronze Age Rainwater-Harvesting Irrigation Agriculture at Jawa (NE-Jordan). In : MORANDI BONACOSSO (D.) (ed.), *Settlement dynamics and human-landscape interaction in the dry steppes of Syria*. *Studia Chaburensia*, 4. Wiesbaden: Harrassowitz, 2014, p. 187-197.

Müller-Neuhof 2014b : MÜLLER-NEUHOF (B.), A 'Marginal' Region with Many Options: The Diversity of Chalcolithic/Early Bronze Age Socio-Economic Activities in the Hinterland of Jawa, *Levant*, 46 (2), 2014, p. 230-248.

Nespoulous 2003 : NESPOULOUS (L.), Des Empereurs et des Tombes. Une archéologie de l'archéologie protohistorique japonaise à l'époque d'Edo, *Ebisu*, 30, 2003, p. 87-122.

Nespoulous 2007 : NESPOULOUS (L.), *De la genèse de l'agriculture à la formation des sociétés archaïques complexes du V^e millénaire avant notre ère au VI^e siècle de notre ère*. 2 vol. Université de Paris I, Thèse de 3^e cycle, 2007.

Nespoulous 2008 : NESPOULOUS (L.), La période kofun et l'archipel japonais à partir du III^e siècle. In : DEMOULE (J.-P.), SOUYRI (P.-E.) (dir.), *Archéologie et patrimoine au Japon*. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2008, p. 61-76.

Newton & Zarins 2000 : NEWTON (L.S.), ZARINS (J.), Aspects of Bronze Age Art of Southern Arabia: The Pictorial Landscape and its Relation to Economic and Socio-Political Status, *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 11, 2000, p. 154-179.

Notué 2009 : NOTUÉ (J.-P.), Le mégalithisme au Grassland (Cameroun occidental). État des connaissances, nouvelles découvertes et perspectives, *Afrique : Art & Archéologie*, 5, 2009, p. 27-64.

Obermaier 1924 : OBERMAIER (H.), El dolmen de Soto (Trigueros, Huelva), *Boletín de la Sociedad Española de Excursiones, Arte, Arqueología, Historia*, 1924, p. 1-31.

Olisly 2007 : OLISLY (R.), Monolithes de Guinée équatoriale, *Sciences au sud*, 39, 2007, p. 10.

Ó Nualláin 1972 : Ó NUALLÁIN (S.), A Neolithic house at Ballyglass near Ballycastle, Co. Mayo, *Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, 102, 1972, p. 49-57.

Orchard 2008 : ORCHARD (J.), Early Religion in Ancient Arabia. In : OLIJDAM (E.), SPOOR (R. H.) (eds), *Intercultural relations between South and Southwest Asia. Studies in commemoration of E. C. L. DURING CASPERS (1934-1996)*. Oxford: Archaeopress (BAR International Series, 1826), 2008, p. 103-117.

Orchard & Stanger 1999 : ORCHARD (J.), STANGER (G.), Third Millennium Oasis Towns and Environmental Constraints on Settlement in the Al-Hajar Region, *Iraq*, LVI, 1999, p. 63-100.

Ovsyannikov & Terebikhin 1994 : OVSYANNIKOV (O. V.), TEREBIKHIN (N. M.), Sacred space in the culture of the Arctic regions. In : CARMICHAEL (D. L.), HUBERT (J.), REEVES (B.), SCHANCHE (A.) (eds), *Sacred Sites, Sacred Places*. London: Routledge, 1994, p. 45-81.

Parker Pearson & Richards 1994 : PARKER PEARSON (M.), RICHARDS (C.) (eds), *Architecture and Order. Approaches to Social Space*. London: Routledge, 1994.

Parker Pearson et al. 2019 : PARKER PEARSON (M.), POLLARD (J.), RICHARDS (C.), WELHAM (K.), CASSWELL (C.), FRENCH (C.), Megalith quarries for Stonehenge's bluestones, *Antiquity*, 93 (367), 2019, p. 45-62.

Patrick 1974 : PATRICK (J.), Midwinter sunrise at Newgrange, *Nature*, 249, 1974, p. 517-519.

Patton 1995 : PATTON (M.), *Neolithic Communities of the Channel Islands*. Oxford: Archaeopress (BAR, British Series, 240), 1995.

Perry 1918 : PERRY (W. J.), *The Megalithic Culture of Indonesia*. London: Longman, Green & Co, 1918.

Petraglia et al. 2015 : PETRAGLIA (M. D.), PARTON (A.), GROUCUTT (H. S.), ALSHAREKH (A.), Green Arabia: Human prehistory at the crossroads of continents, *Quaternary International*, 382, 2015, p. 1-7.

Petraglia et al. 2019 : PETRAGLIA (M. D.), BREEZE (P. S.), GROUCUTT (H. S.), Blue Arabia, Green Arabia: Examining Human Colonisation and Dispersal Models. In : RASUL (N.), STEWART (I.) (eds), *Geological Setting, Palaeoenvironment and Archaeology of the Red Sea*. Cham: Springer, 2019, p. 675-683.

Phillipson 1994 : PHILLIPSON (D.), The significance and symbolism of Aksumite stelae, *Cambridge Archaeological Journal*, 4, 1994, p. 189-220.

Poissonnier 1996 : POISSONNIER (B.), Mégalithes : expérimentation et restauration, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 93 (3), 1996, p. 326-330.

Porat et al. 2013 : PORAT (N.), AVNER (U.), HOLZER (A.), SHEMTOV (R.), HORWITZ (L. K.), Fourth-millennium-BC 'leopard traps' from the Begev Desert (Israel), *Antiquity*, 87, 2013, p. 714-727.

Potts 1988 : POTTS (D. T.), Trans-arabian routes of the pre-islamic period. In : SALLES (J.-E.) (dir.), *L'Arabie et ses mers bordières. Itinéraires et voisinages : séminaire de recherche 1985-1986*. Lyon : Maison de l'Orient méditerranéen, 1988, p. 127-162.

Pourtaud & Olivet 2015 : POURTAUD (J.-S.), OLIVET (Y.), *Dolmens, menhirs, tumulus et pierres de légendes de Charente-Maritime*. Saintes : Le Croît Vif, 2015.

Pozzi 2013 : POZZI (A.), *Megalithism. Sacred and Pagan architecture in Prehistory*. Universal Publishers, Florida, 2013.

Renfrew 1974 : RENFREW (C.), Beyond a subsistence economy: the evolution of social organization in prehistoric Europe. In : MOORE (C. B.) (ed.), *Reconstructing Complex Societies: an Archaeological Colloquium*. Cambridge, Mass.:

- The American Schools of Oriental Research (Bulletin of the American Schools of Oriental Research, Suppl. Studies, 20), 1974, p. 69-88.
- Renfrew 1983 : RENFREW (C.), The Social Archaeology of Megalithic Monuments, *Scientific American*, 249 (5), 1983, p. 152-163.
- Robin 2010 : ROBIN (G.), *L'architecture des signes. L'art pariétal des tombeaux néolithiques autour de la mer d'Irlande*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2010.
- Rowland 2014 : ROWLAND (J. M.), Interregional exchange: the evidence from Kafr Hassan Dawood, East Delta. In : MACZYŃSKA (A.) (ed.), *The Nile Delta as a centre of cultural interactions between Upper Egypt and the southern Levant in the 4th Millennium BC*. Poznań (Studies in African Archaeology, 12), 2014, p. 269-297.
- Ruggles 1999 : RUGGLES (C.), *Astronomy in Prehistoric Britain and Ireland*. New Haven & London: Yale University Press, 1999.
- Sagona 2018 : SAGONA (A.), *The Archaeology of the Caucasus. From Earliest Settlements to the Iron Age*. Cambridge: Cambridge University Press, 2018.
- Salles 1988 : SALLES (J.-F.), *L'Arabie et ses mers bordières. Itinéraires et voisinages : séminaire de recherche 1985-1986*. Lyon : Maison de l'Orient méditerranéen, 1988.
- Salvat et al. 2019 : SALVAT (B.), MARIC (T.), GOEPFERT (T.), EISENHAUER (A.), The marae of Taputapuātea (Ra'iātea, Society Islands) in 2016: nature, age and origin of coral erected stones, *Journal de la Société des Océanistes*, 149, 2019, p. 281-299.
- Sanlaville 1988 : SANLAVILLE (P.), Synthèse sur le Paléo-environnement. Préhistoire du Levant II. Processus des changements culturels, *Paléorient*, 14 (2), 1988, p. 57-60.
- Sanlaville 1992 : SANLAVILLE (P.), Changements climatiques dans la Péninsule arabique durant le Pléistocène supérieur et l'Holocène, *Paléorient*, 18 (1), 1992, p. 5-26.
- Sanlaville 2002 : SANLAVILLE (P.), Changements climatiques et évolution des plaines alluviales dans le sud du Levant durant les stades isotopiques 5 (125-75 ka) et 4 (75-55 ka), *Paléorient*, 28 (1), 2002, p. 15-26 (<http://www.jstor.org/stable/41496628>).
- Sassaman 2005 : SASSAMAN (K. E.), Poverty Point as structure, event, process, *Journal of Archaeological Method and Theory*, 12, 2005, p. 335-364.
- Saville 1990 : SAVILLE (A.), *Hazleton North. The excavation of a Neolithic long cairn of the Cotswold-Severn group*. London: English Heritage, 1990.
- Scarre 2004 : SCARRE (C.), Choosing stones, remembering places: geology and intentions in the megalithic monuments of western Europe. In : BOIVIN (N.), OWOC (M. A.) (eds), *Soils, Stones and Symbols: Cultural Perceptions of the Mineral World*. London: UCL Press, 2004, p. 187-202.
- Scarre 2011a : SCARRE (C.), Stone people: monuments and identities in the Channel Island. In : FURHOLT (M.), LÛTH (E.), MÜLLER (J.) (eds), *Megaliths and Identities. Early monuments in Neolithic societies from the Atlantic to the Baltic*. 3rd European Megalithic Studies Group meeting, Kiel (13th-15th May 2010). Bonn: Dr. Rudolf Habelt GmbH (Frühe Monumentalität und soziale Differenzierung, 1), 2011, p. 95-104.
- Scarre 2011b : SCARRE (C.), *Landscapes of Neolithic Brittany*. Oxford: Oxford University Press, 2011.
- Scarre 2015 : SCARRE (C.), Les pierres dressées en Grande-Bretagne : chronologie, symbolisme et traditions préhistoriques. In : RODRÍGUEZ (G.), MARCHESI (H.) (dir.), *Statues-menhirs et pierres levées du Néolithique à aujourd'hui*. Actes du 3^e colloque international sur la statuaire mégalithique, Saint-Pons-de-Thomières (12-16 septembre 2012). Montpellier : DRAC Languedoc-Roussillon, Groupe archéologique du Saint-Ponais, 2015, p. 141-151.
- Schnapp 2015 : SCHNAPP (A.), *Ruines. Essai de perspective comparé*. Lyon : Presses universitaires de Lyon, 2015.
- Schulz-Paulsson 2017 : SCHULZ-PAULSSON (B.), *Time and Stone: The Emergence and Development of Megaliths and Megalithic Societies in Europe*. Oxford: Archaeopress Archaeology, 2017.
- Scott 2013 : SCOTT (J.), *Zomia ou l'art de ne pas être gouverné*. Paris : Éd. du Seuil, 2013.
- Scott 2017 : SCOTT (J.), *Against the Grain*. Yale University Press, 2017, 298 p.
- Sellier 1991 : SELLIER (D.), Analyse morphologique des marques de la météorisation des granites à partir de mégalithes morbihannais. L'exemple de l'alignement de Kerlescan à Carnac, *Revue Archéologique de l'Ouest*, 8, 1991, p. 83-97.
- Sellier 1995 : SELLIER (D.), Éléments de reconstitution du paysage prémégalithique sur le site des alignements de Kerlescan (Carnac, Morbihan) à partir de critères géomorphologiques, *Revue Archéologique de l'Ouest*, 12, 1995, p. 21-41.
- Sellier 2013 : SELLIER (D.), L'analyse géomorphologique des mégalithes : principes méthodologiques et application. In : GUYODO (J.-N.), MENS (E.) (dir.), *Les premières architectures en pierre en Europe occidentale : du V^e au II^e millénaire avant J.-C.* Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2013, p. 13-37.
- Skorupka 2010 : SKORUPKA (M.), *Les "desert kites" yéménites*. *Chroniques yéménites* [Online], 16 | 2010, On line since 09 August 2010, connection on 18 March 2020 (URL : <http://journals.openedition.org/cy/1777> ; doi : <https://doi.org/10.4000/cy.1777>).

- Smyth 2014 : SMYTH (J.), *Settlement in the Irish Neolithic. New discoveries at the edge of Europe*. Oxford and Philadelphia: Oxbow Books, 2014.
- Solsvick & Wallin 2010 : SOLSVICK (R.), WALLIN (P.), *Time and Temples: Chronology of Marae Structures in the Society Islands*. Gotland University Press, 2010.
- Steimer-Herbet 2004 : STEIMER-HERBET (T.), *Classification des sépultures à superstructure lithique dans le Levant et l'Arabie occidentale (IV^e et III^e millénaires avant J.-C.)*. Oxford: Archaeopress (BAR International Series, 1246), 2004.
- Steimer-Herbet 2010a : STEIMER-HERBET (T.), Stèles d'Arabie. In : ANDRÉ-SALVINI (B.), JUVIN (C.), MAKARIOU (S.), DEMANGE (F.), AL-GHABBAN (A.) (dir.), *Routes d'Arabie, Trésors archéologiques du royaume d'Arabie Saoudite*. Paris : Musée du Louvre, Somogy éditions d'Art, 2010, p. 166-169.
- Steimer-Herbet 2010b : STEIMER-HERBET (T.), Du Plateau du Jaulan au piémont oriental du Jebel al-Arab, architecture funéraire et culturelle des périodes proto-historiques. In : AL-MAQDISSI (M.), BRAEMER (F.), DENTZER (J.-M.) (dir.), *Hauran V. La Syrie du Sud du Néolithique à l'Antiquité tardive. Recherches récentes*. Actes du colloque de Damas, 2007. Beyrouth : Institut français du Proche-Orient, 2010, p. 349-358.
- Steimer-Herbet 2011 : STEIMER-HERBET (T.) (dir.), *Pierres levées, stèles anthropomorphes et dolmens*. Oxford : Archaeopress (BAR International Series, 2317), 2011.
- Steimer-Herbet 2018 : STEIMER-HERBET (T.), *Indonesian Megaliths, a forgotten cultural heritage*. Laboratoire d'archéologie préhistorique UNIGE. Oxford: Archaeopress, 2018.
- Steimer-Herbet & Besse 2020 : STEIMER-HERBET (T.), BESSE (M.), Les tombes tours d'Arabie du 4^e au 3^e millénaire av. J.-C. : une architecture mégalithique standardisée pour des sociétés égalitaires ? In : COUSSEAU (F.), LAPORTE (L.) (eds), *Pre and Protohistoric Stone Architectures: Comparisons of the Social and Technical Contexts Associated to their Building*. Proceedings of the XVIIIth Congrès UISPP, Paris (June 2018). Oxford: Archaeopress, 2020, p. 95-118.
- Steimer-Herbet et al. 2006 : STEIMER-HERBET (T.), BRAEMER (F.), DAVTIAN (G.), Pastoralists'tombs and settlement pattern in Wadi Wa'shah during the Bronze Age (Hadramawt, Yemen), *Proceeding Seminar of Arabian Studies*, 36, 2006, p. 257-265.
- Steimer-Herbet et al. 2007 : STEIMER-HERBET (T.), SAGORY (T.), LAVIGNE (O.), AS-SAQQAF (A.), Une statuette anthropomorphe du 4^e millénaire avant notre ère au Yémen, *Archéologia*, 440, 2007, p. 12-13.
- Stélékis 1961 : STÉLÉKIS (M.), *La Necropolis megalitica de Ala-Safat (Transjordania)*. Barcelona: Institute de Prehistoria Arqueologia, 1961.
- Stronach & Royce 1981 : STRONACH (D.), ROYCE (W. R.), Standing Stones in the Atrek Region: The Ḥālat Nabī Cemetery, *Iran*, 19, 1981, p. 147-150.
- Stukeley 1740 : STUKELEY (W.), *Stonehenge. A temple restored to the Druids*. 1740.
- Tallet et al. 2013 : TALLET (P.), CASTEL (G.), FLUZIN (P.), Metallurgical sites of South Sinai (Egypt) in the Pharaonic Era: New Discoveries, *Paléorient*, 37 (2), 2013, p. 79-89.
- Tchandeu 2009 : TCHANDEU (N. S.), Cultures lithiques dans les monts Mandara au Cameroun, *Afrique : Arts & Archéologie*, 5, 2009, p. 65-80.
- Testart 2005 : TESTART (A.), *Éléments de classification des sociétés*. Paris : Errance, 2005.
- Testart 2004-2010 : TESTART (A.), *Principes de sociologie générale. Séminaire du Collège de France*. Manuscrit non publié, 4 vol., 2004-2010.
- Testart 2012 : TESTART (A.), *Avant l'histoire. L'évolution des sociétés de Lascaux à Carnac*. Paris : Gallimard, 2012.
- Testart 2014 : TESTART (A.), Anthropology of the Megalith-Erecting Societies. In : BESSE (M.) (ed.), *Around the Petit-Chasseur Site in Sion (Valais, Switzerland) and New Approaches to the Bell Beaker Culture*. Proceedings of the International Conference, Sion, Switzerland (October 27th-30th 2011). Oxford: Archaeopress, 2014, p. 331-336.
- Thorpe & Williams-Thorpe 1991 : THORPE (R. S.), WILLIAMS-THORPE (O.), The myth of long-distance megalithic transport, *Antiquity*, 65, 1991, p. 64-73.
- Tilley 1994 : TILLEY (C.), *A Phenomenology of Landscape. Places, paths and monuments*. Oxford: Berg, 1994.
- Tilley 2004 : TILLEY (C.), *The Materiality of Stone. Explorations in landscape phenomenology*. Oxford & New York: Berg, 2004.
- Tilley 2008 : TILLEY (C.), *Body and Image. Explorations in Landscape Phenomenology 2*. Walnut Creek, CA: Left Coast Press, 2008.
- Tilley & Cameron-Daum 2017 : TILLEY (C.), CAMERON-DAUM (K.), *An Anthropology of Landscape. The Extraordinary in the Ordinary*. London: UCL Press, 2017.
- Tondabayashi-shi Kyōiku i.inkai 2003 : TONDABAYASHI-SHI KYŌIKU I.INKAI (Tondabayashi City Board of Education), *Shindōhaijiato Oganji-ike Kama-ato - Okameishi kofun*, Tondabayashi-shi maizō bunkazai chōsa hōkoku 35 (Tondabayashi City Buried Cultural Properties Excavation Report 35), 2003.
- Tuan 1977 : TUAN (Y.-F.), *Space and Place. The perspective of experience*. Minneapolis: University of Minnesota Press, 1977.
- Tylor 1871 : TYLOR (B.), *Primitive Culture: Research into the Development of Mythology, Philosophy, Religion and*

Custom. London: H. Murray, 2 vol., 1871 (traduction française : *La civilisation primitive*. Paris : Reinwal, 1876-1878, 2 vol.).

Valentin & Molle 2016 : VALENTIN (F.), MOLLE (G.) (dir.), *La pratique de l'espace en Océanie : découverte, appropriation et émergence des systèmes sociaux traditionnels*. Paris : Société préhistorique française (Séances, 7), 2016.

Verjux *et al.* 1998 : VERJUX (C.), SIMONIN (D.), RICHARD (C.), Des sépultures mésolithiques aux tombes sous dalles. In : GUILAINE (J.) (dir.), *Sépultures d'occident et genèse des mégalithismes*. Paris : Errance, 1998, p. 59-70.

Volcevskaja 2011 : VOLCEVSKA (B.), *Kokino (Macedonia), Archaeological Site and Megalithic Observatory*. Cottbus: World Heritage Studies, 2011.

Vortisch 1999 : VORTISCH (W.), Geologisch-petrographische Untersuchungen an megalithischen Monumenten - Beispiele aus Portugal. In : BEINHAEUER (K. W.), COONEY (G.), GUKSCH (C. E.), KUS (S.) (eds), *Studien zur Megalithik. Forschungsstand und ethnoarchäologische Perspektiven*. Weissbach: Beier & Beran, 1999, p. 275-288.

Watson 2001 : WATSON (A.), Composing Avebury, *World Archaeology*, 33, 2001, p. 296-313.

Wellbrock *et al.* 2011 : WELLBROCK (K.), VOB (P.), GROTTKER (M.), Reconstruction of mid-Holocene climate conditions for north-western Arabian oasis Tayma, *International Journal of Water Resources and Arid Environments*, 1, 2011, p. 200-209.

Whitefield 2017 : WHITEFIELD (A.), Neolithic 'Celtic' Fields? A reinterpretation of the chronological evidence from Céide Fields in Northwestern Ireland, *European Journal of Archaeology*, 20, 2017, p. 257-279.

Wunderlich 2017 : WUNDERLICH (M.), Megalithic Monuments and Equality. In : HANSEN (S.), MUELLER (J.), *Rebellion and Inequality in Archaeology*. Bonn: Dr. Rudolf Habelt GmbH (Universitätsforschungen zur prähistorischen Archäologie, 308), 2017, p. 153-170.

Yang 2015 : YANG (H.-J.), Astronomical aspects of Korean dolmens. In : RUGGLES (C. L. N.) (ed.), *Handbook of Archaeoastronomy and Ethnoastronomy*. New York: Springer, 2015, p. 2 149-2 156.

Yule & Weisberger 1998 : YULE (P.), WEISGERBER (G.), Prehistoric Tower Tombs at Shir/Jaylah, Sultanate of Oman, *Beiträge zur Allgemeinen und Vergleichenden Archäologie*, 18, 1998, p. 183-241.

Zangato 1999 : ZANGATO (E.), *Sociétés préhistoriques et mégalithes dans le nord-ouest de la République Centrafricaine*. Oxford: Archaeopress (BAR International Series, 768), 1999.

Zarins 1989 : ZARINS (J.), Pastoralism in Southwest Asia: the Second Millenium BC. In : CLUTTON-BROCK (J.) (ed.), *The Walking Larder: Patterns of Domestication, Pastoralism, and Predation*. London: Unwin Hyman, 1989, p. 127-155.

Zarins 1992 : ZARINS (J.), Archaeological and Chronological Problems within the Greater Southwest Asian Arid Zone, 8500-1850 B.C. In : EHRICH (R. W.) (ed.), *Chronologies in Old World Archaeology, I*. Chicago and London: The University of Chicago Press, Third Edition 1992, p. 42-62.

Zboray 2013 : ZBORAY (A.), Prehistoric trails in the environs of Karkur Talh, Jebel Uweinat. In : FÖRSTER (F.), REIMER (H.) (eds), *Desert Road archaeology in Ancient Egypt and Beyond*. Köln, Germany: Heinrich-Barth-Institut (Africa Praehistorica, 27), 2013, p. 381-389.



Mégalithes dans le monde

Conclusion



Conclusion

Il n'est guère de continent ou de grande région du monde qui ne recèle au moins quelques mégalithes. Ces très grosses pierres, seulement dressées vers le ciel ou assemblées en un dispositif qui semble défier jusqu'aux lois les plus élémentaires de la gravité, marquent ainsi le paysage de façon durable. Elles furent le plus souvent déplacées, et l'individualité propre à chacune est généralement préservée au sein des ruines mégalithiques qui aujourd'hui s'offrent à notre regard. Le poids ou la taille de certains blocs est d'abord ce qui marque l'imagination, et pourtant nombre d'entre eux participent à des constructions bien plus vastes qui ne nous sont pas toujours directement perceptibles. D'autres dispositifs similaires furent parfois bâtis au même moment, et dans le même secteur, mais avec des dimensions ou avec des éléments de taille plus modestes, voire avec des matériaux différents. Tous contribuent à façonner un paysage, végétal et rocheux, terrestre et céleste. En feuilletant les pages de ces volumes, on sera d'abord frappé par une diversité qui n'a d'égale que celle de leurs bâtisseurs, comme des sociétés correspondantes, à différents moments d'une histoire qui chaque fois leur est propre. Jamais autant de savoirs sur ce sujet n'avaient été rassemblés au sein d'un même ouvrage, ce qui soulève bien des interrogations auxquelles il serait présomptueux de vouloir apporter une seule réponse, définitivement acquise. Nous nous devons d'abord de remercier très sincèrement l'ensemble des auteurs qui ont livré tant de synthèses de très grande qualité et d'une extraordinaire richesse, avec une abondante bibliographie et la mention systématique d'un historique des recherches qui permet d'également situer le discours de chacun au sein de toute la diversité des contextes académiques correspondants. Les exemples que nous seront maintenant amenés à citer illustrent la richesse de chacune des contributions, mais ne sauraient la résumer.

À ce jour, on ne connaît pas de mégalithes qui aient été érigés par *Homo sapiens* aux temps les plus reculés de la Préhistoire. La question de dispositifs analogues mis en œuvre par les derniers chasseurs-cueilleurs reste en suspens. Elle est discutée sous différents angles au travers d'exemples pris dans le désert d'Atacama au Chili ou dans les Balkans en Europe, au nord de l'Australie ou du Japon, comme également à Göbekli Tepe en Turquie. Au Levant de façon ponctuelle (au moins dans le PPNB), comme plus tard et plus largement sur la façade atlantique de l'Europe (assurément dès le 5^e et peut-être le 6^e millénaire avant notre ère), voire peut-être également de façon tout aussi indépendante dans les Andes péruviennes (période dite Formative), bien des mégalithes sont contemporains des premiers développements de l'agriculture et de l'élevage. En Chine, et notamment en Mandchourie (culture de Hongshan), de vastes constructions funéraires néolithiques font un large usage de la pierre, sans toutefois mobiliser de très gros blocs. De par le monde, un plus grand nombre encore de mégalithes fut édifié par des populations qui pratiquaient la métallurgie, ou connaissaient l'usage des métaux : au moins dès le 4^e millénaire avant notre ère au Proche et Moyen-Orient, comme dans le Caucase un peu plus au nord, et peut-être aussi en Afrique orientale un peu

plus au sud, puis un peu plus tard dans l'Altaï ou dans les steppes de l'Asie centrale et orientale. Tout au nord de la Sibérie, en Russie, et à peu près aux mêmes époques, les stèles décorées des pasteurs nomades de la culture Okuniev (2500-1800 avant notre ère) présentent une surprenante superposition de registres graphiques qui n'est pas sans évoquer la structure de quelques traditions beaucoup plus anciennes, en réalité déjà présentes dans l'art pariétal du Paléolithique supérieur. À partir de la seconde moitié du 2^e millénaire avant notre ère, puis au cours du millénaire suivant, on construit de très nombreux mégalithes en Inde péninsulaire, ou en Corée comme sur l'île de Kyūshū. Au Japon, la période d'édification des *kofun* (celle aussi où la religion pourrait commencer à prendre des formes que l'on associera plus tard au Shintō, dans l'archipel) précède tout juste l'avènement de l'État (fin du VII^e siècle de notre ère), et de temps historiques dont les mythes rendent compte du caractère immuable et majestueux attribué à la pierre, et aux rochers, dans l'imaginaire des élites. Sur le continent, le livre des Han mentionnait déjà l'existence d'une curieuse coutume consistant à vénérer de très grandes pierres chez les Qiang, exonyme désignant diverses populations du sud-ouest de la Chine. En Inde, quelques mégalithes portent des inscriptions dans une forme archaïque d'écriture tamoule-brahmi, datée du IV^e siècle avant notre ère, alors que la littérature Sangam et un premier traité de grammaire tamoul décrivent des rituels funéraires comprenant l'érection d'une grande pierre, ou *nadukal*, au sein de laquelle l'esprit du mort vient se fondre. Les grandes sépultures mégalithiques se font toutefois beaucoup plus rares avec l'avènement des premières cités et, là encore, avec l'apparition de l'État (voire des premiers échanges monétaires).

Il en fut de même dans le Maghreb oriental, où des centaines de milliers de mégalithes funéraires appartiennent à la fin de l'Âge du Bronze et à l'Âge du Fer, au cours du premier millénaire avant notre ère. Près des rives de la mer Noire, les mégalithes funéraires de Thrace furent eux aussi systématiquement utilisés au cours de l'Âge du Fer, également. Par la suite, le développement des grandes religions monothéistes semble marquer un terme à ce type de pratiques, jusque sur les hauts plateaux de l'Himalaya dont les mégalithes sont généralement attribués à une époque antérieure à l'arrivée du bouddhisme. Indépendamment et à l'autre bout du monde, dans le nord de la cordillère des Andes, des monuments funéraires mégalithiques comme ceux de San Agustín furent principalement édifiés au cours du premier millénaire de notre ère. Ceux, très différents, récemment étudiés dans la région d'Amapa, au nord du Brésil, appartiennent en revanche à la première moitié du premier millénaire avant notre ère. Au Panama, les tertres tumulaires d'une élite de la culture de Coclé (700-1000 de notre ère) sont aussi parfois associés à des pierres dressées, alors que celles-ci délimitent quelques enceintes cérémonielles au Venezuela, voire des terrains de jeux de balle sur l'île de Porto Rico, dans le sud-est de la République dominicaine et dans les îles Vierges britanniques ; elles étaient toujours en activité à l'arrivée des premiers Européens. Au Pérou, en Bolivie ou en Équateur, nombreuses sont les *Huancas* encore honorées de nos jours. Dans le nord de la Colombie, certaines de ces pierres pèsent jusqu'à 30 tonnes. La profondeur chronologique des périodes pendant lesquelles furent construits tant de mégalithes dans les Caraïbes comme en Amérique du Sud, où ce terme n'est presque jamais employé alors qu'ils sont en réalité si nombreux et si variés, étonnera sans doute bien des spécialistes. Une telle profondeur chronologique marque également différents mégalithes édifiés successivement en Afrique de l'Est, notamment en Éthiopie où c'est encore une pratique très vivante par exemple chez les Konso, comme également chez d'autres populations du Sud-Soudan. Certains auteurs proposent même d'associer indirectement la présence de nombreux mégalithes dans le Sahara oriental et central aux migrations anciennes de pasteurs nomades de langue nilo-saharienne, dont l'origine pourrait trouver sa source justement en ces régions de l'Afrique orientale, dans une zone où les variations climatiques de l'Holocène récent furent particulièrement contrastées. En Afrique de l'Ouest, les mégalithes de l'aire sénégalaise

semblent correspondre à un épisode bien plus court, de quelques centaines d'années seulement, autour des premiers siècles du deuxième millénaire de notre ère. Dans le sud du Nigéria comme au Cameroun, d'autres pierres dressées marquent de petits monuments funéraires, se tiennent dans les bois sacrés, ou participent à délimiter, voire à protéger les lieux où se pratiquent les initiations les plus secrètes. À Madagascar également, la construction de mégalithes sur les hautes terres centrales de l'Imérina ne semble guère remonter à plus de cinq cents ans. En Androy dans le sud de l'île, le recours à la tradition orale (notamment celle des Afomarolahy) permet de dresser un scénario historique et quelques éléments d'explication ; cette tradition mégalithique toujours vivante semble ici avoir émergé au milieu du XIX^e siècle en liaison avec des revendications territoriales sur des pâturages contestés, des affirmations identitaires au sein d'une population en expansion et l'effondrement de l'autorité royale.

Au cours des deux derniers millénaires, nombre de mégalithes furent également réalisés par des sociétés sans écriture. Peut-être est-ce l'une des raisons pour laquelle ils furent si souvent étudiés par des archéologues spécialistes de la Préhistoire ou de la Protohistoire : on espère du moins, on voudrait le croire, que plus personne désormais ne songerait à établir un parallèle entre l'aspect rudimentaire des blocs de pierre mis en œuvre et le caractère "primitif" des populations concernées, dans le passé comme au présent. En Europe, sur les rives de la Méditerranée il y a tout juste une cinquantaine d'années, de semblables raisonnements attribuaient les *Antas* du Néolithique portugais à des populations indigènes seulement influencées par quelques colons d'origine orientale et responsables de la construction de tombes en *Tholos*, plus élaborées ; alors même que l'on disposait déjà des preuves archéologiques indiquant une chronologie inverse, ici comme dans le sud de l'Espagne. Ce schéma n'est somme toute pas si différent de celui aujourd'hui proposé pour expliquer l'apparition de constructions mégalithiques à Java et à Sumatra, contemporaines des grands royaumes hindou-bouddhistes de Sriwijaya, Majapahit et Malayu, à partir du VII^e siècle de notre ère. En revanche, des villes parfois qualifiées de "mégalithiques" comme celle de Gunung Padang dans le nord de l'île de Java, ou aussi en Micronésie pour celles de Nan Madol à Pohnpei ou Lelu à Kosrae, rendent compte peut-être tout autant de la nature des matériaux de construction disponibles localement. L'utilisation des mégalithes s'est ensuite diffusée plus tardivement dans les îles de Sumba, Flores, Nias, au nord de Sumatra ou au centre de Sulawesi, peut-être même suite à des contacts avec les premiers marchands européens auxquels nos collègues qui étudient de tels isolats sociaux, les "derniers" bâtisseurs de mégalithes, doivent peut-être plus qu'ils ne l'imaginent. En réalité, nous sommes dans un secteur où la vigueur et l'ampleur de multiples voies de circulations maritimes sont certainement beaucoup plus anciennes. Dans le centre de Sulawesi, le nord de Sumatra et sur l'île de Sumbawa, de grandes cuves monolithiques ont souvent été comparées à celles par ailleurs documentées, dans toutes leurs diversités, au nord du Laos et de la Birmanie comme en Inde du Nord-Est. Dans la vallée de Bada, en Indonésie donc, quelques charbons de bois recueillis autour de l'une de ces jarres en pierre datent de la seconde moitié du premier millénaire de notre ère, et l'analyse génomique pratiquée sur quelques ossements humains suggère ici une affiliation avec des populations austronésiennes. Dans le nord de l'Inde, encore aujourd'hui, la plupart des groupes qui érigent des mégalithes, tels les Naga, les Khasi, les Gond ou les Munda, par exemple, sont également quelques-uns des locuteurs de cette grande famille de langues austro-asiatiques. De tels référentiels actualistes sont particulièrement précieux, ici comme en Indonésie ou en Afrique de l'Est par exemple, tant pour l'élaboration de modèles théoriques que pour les multiples observations sociologiques ou techniques alors réalisées. Les errements précédents d'une histoire de la recherche qui fut parfois tentée de lier trop rapidement (et pour de mauvaises raisons) mégalithes et populations dravidiennes, dans le centre de l'Inde péninsulaire, invitent seulement à rester

prudent lorsqu'il s'agit d'associer de tels dispositifs avec de grandes entités ethniques ou linguistiques.

À l'inverse, n'oublions pas non plus qu'il fut un temps où la supposée incapacité des Aborigènes à construire ne serait-ce que des mégalithes fut effectivement l'un des arguments avancés par quelques Européens fraîchement arrivés en Australie, pour stigmatiser un caractère particulièrement fruste attribué à ces populations. Pourtant, c'est au sein de l'abondante bibliographie cumulée à la fin de chacune des parties de cet ouvrage que nous avons trouvé ce qui pourrait constituer comme l'essence même de ce que l'on entend par mégalithe (bien que de taille un peu plus modeste) : une grosse pierre allongée seulement maintenue verticalement par son propre poids, et par une petite pierre de calage, dans un équilibre apparemment précaire sur le socle rocheux dénudé d'une falaise granitique, en bord de mer, qui fut mise en place par des Aborigènes à l'ontologie totémiste sur la côte est de ce continent. Plus au nord dans les îles Salomon, en Mélanésie, l'édification d'enceintes constituées de pierres dressées aurait directement précédé la mise en place de la *Kula*, un circuit d'échange à longue distance de biens de prestige ; un peu comme celui qui, sur l'île de Yap en Micronésie, implique des "pierres monnaies" en aragonite, ou *Rai*, provenant de l'île de Palau distante de 450 km et qui prendront une forme "mégolithique" à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle. Sur l'île de Retoka au Vanuatu, une modeste pierre dressée au-dessus de la tombe de Roy Mata, au XIV^e siècle de notre ère, indique l'emplacement de ce qui reste sans doute l'un des exemples parmi les plus emblématiques de morts d'accompagnement, si chers à Alain Testart. Plus à l'est, d'autres mégalithes encore accompagnent ce qui fut probablement l'une des toutes dernières grandes explorations de l'être humain sur le globe terrestre, avec les *marae* polynésiens, ou aux Marquises, jusqu'à l'île de Pâques où une imposante statuaire monolithique repose sur des plateformes à l'appareillage cyclopéen. Ici, comme sur les bords de la Méditerranée et de la mer Noire, ou aussi au Japon et dans les Andes, sculptures monolithiques et constructions cyclopéennes tendent ainsi à remplacer de précédentes constructions mégolithiques, au sein de vastes séquences qu'il faudrait certainement chacune approfondir.

Sur ce dernier point, il est cependant quelques mises en garde que l'on ne saurait ignorer. En Europe, et dans les îles Britanniques en particulier, R. Bradley ⁽¹⁾ prend appui sur l'exemple des cairns de type Clava et ceux de type Orkney-Cromarty qui furent si souvent associés car présentant au premier abord ce qui peut apparaître comme des similitudes architecturales, ainsi que des distributions géographiques distinctes au sein du territoire, bien qu'ils furent construits à mille ans d'écart : quel est alors l'intérêt scientifique de continuer à les étudier ensemble en tant que mégalithes ? L'étude de la céramique ou des industries lithiques, pas plus que celle des architectures mégolithiques ne se suffisent à elles-mêmes, bien qu'elles fassent toutes l'objet d'études spécialisées, de rencontres et d'ouvrages dédiés. L'auteur reconnaît d'ailleurs que la confusion ainsi soulignée ressort aussi, voire d'abord, d'une certaine imprécision dans la nature des analyses précédemment proposées. Sur les rives de la Méditerranée occidentale, la conclusion de Jean Guilaine est plus abrupte encore, quand il divise les expressions mégolithiques correspondantes (diachroniques, nombreuses et variées) en au moins 6 étapes, du Néolithique moyen jusqu'à l'Âge du Fer, souhaitant

(1) Au sein de cette conclusion, seuls R. Bradley, J. Guilaine et A. Gallay (†), à qui nous avons demandé une conférence introductive à l'occasion des Rencontres de 2019, seront nominalement cités, ainsi que R. Jousaume qui a rédigé la Préface et à qui ce volume est en quelque sorte dédié. Les autres auteurs sauront y retrouver quelques éléments de leurs propres contributions, mais ne m'en voudront pas trop, j'espère, de ne pas être systématiquement cités, tant ils sont nombreux et tant les chapitres qu'ils ont rédigés sont, chacun, riches de multiples enseignements. À cette occasion, je tiens à remercier Jean-Paul Cros, Jean-Marc Large, Laurent Nespoulous et Chris Scarre pour leurs remarques amicales et constructives sur ce texte.

éviter de les fédérer dans un ensemble conceptuel “mégolithique” alors dénué de toute signification. Le même auteur n’en revendique pas moins neuf ouvrages sur le sujet qui tous utilisent le terme de mégalithe, parfois jusque dans le titre. Il est vrai cependant que, si la notion même de “civilisation mégolithique” semble avoir été définitivement écartée, le spectre de comparatismes un peu trop hâtifs, comme par ailleurs celui d’un diffusionnisme effréné ne sont peut-être pas toujours totalement absents de quelques-unes des contributions ici rassemblées. De plus, on aurait tort de considérer comme totalement exhaustif l’état des connaissances présenté au sein de cet ouvrage, comme le soulignent très honnêtement certaines des introductions à chaque partie, comme aussi quelques-uns des auteurs : en Mauritanie, en Turquie ou au Pakistan par exemple. Lorsque l’on dispose de datations radiocarbone, la mise en place d’un échantillonnage susceptible de fournir quelques *antequem* et *postquem* pour dater chacun des évènements affectant de telles constructions en matière inerte est souvent stratégique (en particulier pour celles résultant de processus cumulatifs). La datation de séquences de peintures superposées sur les parois d’un caveau peut y contribuer et, dans le cas de sépultures collectives, la datation au radiocarbone de chacun des individus inhumés peut aussi entraîner quelques surprises, comme ce fut le cas pour les *Gallery Graves* de Scandinavie. La question de l’origine et des chronologies propres à chacun de ces ensembles de mégalithes, comme de leur arythmie, est ainsi au cœur de nombreuses contributions, de même que la répartition géographique d’un patrimoine trop souvent considéré comme figé pour l’éternité, mais pourtant bien fragile et soumis à tant de destructions (parfois même avant d’avoir été réellement étudié) un peu partout à la surface du globe.

L’interrogation soulevée par les deux auteurs que nous venons de citer, et qui traverse bien d’autres contributions à cet ouvrage, est toutefois beaucoup plus large : qu’est-ce qu’un mégalithe ? Au premier abord, en feuilletant ces volumes, le lecteur aura sans doute été saisi par une forte impression commune qui se dégage, au fil des pages, de dispositifs pourtant érigés en des lieux très éloignés et à des époques si différentes. Mais en approfondissant sa lecture, il aura peut-être été tout aussi surpris par leur extrême diversité. Pour les spécialistes qui auront passé au moins une petite partie de leur vie à étudier quelques-uns de ces mégalithes, pris pour référence dans toute la variété du contexte précis dans lequel ils se trouvent, le cheminement est à peu près inverse, cherchant à dégager quelques points communs, ou récurrents, de toutes ces diversités. Avouons que, là encore, l’histoire des recherches aura occasionné quelques dommages collatéraux. En Asie du Sud, par exemple, il est ainsi des mégalithes qui furent construits avant une période mégolithique qui correspond aussi à l’Âge du Fer et qui comprend tant d’autres pratiques funéraires. La grande majorité des coffres sépulcraux en pierre édifiés au cours de cette période mégolithique en Inde sont toutefois de taille plutôt modeste, en particulier si on les compare aux dispositifs mégolithiques des *Passage Graves* d’Europe septentrionale, par exemple. Pourtant, dans le nord du pays, il est aussi quelques pierres dressées pouvant atteindre jusqu’à 9 m de haut ; celles-ci furent érigées à une période probablement bien postérieure à celle qualifiée de mégolithique. Quant aux “cairns” circulaires qui composent près de 90 % des mégalithes dans la province de Vidarbha, par leurs dimensions, leurs morphologies et leur structure, ils se rapprochent bien plus de ce que l’on nomme un “tumulus pierrier” en Afrique de l’Ouest, que de n’importe quel cairn de la façade atlantique de l’Europe. Il en va de même pour nombre de “cairns” étudiés en Asie centrale ou orientale, plus ou moins structurés, disposant ou non d’une façade en pierre, plus rarement d’une chambre maçonnée et parfois même d’un couloir d’accès. Tous n’ont en commun que de se présenter comme un simple tas de pierres, en surface. Le terme de dolmen n’aura pas non plus le même usage suivant qu’il est utilisé en français ou en anglais, au Danemark ou en Asie orientale. Au sud de la Corée par exemple, mais aussi parfois en Indonésie et en bien d’autres endroits encore, il désigne ce

que nous nommerions une sépulture sous dalle, en France, ou *boulder grave* en Irlande : ici du moins, le poids de la dalle n'est peut-être pas toujours étranger à cette peur, si fréquemment répandue, que l'esprit du mort ne vienne hanter les vivants. Les questions de terminologie font rarement l'unanimité et la pesanteur de traditions académiques établies sur la durée est si forte qu'il faudra sans doute s'en contenter. Pour notre part, nous tenterons toutefois de privilégier, chaque fois que c'est possible, l'usage de termes locaux pour désigner chacun de ces ensembles distincts de mégalithes : *Che pin*, *Koindol*, *Tazunu*, *Namoratunga*, *Huancas* sont des noms issus de langues locales, nationales ou régionales, dont la traduction n'a rien de plus naïf que celle du terme *menhir*, "Pierre debout" en langue bretonne. On a du moins souvent opposé de hautes pierres dressées, à visées cérémonielles ou commémoratives, et celles assemblées qui délimitent ou scellent un espace accueillant les restes de défunts. Ce serait oublier un peu vite qu'il est aussi de grandes pierres au pied desquelles on ne retrouvera jamais aucun reste humain, bien que dressées à l'occasion de funérailles comme chez les Tana Toradja des îles Célèbes ou chez les Gewada en Éthiopie. À l'inverse, la distinction entre dolmens et menhirs, bien que globalement pertinente en Europe occidentale, a même pu introduire un biais dans la perception d'autres mégalithes ailleurs dans le monde.

Dans la préface de cet ouvrage, Roger Joussaume insiste donc plutôt sur le préfixe *méga* du terme mégalithique, tout en reconnaissant que c'est là une notion très relative pour laquelle on n'a jamais pu fixer de limite chiffrée qui donne pleinement satisfaction. À cette occasion, il cite pour exemple la chambre sépulcrale du grand tertre (*kofun*) d'Ishibutai à Nara, daté du VII^e siècle de notre ère. Dans ce cas, le choix de l'usage de très gros blocs de pierre assemblés (certains pèsent individuellement jusqu'à 77 tonnes) ne repose pas seulement sur une question de prestige, ou sur la matérialité de la pierre qui résiste au temps, mais plutôt sur la puissance qui en émane. Cependant, cette architecture ne sera que très rarement qualifiée de mégalithique par nos collègues japonais, car elle s'intègre dans une diversité beaucoup plus vaste au sein de laquelle l'usage de gros blocs de pierre est loin d'être toujours la règle. À moins, bien entendu, de proposer de qualifier de mégalithes l'ensemble des *kofun* dès lors que tous sont le fruit d'un même système de pensée. De même, faut-il ériger l'Arabie en province mégalithique alors que les ruines de dispositifs présentant la morphologie d'un "dolmen" s'y comptent sur les doigts d'une main, du fait de l'existence de centaines de milliers de tombes tours principalement construites en pierre sèche ? Ici, l'embarras est encore plus sensible dès lors que de nombreuses constructions similaires ont été traditionnellement associées aux études sur les mégalithes pour la façade atlantique de l'Europe : fleurissent ainsi des termes comme ceux de pré- ou de para-mégalithisme qui risquent d'introduire plus de confusion encore, plutôt qu'ils ne permettent de clarifier les contours de la terminologie utilisée. Cette tension est si perceptible que, par opposition, elle s'affiche parfois jusque dans le titre de certaines contributions, avec par exemple la mise en exergue de maximes comme "*small is beautiful*". Pour Alain Gallay, la sentence est sans appel : impossible d'isoler une pratique architecturale dite mégalithique d'autres formes architecturales ne comprenant pas de grosses pierres. Comme pour bien d'autres auteurs, les mégalithes ne seraient alors qu'une forme particulière de monumentalité parmi d'autres, et au même titre que de grands tumulus princiers ou quelques manifestations de l'art rupestre : sans nier pour autant l'existence de particularités propres que revendique au contraire le titre même de l'un de ses ouvrages sur les "sociétés mégalithiques".

Peu relèvent qu'un tel glissement sémantique ne résout rien, dès lors que les définitions de la notion de monumentalité sont elles-mêmes souvent très fluctuantes et tout aussi soumises aux contextes au sein desquels elle s'épanouit. Peu importe, puisque la société est le seul sujet de l'étude et qu'il s'agit par là d'affirmer la prééminence de modèles

sociologiques ou d'anthropologie générale, compatibles ou non avec les preuves archéologiques. De très nombreuses contributions rendent compte de débats de cet ordre. L'effort collectif consenti pour assurer le transport et la manutention de si gros blocs de pierre est en effet d'abord ce qui a retenu l'attention. Il reste moindre, cependant, que celui nécessaire à l'aménagement de cultures en terrasses, sur les flancs d'une montagne, ou de la culture irriguée, en plaine, et c'est là un exploit somme toute plus modeste que la traversée de vastes contrées désertiques ou la navigation hauturière sur de larges étendues océaniques. L'action de construire quelque chose de grand crée du lien social, ce qui pourrait en être aussi l'une des finalités. Que cet effort collectif ait été obtenu par le biais d'une large adhésion du groupe (par exemple au sein de sociétés à idéologie égalitaire) ou par des moyens plus coercitifs (avec aussi la question récurrente de l'esclavage) reste souvent assez conjectural au vu des seules données archéologiques. De plus, sur le plan technique, la question de l'éventuel emploi d'une traction animale n'est pas toujours pleinement résolue, de même que pour l'invention de la poulie et autres démultiplicateurs de force en matières périssables. Dès lors qu'ils ne sont pas trop contraints, ou imposés, de tels efforts collectifs sont souvent marqués par de grandes fêtes, donnant lieu à une effervescence qui a marqué jusqu'à l'esprit des pères fondateurs de la sociologie moderne. Non pas que de telles fêtes soient toujours strictement réservées à ce cas particulier. Mais ici du moins la matérialité de la pierre laisse entrevoir la possibilité de détecter quelques inégalités, notamment dans la répartition du pouvoir ou des richesses, pour les sociétés du passé.

L'existence de surplus alimentaires et de leur stockage, comme d'une accumulation des richesses et de leur redistribution, est au cœur de nombreuses discussions. Divers exemples, en Turquie comme dans le désert d'Atacama au Chili, en Asie du Sud ou dans les îles polynésiennes, en Afrique aussi, suggèrent qu'un tel monumentalisme ne saurait être réservé aux sociétés stratifiées dont les élites accapareraient de telles richesses au seul profit de leur gloire éternelle. Il s'agit le plus souvent d'études de cas, mais quelques contributions et notamment celles qui partagent un même référentiel actualiste sur l'île de Sumba, en Indonésie, assument un comparatisme soit entre deux groupes distants de l'époque contemporaine, soit avec des sociétés du passé qui, à l'autre bout du monde, érigeaient également des mégalithes. La première démarche met en exergue les capacités économiques d'un individu ou du groupe, voire du clan auquel il appartient, comme variable fondamentale dans les activités liées à la construction de mégalithes, y compris au sein de sociétés à idéologie égalitaire. La seconde insiste plutôt sur l'instabilité du système et la possible existence de modalités distinctes dans l'organisation de sociétés produisant parfois des biens matériels, et donc des vestiges archéologiques, suffisamment similaires pour être assimilés à une seule et même culture matérielle. Néanmoins, nombre d'auteurs s'accordent à dire que la construction de mégalithes, en particulier de tombes mégalithiques, est un moyen privilégié pour l'expression des identités. Ces données sont souvent croisées avec celles qui ressortent des modalités de subsistance du groupe, dans un environnement écologique donné qui est lui-même plus ou moins stable sur la durée. Comme pour bien d'autres types de monuments, les mégalithes sont souvent l'œuvre de communautés paysannes fortement ancrées au sein d'un territoire donné.

Dès lors, nombre de chambres sépulcrales mégalithiques contenant les corps ou les ossements de plusieurs individus, de la Mandchourie jusqu'à la façade atlantique de l'Europe, pour le Néolithique, en passant par celles du Levant, au Bronze ancien, sont souvent interprétées comme autant de cistes claniques dont quelques exemples peuvent être observés au présent, comme chez les Wars dans le nord de l'Inde. En Europe septentrionale, au cours du Néolithique, la construction de mégalithes apparaît comme un phénomène assez soudain, associé à l'apogée de lieux enclos réservés à des activités cérémonielles, comme à l'introduc-

tion de nouvelles techniques agricoles telles que le labourage, les fumures et la traction animale. En réalité, bien d'autres cas de figure peuvent être envisagés. Profitant du zonage vertical de la végétation sur les flancs des montagnes qu'elles occupent, les populations agricoles contemporaines U'wa, en Colombie, pratiquent une transhumance saisonnière peut-être motivée par des considérations religieuses plus que réellement économiques : les enclos cérémoniels marqués par la présence de pierres dressées sont ici le lieu de curieuses modalités d'échange où les partenaires commerciaux ne se rencontreront jamais. D'autres mégalithes furent érigés par des sociétés pastorales, plus mobiles encore. En Tanzanie, comme dans la Corne de l'Afrique, les auteurs insisteront alors sur ce qui pourrait être l'expression de monumentalités propres à ces groupes de pasteurs nomades, dont les "pierres à cerf" de Mongolie rendent compte de modes de représentation de l'espace bien spécifiques. Au cours de l'Âge du Fer en Inde, l'association du cheval avec les communautés qui érigent des mégalithes paraît très significative, au sein de groupes à l'économie mixte pratiquant la spécialisation artisanale ainsi que le pastoralisme, et une agriculture marginale : ici, ce sont bien les fondements de l'actuel système d'organisation sociale par castes que l'on cherche à explorer.

Aux deux bouts de la chaîne, en quelque sorte, l'existence de monumentalismes plus ou moins mégalithiques associés à des groupes de chasseurs-cueilleurs, au Japon comme au Chili par exemple, ainsi que les relations que pouvaient entretenir les groupes édifiant des mégalithiques avec les premiers États qui leur sont contemporains, focalisent l'attention de nombreux chercheurs. En Afrique, ce dernier cas de figure est traité pour le Soudan, au travers de ses relations avec l'Égypte pharaonique, pour l'Éthiopie avec le développement de la civilisation d'Axoum, ou les Garamantes du Fezzan et leurs relations avec la Méditerranée antique. De telles questions sont tout aussi prégnantes au Proche et au Moyen-Orient où bien des mégalithes semblent avoir été érigés par des marchands assurant les interactions commerciales avec les populations urbaines des côtes ou des grands fleuves et, par là même, jouèrent un rôle majeur dans la constitution des premières civilisations orientales. En Arabie, les idoles qu'on lapide encore aujourd'hui ont d'abord pris la forme de pierres dressées qui, ici, s'enracinent dans une tradition millénaire. Il est même des auteurs qui proposent de généraliser plus largement ce modèle ; l'affirmation identitaire dont rend compte la construction de mégalithes, tout en réduisant les risques liés aux échanges favoriserait l'accroissement des richesses. Dimensions sociales, politiques, économiques, mais parfois aussi religieuses, sont ainsi mobilisées pour tenter d'expliquer ce qui a bien pu pousser tant de groupes humains à s'investir dans des tâches somme toute assez pénibles et qui ne sont pas directement nécessaires à leur survie biologique. Mais pour d'autres, l'essence même des pratiques mégalithiques est plus à chercher dans l'intention des bâtisseurs, rendant compte également de toutes les particularités qui découlent de différentes façons d'appréhender le monde, le temps, l'espace, son environnement et l'autre. Car s'il est un point sur lequel toutes et tous semblent s'accorder, c'est bien sur la nécessité d'aborder chacune de ces architectures mégalithiques dans le contexte géographique, historique, sociologique, culturel, écologique et environnemental qui lui est propre. L'absence ou la pauvreté des données concernant l'habitat de ceux qui édifièrent de tels mégalithes est alors une plainte récurrente pour les sociétés du passé.

Dans le sud de Madagascar comme au centre de Sulawesi, de nos jours, le caractère putrescible d'un peu tout ce qui forme les êtres vivants, comme aussi de l'architecture domestique, est explicitement opposé dans le récit des populations concernées à la pérennité des matériaux en pierre mobilisés pour la construction de monuments dédiés aux ancêtres. Cette idée fut aussi très prégnante dans l'histoire de la recherche sur les mégalithes en Europe, pour la Préhistoire récente. Car nombre de mégalithes (pas tous) sont aussi des monuments

funéraires, et beaucoup furent d'abord abordés comme tels. L'étude des pratiques sépulcrales n'était pas le principal objet de cet ouvrage en particulier, même si bien des chapitres y font référence, évidemment. Nombre de mégalithes accueillent des sépultures individuelles, voire parfois seulement quelques restes incinérés. Quant à la notion de sépulture collective, elle semble surtout appropriée pour rendre compte des observations des archéologues : des études actualistes comme celles menées sur l'île de Sumba, par exemple, sont extrêmement précieuses pour nous renseigner sur les modalités de recrutement, au sein de la tombe. Elles pourront utilement être confrontées aux résultats les plus récents et les plus prometteurs de la paléogénomique qui tend désormais à mettre en exergue l'existence de liens de parenté biologique entre différents occupants d'une même tombe mégalithique, dès le V^e millénaire avant notre ère sur la façade atlantique de l'Europe : on sait de longue date que parentés biologiques et sociales ne coïncident pas toujours. L'étude des pratiques sépulcrales ne saurait ignorer également la complémentarité qui existe parfois entre pratiques mégalithiques, celles concernant l'érection de grandes pierres pointées vers le ciel comme celles qui consistent à créer une cavité artificielle par l'assemblage de très gros blocs, et dépôts des ossements humains au sein de grottes (naturelles, ou creusées dans la roche), au Portugal comme dans la région d'Amapa au Brésil pour ne prendre que ces deux exemples si différents. Au sein du caveau funéraire, la présence de peintures (et de gravures) participe pleinement au projet architectural, comme à la mise en scène d'espaces sépulcraux occultés sous d'imposantes masses de terre, à San Agustín dans les Andes, dans la vallée de Pasemah en Indonésie, au Japon et en Corée (avec près de 800 caveaux peints principalement concentrés dans le nord de l'île de Kyūshū), ou en Europe également (dans la péninsule Ibérique où elles furent d'abord identifiées, comme en Bretagne, dans le nord de la France, en Allemagne, comme de façon tout aussi spectaculaire dans le Caucase). Il n'est pas rare de trouver une iconographie similaire sur des stèles dressées ou des parois rocheuses également exposées à l'air libre, dans le nord de l'Afrique comme dans le nord de la Colombie, ou dans les Caraïbes également, par exemple.

Tout monument s'inscrit dans un paysage qu'il contribue à façonner, et au sein duquel il constitue un puissant outil de transmission de la mémoire humaine. Des contributions aussi diverses et portant sur des secteurs géographiques aussi éloignés que l'île de Pâques, au beau milieu du Pacifique, ou dans les gorges du Danube comme en Irlande, en Europe, illustrent l'existence de liens étroits entre des promontoires rocheux et les constructions mégalithiques qu'ils portent, qui en sont issues ou qui leur sont associées. Ce lien est exprimé de façon très explicite au sein des premières chroniques officielles au Japon, comme au travers du mythe de la Pacha Mama, dans les Andes. Les exemples polynésiens sont aussi l'occasion de rappeler que ce paysage n'est pas qu'un socle rocheux mais intègre également tout un monde végétal qui lui-même peut se faire monumental. Au Sénégal, certains baobabs aux troncs puissants, qui abritent dans leurs creux la sépulture de griots et qui sont aujourd'hui classés comme tels au titre des Monuments historiques, pourraient également être évoqués dans ce sens. Le caractère parfois très impressionnant de certains de ces mégalithes fait alors écho à une certaine forme de sacralisation du paysage qui les abrite, qui les cache parfois, ou qu'ils dominent avec ostentation. De ce paysage, on ne saurait exclure la voûte céleste. Chez les U'wa de Colombie, comme dans les steppes mongoles, nombre de pierres dressées assurent explicitement un lien direct entre mondes souterrain et céleste. L'idée que certains cercles de pierres dressées aient pu constituer comme autant d'observatoires astronomiques, notamment par un jeu d'ombres et de lumières qui empreint par ailleurs bien d'autres réalisations mégalithiques de l'Europe néolithique, est profondément ancrée dans l'histoire de cette discipline. Par le biais d'une nouvelle maîtrise du temps, l'établissement des premiers calendriers agricoles ferait ainsi écho à celui du système de reproduction des plantes et des animaux qui est aux sources même des premières économies de production. L'idée

est séduisante, mais pas toujours facile à démontrer. En Afrique, de telles propositions souhaitaient de plus affirmer, avec raison, que de telles inventions pouvaient tout aussi bien avoir émergé de longue date au sein de groupes humains trop longtemps stigmatisés comme “primitifs”. Pour les *Namoratunga* du Kenya, comme en Égypte sur le site de Nbata Playa, ou pour les mégalithes du Sénégal et de Gambie, de telles hypothèses ne trouvent toutefois guère de confirmation au vu des développements les plus récents de la recherche. Au passage, nous ferons remarquer que la plupart de ces dispositifs sont d’abord, et souvent, composés de pierres de taille relativement modeste, que seule leur ombre allonge démesurément.

En effet, s’il n’est guère de mégalithe sans bâti en pierre, ce trop rapide tour d’horizon nous montre combien nombre d’auteurs ont intuitivement intégré bien d’autres paramètres pour qualifier de la sorte les dispositifs étudiés, outre la taille de certains des blocs mobilisés. Certes, on ne s’étonnera pas de l’absence de mégalithes dans les grands bassins alluviaux de l’Amazonie ou de l’Afrique équatoriale, par exemple. En revanche, la disponibilité de matériaux adéquats, en pierre, ne peut suffire à expliquer leur présence. De même, il serait faux de penser que tous les mégalithes ressortent d’ambiances culturelles qui seraient toujours familières avec ce matériau de construction : le Japon (contrairement à la Chine et à la Corée) est d’abord le domaine des architectures en bois, comme l’Afrique de l’Ouest celui des architectures en terre, par exemple. Un peu comme le choix de s’exprimer dans une langue ou dans une autre, qui bien souvent n’en est pas un mais porte tant de valeurs distinctes, l’emploi d’un matériau de construction à la place d’un autre n’est jamais totalement anodin et ne saurait produire des bâtis strictement homologues (si ce n’est parfois comparables). En Europe, comme dans le sud du Sichuan et le nord du Yunnan, en Chine, le fait que les blocs de pierre aient été disposés au-dessus du sol que foulent les vivants est explicitement un autre des critères pris en compte, y compris pour la construction d’espaces sépulcraux. Plus souvent encore, le caractère anthropomorphe attribué à nombre de dalles dressées ressort d’une observation du même ordre, un peu partout dans le monde. À y regarder de plus près, il est aussi une autre observation que la plupart des auteurs ont intuitivement intégré, sans toujours la formuler explicitement, qui tient au caractère chaque fois singulier de ces blocs de pierre. Le peu de transformations imposées à la matière pour la mise en forme ou le traitement des surfaces a souvent été imputé à une économie de moyens et au caractère assez fruste des savoirs techniques disponibles, argument qui ne tient plus dès lors que la majorité des mégalithes furent édifiés au cours des Âges des métaux, de par le monde. Bien au contraire, la façon dont ils sont assemblés met souvent en exergue et sait tirer profit des particularités propres à chaque pierre, individuellement. Cette singularité nous renvoie bien sûr à celle de chaque être vivant, humain ou non humain. Aux Marquises, un observateur qui fait le tour de la pierre ne dira pas que ces différents points de vue la mettent en exergue sous des jours différents, mais que la surface de ce qui nous paraît figé pour l’éternité s’anime alors. Dans les Andes comme en Afrique, en Indonésie comme en Inde, en Polynésie et en Corée, très nombreuses sont les populations subactuelles qui nous parlent en effet d’entités propres attachées à l’enveloppe matérielle de chacun de ces blocs, qu’il s’agit d’amadouer par des rituels et qui sont la véritable source de la puissance émanant de tels dispositifs. Il peut s’agir de l’esprit des ancêtres, ou d’un défunt en particulier, mais pas seulement. Car cela vaut aussi pour bien des affleurements, des chaos de blocs naturels ou des blocs erratiques, tels les *Iwakura* honorés aujourd’hui encore au Japon. L’étude des types d’inclusion présents dans la roche, comme proposée par l’une des contributions à cet ouvrage pour des mégalithes en Irlande, contribue également à mettre en exergue quelques éléments de leur mise en scène. Bien souvent, les caractéristiques propres à chacun de ces gros blocs de pierre suffisent, en l’état, à identifier l’entité propre qui lui est attachée et que parfois aussi des pétroglyphes révèlent, plus qu’ils ne représentent, comme le montrent quelques exemples détaillés dans cet ouvrage, à Porto Rico ou au Nigéria. On comprend

mieux dès lors la nécessité de limiter au strict minimum nécessaire toute transformation de la matière afin de respecter l'intégrité de chacune de ces individualités.

Le dispositif au sein duquel ces différentes entités seront incorporées peut en revanche être bâti avec bien d'autres matériaux, alors traités comme autant de matières premières. Il n'y a rien de simple, ni de "naturel", dans une architecture mégalithique et l'apparence grossière de quelques blocs, à première vue du moins, ne saurait être étendue à l'ensemble de la construction. C'est l'ensemble qui génère une représentation, comme par ailleurs souligné par quelques-uns de nos collègues indiens. Celle-ci ne pourra être comprise sans faire appel à toute la diversité de combinaisons de modèles architecturaux parfois très différents rendant compte indirectement, et localement, de contextes économiques, sociaux, politiques ou religieux chaque fois distincts : de proche en proche, à vouloir tous les embrasser au sein d'un seul et même phénomène, il n'est guère étonnant que certains en viennent à s'y perdre. Tous ces exemples n'en sont pas moins nécessaires à l'étude des mégalithes, tels ces poteaux de bois bifides sculptés qui, chez les Naga, rappellent la forme des monolithes de Dimapur, en Inde, ou ces appareillages de moellons calibrés qui furent construits à l'image de briques de terre crue dans le Liangshan, en Chine. Il en va de même pour les architectures en pierre. À vrai dire, bien qu'elles aient été classées au Patrimoine mondial à titre de mégalithes et sans vouloir froisser personne, les jarres en pierre d'Asie du Sud-Est, monolithes au fût totalement façonné en une forme purement géométrique, ne sont pas non plus véritablement des mégalithes au sens où nous l'entendons ici. De plus, elles trouvent leur place dans un contexte où les sépultures en jarres céramiques sont particulièrement fréquentes en Birmanie comme au Laos ou au Vietnam. Pourtant, ne serait-ce que dans le nord du Laos, l'étude de ces gros cylindres de pierre posés sur le sol ne peut pas être totalement dissociée d'inhumations enterrées dans une fosse de forme également cylindrique et coiffée en surface d'une grosse dalle de couverture, bien souvent associée à une ligne de pierres dressées. Au Japon comme en Indonésie, au Levant comme plus rarement sur la façade atlantique de l'Europe, n'est-il pas également quelques exemplaires au moins de chambres sépulcrales composées d'une cuve monolithique seulement coiffée par une lourde dalle de couverture à l'aspect beaucoup plus rudimentaire, et que personne ne songerait à dissocier de réalisations alors souvent beaucoup plus nombreuses et plus conformes à l'image d'Épinal que nous nous faisons d'un "*dolmen*" ? En dehors de convergences formelles que nous savons souvent trompeuses et d'une fonction sépulcrale qui ne saurait suffire à définir le dispositif, le poids des lourdes dalles, toutes soigneusement équarries et parfois finement sculptées de quelques-unes des plus élaborées parmi les tombes aristocratiques présentes sur l'île de Sumba, suffirait-il à les intégrer au sein d'une étude sur les mégalithes si elles ne s'intégraient régionalement dans des traditions qui plus souvent encore font appel à de gros blocs (ou des plus petits) à peine mis en forme ? L'exemple unique de Stonehenge, érigé en symbole de l'ingéniosité humaine avec ses gros linteaux réguliers de *sarsen* assemblés par le biais de tenons et mortaises, aurait-il été qualifié de mégalithe s'il n'était aussi, sur les îles Britanniques comme en Europe, plusieurs centaines de milliers de ruines mégalithiques à l'aspect bien plus rudimentaire ? Inversement, faut-il totalement exclure de ce champ d'étude les énormes blocs de pierre aux contours parfois assez irréguliers qui chapeautent et assurent le maintien de la couverture dans les cryptes de quelques-unes parmi les plus grandes pyramides égyptiennes, au seul prétexte qu'il s'agit là d'une civilisation beaucoup plus évoluée ? Nous savons qu'une telle interrogation taraude l'esprit de R. Joussaume de longue date.

L'ensemble des riches contributions rassemblées au sein de cet ouvrage apporte ainsi un éclairage tout à fait nouveau sur un comportement humain beaucoup plus répandu sur l'ensemble du globe qu'on aurait pu l'imaginer. Bien que plus ponctuellement, mais comme

pour l'invention de l'élevage et de l'agriculture, ou celle de l'écriture, ce comportement et les architectures qui en découlent correspondent à une étape somme toute assez bien ciblée dans le temps au cours de l'histoire de l'Humanité. La pérennité des matériaux utilisés et des roches dont ils sont issus, la singularité conservée à chacun des blocs, telle une entité à part entière, ainsi que les efforts consentis pour mobiliser ces très grosses pierres, parfois les assembler, et les ériger dans une position qui semble souvent défier les lois de la gravité, sont quelques-uns des éléments communs à la plupart des dispositifs qualifiés de mégalithiques. Chacune de ces très grosses pierres incarne, stocke ou recèle des informations qu'il ne semble pas toujours nécessaire d'afficher. D'autres participent également au stockage des restes de défunts, des ancêtres, devenant alors le lieu d'une mémoire qui se réinvente sans cesse. Toutes structurent le paysage par le biais d'une ostentation qui, cependant, reste parfois bien cachée. Rares sont les mégalithes qui furent érigés par des chasseurs-cueilleurs, bien que ce cas existe également. Il n'est guère de continent de par le monde qui ne présente pas au moins quelques mégalithes, tous édifiés au cours d'une période somme toute relativement récente de l'histoire de l'Humanité, alors que techniquement rien ne s'opposerait à une telle mise en œuvre au cours de temps bien plus reculés encore de la Préhistoire. Tout comme l'invention de l'agriculture et de l'élevage, des mégalithes apparaissent alors de façon indépendante dans des secteurs géographiques disjoints, édifiés par des populations qui bien souvent ne se connaissaient pas. Ce comportement humain, cette pratique, tend à se diluer ou à être marginalisé chaque fois que les sociétés se structurent en État, avec de grands pôles urbains, et lorsqu'apparaît l'écriture ; un peu comme si ces mégalithes avaient d'abord été le support de modalités de transmission des savoirs, comme de visions du monde, désormais concurrentes. La proposition d'intégrer les données archéologiques à une approche d'anthropologie générale qui combinerait ontologie et modalités d'exercice du pouvoir, telle que présentée dans un autre chapitre encore de cet ouvrage, est particulièrement stimulante. Après avoir évité le comparatisme et le fonctionnalisme simplistes des toutes premières études sur les mégalithes, après avoir contrecarré les dérives d'un diffusionnisme effréné si fréquent dans les travaux de la seconde moitié du XIX^e siècle, puis de la première moitié du XX^e siècle, aux temps des colonies, et sans oublier de dépasser le seul cadre de nécessaires études régionalistes largement développées, avec raison, au cours de la seconde moitié du siècle précédent, au fur et à mesure que l'on progresse au sein du XXI^e siècle de nouvelles pistes de recherche se doivent maintenant d'être inventées.

Au final, les réticences qui parfois s'expriment quant à l'opportunité de considérer les mégalithes comme un véritable objet d'études scientifiques ne tiennent peut-être pas tant aux errements d'une histoire de la recherche, par le passé, ni à des débats théoriques que chacun tourne un peu dans le sens qui l'arrange, au présent, mais témoignent plutôt d'une large part de reconnaissance implicite quant aux enjeux intrinsèques majeurs pour l'avancée des connaissances que portent de telles études. Car, en tant qu'objet d'étude, ce qu'est un mégalithe n'est pas si difficile à circonscrire et, mine de rien, nous en avons déjà proposé une ébauche de définition, parmi d'autres sans doute, au sein du tout premier paragraphe de cette conclusion. *La taille importante des blocs de pierre mobilisés* en est un élément important, mais à l'évidence ne suffit pas. Il nous a dès lors semblé utile d'insister sur deux autres points : *il s'agit d'une construction matérielle*, la plupart des blocs ayant été soulevés ou déplacés d'une manière ou d'une autre, ce qui en exclut par exemple de simples chaos de blocs à vocation rituelle, fruits d'une construction immatérielle ; *la singularité de certains de ces blocs* est au moins partiellement préservée et souvent à l'image de la forme qu'ils avaient à l'affleurement, ce qui confère à la ruine de tels dispositifs cet aspect rudimentaire qui avait tant frappé nos prédécesseurs, mais les distingue aussi de sculptures monolithiques ou d'appareillages cyclopiens. Une telle singularité n'est sans doute pas étrangère à celle qui empreint tout être, comme tout être vivant et tout être humain. Ce que

le groupe doit à l'individualité de chacun tend cependant à se diluer en milieu urbain, comme avec l'apparition de l'État, alors qu'un groupe au nombre par trop restreint pourrait avoir quelques difficultés à réunir la main-d'œuvre nécessaire à la manutention des blocs les plus volumineux, les plus lourds. Peut-être ne faut-il pas chercher beaucoup plus loin pour expliquer le caractère relativement bien ciblé dans le temps de la pratique du mégalithisme ?

En revanche, et comme pour tant d'autres productions matérielles, cet objet pourra être le sujet d'études bien différentes amenant à faire fluctuer parfois très largement le champ des investigations, y compris pour ce qui est des architectures. Au fil de ces pages, comme tout au long des rencontres de 2019, nous avons entendu parler d'une histoire des recherches (sur les mégalithes), d'une histoire des techniques (au travers des techniques architecturales, comme pour les dépôts funéraires ou tant d'autres formes de productions humaines), d'une histoire de l'économie (parfois jusque dans un sens braudélien) et des interactions sociales (avec un certain retour en vigueur des théories néoévolutionnistes), d'une histoire de l'Art (dans son acception la plus générale) ou des religions (au travers des rites funéraires, comme d'ontologies distinctes), et de différentes façons d'aborder l'histoire des interactions entre l'être humain et ses différents environnements (dont résulte aussi le paysage qu'il façonne) ; nous avons entendu parler d'Archéologie, mais aussi de Sociologie (principalement selon la définition de ce terme en français), d'Anthropologie (plutôt dans le sens que lui donnent les auteurs de langue anglaise), de Philosophie parfois (phénoménologie, etc.), de Linguistique ou de diverses études biologiques concernant l'être humain. Toutes les écoles de pensée qui le souhaitaient ont pu s'exprimer, sans trop introduire ici – autant que faire se peut – cette forme de hiérarchie qui parfois transforme tant de démarches scientifiques en débats idéologiques. Le fait de considérer les mégalithes uniquement au travers de leur monumentalité, ou pas, n'est que l'une d'entre elles. J'espère également que nos collègues issus de tous les continents, et parfois pour quelques-uns eux-mêmes issus de ces populations qui aujourd'hui encore édifient des mégalithes, auront eu le sentiment d'être pleinement respectés, tant la diversité des cultures dont ils ont été nourris enrichit également ce que l'on doit à l'exercice de la raison. Suivant les approches et en fonction de contextes toujours différents, localement ou à différentes échelles temporelles et géographiques, chacun agrège ainsi à l'étude de dispositifs pour partie composés de très grosses pierres celle d'aménagements contemporains faisant une plus large part à des maçonneries construites avec de petites pierres, voire arrangées de toute autre manière ou en de tout autre matériau. Dans chaque cas particulier, aucun de ces mégalithes ne peut être ni compris ni expliqué sans le recours à ces exemples par ailleurs extrêmement diversifiés, à condition toutefois que chacun garde toujours à l'esprit les éléments précis qui l'ont amené à qualifier de mégalithique une pratique ou des vestiges alors pris en compte dans leur globalité.

Mégalithes dans le monde

Volume I

Abstracts

Abstracts - Volume I

Part I - Megaliths

1 p. 27-48 – **From the architectural project to megalithic ruins: A dynamic vision of ‘petrified’ remains** by Luc LAPORTE

Megaliths often appear in the landscape as very large stones, either simply erected pointing towards the sky, resting on the ground, or carefully arranged within larger structures, but always appearing to defy gravity. The size or weight of the stones placed fires contemporary imagination, despite the somewhat rudimentary character that many, even today, implicitly attribute to such ruins. This concept of ‘primitivism’, born in the depths of the history of archaeological research, has long stifled any truly detailed study of megalithic architectures. Beyond their undisputed heritage value, and contrary to their too frequent perception as being petrified for eternity, megaliths have a more dynamic aspect.

Key-Words: *megaliths, ruins, architecture*

2 p. 49-62 – **Megalithism and monumentalism: A plea for broadening the debate** by Alain GALLAY (†)

The international meeting held at the Mémorial de la Vendée in September 2019 made it possible to highlight a distinct number of difficulties as regards the definition of what should be understood by the term ‘megalithism’. It is, indeed, impossible to separate a so-called megalithic architectural practice from other types of architecture that do not include ‘huge stones’. The limit of 15 tonnes proposed by Boulestin (2016) to define megalithism in the strict sense, which would imply coercive authority, also prompts a number of questions. The proposal is based on the contributions of two anthropologists who were responsible for stunning breakthroughs with regard to comparative anthropology: Alain Testart and Philippe Descola. The proposal is also based on cladistics regarding the dynamic development of the phenomenon. From this perspective, societies related to megalithism in the broad sense can be placed in the space left free between societies without material wealth, called ‘achrematistic societies’ by Testart, and despotic states. These latter are defined by the practice of storage: they have generated material wealth but also distinct instability among societies. The understanding of ‘megalithism’ requires a complete overthrow of the way in which we approach the phenomenon by imperatively incorporating an anthropological vision. We are dealing here with a crucial change of perspective with regard to the vision we had developed

previously in our book on megalithic societies, which remained partially dependent on an architectural definition of the phenomenon.

Key-Words: *megalithism, monumentalities, Alain Testart, Philippe Descola, comparative anthropology, political structures, cladism, iconography, evolutionism*

p. 63-81 – From the rock throne to the burial chamber: History, myths and megaliths in Japan by François MACÉ, Laurent NESPOULOUS

In contrast to European megaliths, the cultural context of which we know very little other than that revealed by archaeological research, those of the Korean peninsula and the Japanese archipelago allow us to better understand these otherwise silent monuments. In Japan, particularly, the interval between the first texts (*Kojiki* 712; *Nihon shoki* 720) and the end of the great funerary monuments of Protohistory is quite short. Not only do these texts shed some light on the construction of burial mounds of the Kofun period (from the middle of the 3rd century CE to the beginning of the 7th century CE), but they also, in their mythical dimension, give insights into the specific role of stone in the imaginary landscape of the elite of the time. This aspect will be the focus of this chapter. In the myths, *Iwa*, the rock, relates to the notion of what is unchanging and majestic, such as in *Iwa kura*, the ‘rock throne of the gods’, or in *Iwanaga Hime*, the ‘Princess wielder of immortality’. *Iwa* is also found in association with death in the expression ‘to hide in the rock’ and relates to two different myths: that of the celestial cave where the sun disappears, and that of the Land of Yomi, the land of death. Hence the interpretation of considering the stone corridor chambers appearing during the 5th century as a transposition of such myths. But another interpretation is also possible, grounded in both archaeological and textual documentations, and points towards the majestic and access to the unchanging, the immutable.

Key-Words: *monument, megaliths, texts, mythology, Japan, kofun, Kofun period, burial, death, afterlife*

p. 83-92 – Megalithic genesis: construction of a cultural identity for better goods circulation by Tara STEIMER-HERBET

Megaliths in the world, from Prehistory to history are the work of communities capable of generating, managing and commercializing merchandise. In the Near and Middle East, the appearance of tower tombs in the 4th millennium BCE is a particularly interesting example to illustrate the link between megalithism and the enrichment of communities. Several factors indicate that the pastoral economy, combined with the hunting and agriculture of the megalithic communities, contributed to the provisioning of Mesopotamian and Egyptian state entities. Installed within marginal zones, these local communities controlled strategic and commercial crossroads by using the depth of the desert space to which they were perfectly adapted. Megalithism, in this context, functions as a common cultural code. From a transactional point of view, adopting similar cultural codes from the Yemen to the Sinai, offered significant advantages. Namely, by increasing the trust capital inherent in communities adopting identical codes of conduct, the risks linked to exchanges were reduced. The construction of a common ostentatious cultural identity, such as megalithism, allowed these communities, which developed essentially thanks to merchandise transactions, to benefit from a clear augmentation of their financial and economic resources.

Key-Words: *megalithism, tower-tomb, exchange, Arabia*

p. 93-102 – Stones in the landscape: Megalithic monuments in their wider setting by Chris SCARRE

Megalithic monuments have for many years drawn both popular and scholarly attention through their prominence and monumentality, yet they cannot be understood in isolation. They were situated within wider landscapes that were both natural and cultural in their formation. Those landscapes had a particular role in furnishing the materials from which megalithic monuments were built, and indeed stony natural landscapes may have been the inspiration for the construction of cultural megaliths. There is also the significance of place to consider. Ethnography reminds us that many societies invest ‘natural’ features of land, sea and sky with cultural and cosmological meaning. At a more immediate level, issues of topography and intervisibility can be addressed through GIS analysis. More generally, however, landscape was the arena of lived experience, and the relationship of monuments to the settlements of those who built them is a key issue. Taken together, these approaches may help to explain why megalithic monuments were built in particular places, but we must also shift our gaze upwards, and consider the relevance of archaeoastronomy and the movements of celestial bodies – sun, moon and stars – in that choice.

Key-Words: *megalith, geology, landscape, ethnography, GIS analysis, archaeoastronomy*

Part II - Megaliths in America

p. 120-128 – Introduction by José R. OLIVER, Luc LAPORTE

p. 129-157 – Pre-Columbian megaliths of the Caribbean: Bateyes & plazas of the Greater Antilles by José R. OLIVER

This chapter presents an overview of the pre-Columbian megalithic constructions in the Caribbean Islands. Megalithic works are distributed between Southeastern Hispaniola and the Virgin Islands, with Puerto Rico showing the largest concentration. In the Caribbean, they are always used to demarcate civic-ceremonial precincts: plazas, *bateyes* (ball-courts/games) and other ritual spaces. In Eastern Cuba and throughout most of Hispaniola, the civic-ceremonial precincts are instead demarcated by large earth ridges of embankments, while elsewhere in the Caribbean these ceremonial spaces remained unmarked. Following a discussion of the definition of ‘megalithicity’ and ‘monumentality’, the chapter traces the historical development of plazas/ballcourts focusing on Puerto Rico, with Las Flores (AD 700-1200), Tibes (900-1200) and Caguana (1210-1450/1500) serving as examples of a trajectory towards the consolidation of ceremonial centres with multiple courts framed by large monoliths and boulders. This ends with Bateyes de Viví (AD 1225-1445), a site that witnessed the ritual entombment of the monoliths of a plaza after a destructive flood event, followed by the plaza’s reconstruction (rebirth). It is argued that the importance of large stones, as opposed to earthworks, lies in the indigenous notion that the petroglyphs captured on the monoliths embody sentient beings – persons, imbued with the vitality and potency of *cemí* (literally meaning ‘sweet’). This vital force, greater than the size of the stone, renders them as monuments that express monumentality. These representations evolved in size from small portable icons made from various materials to megaliths, rooted on the ground and framing ceremonial precincts. There was a process of ‘megalithization’ and spatial fixation that the stone *cemí*-personages experienced through time. To understand the character and

meaning of the monumental petroglyphs (*cemí*-imbued persons), this chapter examines how human beings and these sentient personages, embodied in monoliths, interacted in *areíto* (chant-dance) ceremonies that underpinned the ‘Taíno’ social political-religious order, which contrasts to the *bateyes*, where segments of the society engaged in ceremonial ball game competitions and where petroglyphs are absent. While these Caribbean Islands do not show individual megaliths on the scale observed in many other areas of the world, the overall visual and perceptual effect of the large stone-demarcated precincts is arguably of megalithic proportions. The question of mega-earth versus mega-lithic ceremonial sites in the Greater Antilles is addressed herein. The Caribbean thus adds yet another example of megalithic archaeology, its peculiarities and distinct flavour enriching our understanding of both megaliths and monuments around the world.

Key-Words: *Caribbean, Puerto Rico, monumentality, ceremonial centers, plazas, ballcourts (batey), earthworks, petroglyphs, Las Flores, Tibes, Caguana, Bateyes de Viví*

p. 159-192 – Megaliths of the Colombian Andes: Boyacá, Sierra Nevada del Cocuy and San Agustín by José R. OLIVER

The Andean highlands of Colombia present a rich and varied corpus of megalithic works ranging from tall standing menhirs, richly carved monumental columnar statues and dolmen-like funerary structures to massive stone sarcophagi and monolithic alignments delimiting ceremonial spaces. Megaliths seem to have first emerged during the Late Formative Period (ca. 400 BC) and are still in use among the present-day U’wa of the Sierra Nevada del Cocuy. This chapter aims to provide a synthesis of the current state of knowledge on megalithic manifestations found in the Department of Boyacá in the Northern Andes and in San Agustín Massif region of the Upper Magdalena River Basin of Colombia.

Key-Words: *megaliths, San Agustín, Boyacá, dolmens, standing stones, Colombia*

p. 193-201 – The Late Holocene Megalithic Structures at Easternmost Amazonia by João DARCY DE MOURA SALDANHA

The megalithic structures in Easternmost Amazonia (Amapá State-Brazil) can be described as circular or irregular arrangements of granite blocks placed at the top of hills. Although known since 19th century, there is not much information on this kind of archaeological site. Since 2005 an archaeological project has been developed. Its main goals are the promotion of site preservation and increasing empirical data on the archaeological phenomena associated with these structures. Here we present some results, providing fresh data on pre-Colombian occupation in the region.

Key-Words: *megalithism, Amazonia, Amerindian occupation*

p. 202-204 – From stone to dust: Ceramics and megalithism in Amapá (Brazil) by Marina DA SILVA COSTA

The ongoing research is oriented by the results of a archaeological experiment in ceramics. According to archaeologist Denis Williams (2001), the introduction of processed rocks in the making of pre-colonial pieces from the Guianas would increase the level of hardness of these vessels. Based on this hypothesis, the experiment intended to manufacture ceramic plates and rollers by adding ground granite as a temper. The research results from analyses of megalithic ceramics from the archaeological site AP-CA-18 - Rego Grande, Calçoene, in

Amapá State (Brazil). The analysis of ceramic sherds excavated in this site revealed the presence of ground granite in the clay of some pre-colonial ceramics. In the same context, secondary burials and a big megalithic structure with signs of astronomic uses, structure also built in granite, raise the idea of a relation network between past times human beings and this prime material. As a result of the experiment, it was observed with the use of Mohs scale that the intrusion of 'ground granite' in ceramic pieces increases noticeably their hardness, thereby showing the improvement suggested by Williams. The research is built as a master's thesis project where archaeometry tests and analyses of petrographic blades from pre-colonial potsherds will be realized, thus associating modern scientific knowledge with a theory, still in its initial phase, about a possible symbology of the diverse uses of granite by ancient peoples from the region, where today is the state of Amapá (Northern Brazil). Our goal is to comprehend the uses of the prime material in the landscape and in the past life of the inhabitants of this part of Brazilian Amazon, suggesting a relation of symmetry where practical and symbolic approaches would form a single reality for these peoples, different from the duality recurrently investigated by modern archaeology.

Key-Words: *inclusions, Precolonial ceramics, hardness, experimentation*

p. 205-216 – Non-funerary megalithism among mobile hunter-gatherers and shepherds: Tulán-52 and Tulán-54 (Atacama Desert, Chile) by Catherine PERLÈS, Lautaro NÚÑEZ

The two ceremonial centres of Tulán-52 and Tulán-54, in the heart of one of the world's most arid deserts, are an unparalleled example in the Andean area. Tulán-52, which dates to the Late Archaic period, is in fact a unique case in this area of a megalithic ceremonial centre erected by non-sedentary hunter-gatherer communities. It represents as a one-millennium-more-ancient prototype of Tulán-54. Tulán-54 dates from the early phase of the Formative Period, and attests to the development of camelid breeding and horticulture. This ceremonial centre also is unique from an architectural perspective with its central half-buried megalithic enclosure, partitioned by walls converging towards a central cell, and its burials of new-born babies accompanied by rich offerings. Data from the settlements and burials do not support the idea of monumentalism associated with stratified societies, where ritual elites would monopolise wealth. On the contrary, they lead us to turn to other early forms of non-funerary monumentalism, megalithic or not, dating from the beginning of the Neolithic process, in which elites would be organised corporately, with no personal accumulation of wealth.

Key-Words: *Atacama, Chili, Recent Archaic, Formative, ceremonial centres, hunter-gatherers, pastoralists*

Part III - Megaliths from Easter Island to Indonesia

p. 236-239 – Introduction by Nicolas CAUWE, Tara STEIMER-HERBET

p. 241-255 – Aboriginal monumental stone-working in Northern Australia during the Pleistocene by Chris URWIN, Bruno DAVID, Jean-Jacques DELANNOY, Joshua A. BELL and Jean-Michel GENESTE

Placements, arrangements, and constructions of large stones – most often termed 'megalithic monuments' – have long occupied the imagination of the global archaeological community.

So-called ‘megalithic traditions’ have been studied extensively in Central to Northern Europe, and to a lesser extent in other parts of the world such as the Middle East, parts of Africa, Asia, and Oceania. Due to the nature of Australia’s relatively unique archaeological record, and assumptions about ‘hunter-gatherer’ landscapes, it has often been assumed that Australian Aboriginal populations did not (or could not) construct monumental places from stone. Drawing on transdisciplinary research conducted over the past decade, we show how large rock outcrops were carved out to create new forms of monumental architecture in Northern Australia. We track back through time these anthropically shifting shapes of monumental rock outcrops, with implications for how Indigenous communities organized and marked their worlds more than 11,000 years ago.

Key-Words: *Aboriginal Australia, Arnhem Land, Australian archaeology, megaliths, monumentality, Pleistocene*

p. 257-275 – Megalithism in Eastern Polynesia by Nicolas CAUWE

Polynesian monumentalism, recognized since the discovery of the Pacific Islands by Europeans, is rarely described as megalithic. Indeed, the raw materials used are quite varied (stone, wood, coral, earth), and there are sometimes even questions about the use of living plants for the architecture. In addition, despite their possible impressive size, Polynesian monuments are not systematically built with large boulders, and they have often undergone supported methodical dismantling and reconstruction. Therefore, it seems that a Polynesian megalithism, in the sense of a general architectural movement, does not exist. Nevertheless, megalithic approaches were occasionally applied to the architecture and/or the statuary. In the present synthesis, we will not give an inventory of all monuments for which megalithic means were used; such a task would be pretentious and without interest in the context of this publication. Rather, we will try to identify the general features which run through all these varied productions. Within this framework, it seems that megaliths in Polynesia cannot be considered as full-fledged types of monuments; rather, their forms and functions are more useful in defining a typology. However, Polynesian megalithism cannot be limited to its technical aspects. The use of large slabs is significant in the sense that raw materials are often sacred in Polynesia, while natural or carved shapes always have an operative power named *mana*. Comparisons with the many stelae of Eastern Polynesia suggest an anthropomorphic element to many of the boulders. Finally, the landscape is important for the Polynesian monumentality, not as a background, but as a part of the conception of sacred spaces. Altars, burials, paved paths, stelae, or petroglyphs often reinforced striking geographic features such as volcanos, waterfalls, valleys, beaches, cliffs, lava tubes, and outcrops. Probably, the entirety of the islands were considered as monuments. In this case, Polynesia could give us a rare example of a natural ‘megalithism’.

Key-Words: *genealogical architecture, sacred raw materials, anthropomorphism of megaliths, natural megalithism*

p. 277-290 – Megalithic architectures in a World of Oceanic ‘little Islands (Micronesia)’ by Christophe SAND

Micronesia, encompassing most islands and archipelagos of the Northern Pacific, holds a diversity and richness of monumental structures without real parallels elsewhere in Oceania. This chapter presents some of the most iconic and specific examples, scattered across a region settled from about 1300 BC onwards. The chronological approach that will be used allows us to highlight that these structures were built in cultural contexts that have no evident ties

between them, the emergence of monumental traditions appearing, above all, as the result of internal socio-political dynamics. In the Mariana Archipelago a tradition developed from the end of the 1st millennium AD of carving large, monumental columns topped by a cap, called *Latte*, quarried exclusively using stone and shell tools. Positioned in a double alignment and reaching in some cases several metres high, these columns probably served as the basis for elite houses and wooden ceremonial structures. In the Caroline Islands, during the 2nd millennium AD, real monumental towns were built, the emblematic example being Nan Madol, also called the ‘Venice of the Pacific’. The site encompassed over 100 artificial platforms raised on the lagoon floor, some holding walls reaching 8 m high and built through a complex placement of polygonal basaltic columns. Finally, we will discuss the late production of large ‘stone-money’ used on the Island of Yap, whose gigantic character was only permitted after the introduction of metal and the advent of steamboats for their transport.

Key-Words: *Oceania, Western Micronesia, monumentality, Nan Madol, Latte, Rai, hierarchy, centralized power, climate change*

1 p. 291-306 – Mechanisms of appearance and disappearance of Indonesian megaliths by Tara STEIMER-HERBET

The Indonesian megalithic phenomenon is contemporary with the great Hindu-Buddhist kingdoms of Sriwijaya, Majapahit and Malayu. It represents an exceptional cultural heritage, thanks to its reach. Indeed, monuments can be found in the forests, the mountains, the plateaus, and along the coastline. The megalithic sites were built by indigenous groups whose religious beliefs revolved around the cult of the ancestor and of Nature spirits. This shared religious base can be found from Bondowoso (Eastern Java) to Toba (Northern Sumatra), through Sukabumi, Kuningan, Lampung, Pasemah, Jambi and Minangkabau, to name only the most well-studied regions. The resource and service networks developed by the indigenous groups with the Hindu-Buddhist kingdoms gave rise to the acquisition of prestige goods, leading in turn to social competition, an environment particularly favourable to the development of megalithic culture. The emergence of ‘chiefs’ probably preceded the appearance of megaliths, which were built for burying the deceased as well as honouring, commemorating and/or communicating with ancestors. These communities did not use writing; the standing stones (uncarved or carved) marked the territory and served as a way to transmit the memory of mankind from one generation to the next. In Java, Sumatra (central and southern) and Sulawesi (central Lore Lindu), megalithic monuments were no longer built when the Hindu-Buddhist kingdoms lost their power. On the other hand, and following a similar logic, the use of megaliths developed later in the isles of Sumba, Flores, Nias, Northern Sumatra (Toba) and Central Sulawesi (Tanah Toraja) following contacts with European merchants. Despite massive conversions to Catholicism and Protestantism in these areas, the tradition remains alive to this day. These monuments bear witness to a period of exchange and trade that led to the development of complex Indonesian societies, and this chapter aims to shed light on the mechanisms of the emergence and disappearance of the megalithic phenomenon in this region.

Key-Words: *Indonesia, Hindu-Buddhist kingdoms, Sriwijaya, Majapahit, Malayu, megalithic phenomenon, emergence, disappearance*

14 p. 307-321 – **Menhirs of Tana Toraja (Indonesia): A Preliminary ethnoarchaeological assessment** by Ron ADAMS, Guillaume ROBIN

Stone remains a prominent feature of the natural and cultural landscape of Tana Toraja, Indonesia, where outcropping basalt and limestone karst formations create a dramatic backdrop. In this context, the manipulation of stone is a significant aspect of ancient cultural traditions that persist to the present day. The quarrying and erection of large menhirs are part of this stoneworking tradition that also includes the construction of rock-cut tombs and placement of smaller freestanding stone monuments. Menhirs are quarried, transported, and erected on the occasion of the largest type of funeral feast held in Tana Toraja, which can entail complex ritual practices, up to over a thousand guests, and the slaughter of what can be a staggering number of water buffaloes and pigs over a period lasting several days. In this paper, we provide an overview of the practice of erecting stone menhirs in Tana Toraja and its social significance. Preliminary ethnoarchaeological documentation of Torajan menhirs provides insights into the methods, logistics, and social dynamics associated with this megalithic tradition. The quarrying and shaping of menhirs is done by specialized stoneworkers, while the transport and erection of the menhirs involves a larger labour force. The monumental plazas in which the menhirs are placed serve to commemorate the deceased ancestors and mark the prominence and wealth of the family groups with which they are associated. These spaces, enshrined with megaliths, also become venues for important components of ritual feasts. From a broader perspective, the enduring significance of these monuments is inseparable from the elaborate feasts in which they are embedded and for which they become an everlasting symbol. The link between the menhirs and the social entanglements of large feasts is consistent with megalithic practices observed elsewhere in the Indonesian archipelago, where monumental construction is often tied to elaborate ritual undertakings.

Key-Words: *menhirs, ethnoarchaeology, feasting, Indonesia*

15 p. 322-339 – **Megaliths on Sumatra and Nias (Indonesia): Concepts of 'value' behind the making of stone monuments** by Dominik BONATZ

This article aims to summarize the phenomenon of megalithism on Sumatra and the adjacent island of Nias. This is quite an ambitious task, because this area hosts the greatest number of megalithic monuments and buildings in Southeast Asia. Large megalithic complexes are found on the Pasemah plateau in South Sumatra, in the highlands of Jambi, in the homeland of the Minangkabau in West Sumatra, in the Batak lands in North Sumatra, and all across Nias. The stones, stone sculptures, and stone buildings in these regions show different formal and iconic characteristics and they date to different periods, from the early first millennium AD to the present. Given this spatial and diachronic extent, the variety of megalithic forms of expression and their different social contexts present an important field of inquiry. They allow us to better understand the meaning of stone monuments in societies and the concepts of 'value' behind their making, the essential approach of this paper.

Key-Words: *megaliths, archaeology, value, Indonesia, Sumatra, Nias*

16 p. 341-364 – **The social context of megalithic practice: An ethnoarchaeological approach. What the case of the Indonesian island of Sumba teaches us** by Christian JEUNESSE

The island of Sumba (Indonesia) is the last place in the world where people still build megalithic graves. The island shows a quite homogenous traditional material culture, but

two clearly differentiated socio-political systems: on one hand, segmented, egalitarian, tribe-like societies, on the other, stratified chiefdoms, both of which built megalithic tombs. It is thus an ideal place in which to study the social and political backgrounds of the megalithic practice. Each type of society had its own way of dealing with megaliths: in the egalitarian community, small or medium-sized, poorly decorated monuments sheltered a funeral population including several generations; in the stratified society, a greater variability of sizes and monumental, richly-decorated 'royal' dolmens were built for just few deceased individuals (often only the royal couple). The examination of current changes, which tend to attenuate differences while at the same time creating conditions favourable to the emergence of new cleavages, offers us a valuable opportunity to observe 'live' how a megalithic system adapts to changing social and political conditions, since the construction of megalithic tombs remains a privileged medium for the expression of identities. Having characterized the 'Sumbanese' model, we attempt to show how it might refine our view of European Neolithic megalithic practices, notably by encouraging the development of new research projects inspired by the data provided by social anthropology.

Key-Words: *ethnoarchaeology, Sumba, megaliths, social organization, tribe, chiefdom, elite graves*

p. 365-371 – Megalithic techniques at Sumba Island (Indonesia): From quarries to abandonment by Noisette BEC DRELON, Christian JEUNESSE

Different techniques of megalithic tomb construction have been observed on the island of Sumba in Indonesia where this tradition is still alive. Through several case studies, from quarries to abandonment, transport and construction, we propose a synthesis of these living practices in order to feed our reflections on those of the past. It will also deal with devices related to the use and restoration of tombs, which, in addition to their technical originality, are also indicators of collective functioning and the investment of these communities in the durability of their monuments.

Key-Words: *Sumba, quarries, transport, construction, restoration*

17 p. 373-390 – Setting the wider frame. A comparison of recent megalith building traditions in Sumba (Indonesia) and Nagaland (India) by Maria WUNDERLICH

At the core of archaeological disciplines lies the urge to reconstruct narratives of past human life and the meanings behind the material remains found today. The distant past of prehistoric archaeology requires aids to attempt such reconstructions and analogical reasoning constitutes one important approach in this regard. Comparative research strategies including the use of recent ethnoarchaeological case studies hold high potential as they provide opportunities to engage in current archaeological debates and are especially suitable for the study of complex phenomena, such as megalith building traditions. This paper presents a comparative study using both quantitative and qualitative data sets and perspectives. The recent case studies include remarks on the social mechanism influential for megalith building activities on the island of Sumba, Indonesia, and the southern area of Nagaland, Northeast India. Both examples show striking similarities, on a structural basis, with concern to activities and mechanisms of feasting activities, economic inequalities and the collective efforts involved in the process of megalith building. Yet, the case studies are characterized by particularities and individual strategies of given communities, both within

the regions of interest and within the broader comparison between them. These particularities represent individual interpretations and expressions of overarching mechanisms and deserve the same attention as the structural similarities. This study shows that comparative approaches should use and combine both qualitative and quantitative approaches, thus enabling a comparative synthesis of different case studies while at the same time avoiding generalizations of broader regional frameworks.

Key-Words: *Northeast India, Sumba, comparative approaches, ethnoarchaeology, feasting, collective action, landscape construction*

Part IV - Megaliths from India and South-Eastern Asia

p. 415-417 – Introduction by Rabindra Kumar MOHANTY, Johannes MÜLLER

p. 419-431 – Megalithic cultures in Southern Asia by Rabindra Kumar MOHANTY

The origin and development of megalithism in India has been a subject of debate, whether indigenous movement or has been influenced from foreign sources. Here the ‘megalithic’ culture incorporates varieties of burials with or without stone appendages. The monuments represent a context of socio-religious expression of burying the deceased in a grave accompanied by certain culture specific personae of the period. The wider practice coincides with the extensive use of iron and forms an adjunct to the Megalithic Culture across the subcontinent. The Iron Age Megaliths appear in different regions of the country beginning between 13th and 12th centuries BCE and continued till the Early Historic period around 2nd and 3rd centuries AD. They are largely found in the southern part of the country, hence popularly known as South Indian Megaliths. However, organized burial practice in the Indian subcontinent can be dated back to the Mesolithic period when burials appear between 8th and 4th millennium BCE and continue through the Indus Valley Civilization, and regional Neolithic and Chalcolithic cultures. The burials built on stone excavated at Dholavira and Daneti during the early phases around 2800-2000 BCE of the Harappan culture assumes significance and they quite resemble megalithism during the Iron Age. The prior existence of selective burial practices and their continuity during subsequent Neolithic and Chalcolithic contexts in many parts of the country are often superimposed by Iron Age megalithism. Permutations and combinations of architectural models, use of different building materials, socio-economic and traditional ethos of ritual departure of the deceased brings out assorted representation of megalithic monuments mostly found many parts of India and especially in Peninsular India.

Key-Words: *megalithism, monoliths, Chalcolithic, Neolithic, Iron Age, Gandhar, Vindhyan, Ganga plain, Deccan, peninsular India, ware, burial*

p. 433-448 – Megalithic Architectures in India by Rabindra Kumar MOHANTY

Megalithic monuments are found in large number of sites especially in Peninsular India. They are infrequently found from Himalayan region to central India. There is architectural variability, use of structural material and associated grave goods evidenced. The pre-Iron Age Megaliths could date prior to 1200 BCE, while Early Iron Age megaliths continue till

3rd century CE during Early Historical period. Along with Megaliths, contemporary burial appears in the same cemetery without stone appendages like, sarcophagus and pot burials, a continuity of an older tradition in South India. There appears combination of burial architecture incorporating basic forms like Cairn circle, Dolmen, Cist burial and Menhirs in some cases.

Key-Words: *megaliths, leaving tradition, Kashmir, Northeast India, Uttarakhand, Vindhyas, Vidarbha, peninsular India, terminology, chronology*

p. 449-475 – Northeast Indian megaliths: Monuments and social structures
by Tiatoshi JAMIR, Johannes MÜLLER

Different megalithic landscapes of Northeast India offer rich sets of archaeological and ethnoarchaeological information on the social implications of megalith building activities in a comparative perspective. This paper attempts to situate the megalithic building traditions in Nagaland, Manipur, Meghalaya, Assam, Mizoram, and Sikkim drawing specific reference to the nature of their social structures. Both memorisation practices as displayed in standing stones and ancestral practices as displayed in different burial traditions demonstrate that extensive communal and cooperative structures link different spheres of daily life. Feasting activities and the construction of megalithic monuments in the region of Northeast India represent a long-standing practice of both stratified and acephalous societies. An overview of the historical, archaeological, and ethnographic background to the megalithic traditions of Northeast India is thus examined in the present paper linking results from recent fieldwork undertaken in southern parts of Nagaland.

Key-Words: *Northeast India, Khasi-Jaintia Hills, matrilineal, Naga Hills, patrilineal, feast of merit*

p. 477-489 – Megalithic Monuments of Jharkhand: Archaeology and ethnography
by Himanshu SHEKHAR, Rabindra Kumar MOHANTY

Megalithic archaeology in the Indian subcontinent is well documented and has been subjected to various interpretations by numerous scholars since the first discovery of megalith in year 1823 by Babington. Apart from the ancient monuments, there is a rich ethnographic heritage of megalithic tradition in different parts of the country. This paper is concerned about the study of ancient megalithic sites reported and explored in Jharkhand state of eastern part of the country. The investigation goes through the ethnographic model of research and inferences are drawn on the basis of available ethnographic data, evidence of archaeological records and evidence recovered through exploration and surface surveys of megalithic sites.

Key-Words: *capstone, dolmen, menhir, living tradition, death custom*

p. 491-501 – Stone Jars of Southeast Asia and Northeast India: Problems and prospect
by Tilok THAKURIA

The stone jars are unique and enigmatic archaeological evidence of South and Southeast Asia. Henri Parmentier, in 1912, first made an academic note about the stone jars in Xieng Khouang province of Lao PDR. Later in the 1930s, Madeleine Colani took up the extensive survey and documentation works on the Stone Jars of Xieng Khouang Province. Apart from

Lao, stone jars were too reported from Indonesia and excavations at Sri Kestra in Myanmar. The Indonesian stone jars are, to a large extend, look similar and seem to be affiliated to Laotian Jars but, the Sri Kestra stone jars totally represent a different burial tradition related to Buddhism. The stone jars of Assam were reported in 1928 by J. P. Mills and J. H. Hutton are close to Laotian stone Jars in many aspects and characteristics. The present paper attempts to offer a brief discussion on the jars from Southeast Asia and South Asia on the research historiography, general characteristics of the jars, and at the end address some of the archaeological problems on the jars those need to be addressed and prospects of the stone jars in understanding a lost culture that was once occupied a large geographical area covering Southeast Asia and Northeastern parts of India.

Key-Words: *Stone Jar, Lao, Assam, Dima-Hasao, engraving*

p. 503-511 – The dolmens of Karachi, Sindh (Pakistan) by Zulfiqar Ali KALHORO

This paper deals with the dolmens of Karachi. I have been surveying the megaliths in Sindh in general and Karachi district in particular. During course of my survey, I discovered over hundreds of megalithic sites in Sindh. Stone circles, stone circular structures, cairns, menhirs, stone alignments and dolmens were documented. In Karachi district, I documented sixteen dolmen sites. I cannot discuss all megalithic cemeteries and have chosen three main sites to discuss the dolmens which are representative of all similar dolmens found at other necropolises. I have been travelling in Karachi and other districts of Sindh to document megaliths since 2005. During these years, I discovered not only megaliths but also rock art sites near the megalithic sites. Most of these megalithic sites are found near the prehistoric settlement sites. In few cases, they are located in remote valleys of Karachi where there are no settlement sites found nearby. Most of these megalithic cemeteries are located on the hills or any elevated place and on the riverbanks. In last three decades, many dolmen sites were destroyed to develop housing schemes and construct the roads. Early reports, which mention the dolmens by the British administrators and travellers do not exist now. Most of these have been destroyed during urban growth which devoured the cultural landscape of Karachi. The three main dolmen sites, which I discuss in this paper may lose their existence in next three decades in the face of the fast pace of development. The fast growing development of housing schemes have already destroyed much of the cultural landscape of Karachi.

Key-Words: *megaliths, dolmen, standing stones, Karachi, Pakistan*

p. 512-521 – Megaliths in Vidarbha region by Rabindra Kumar MOHANTY

Vidarbha, the North-Eastern part of Maharashtra state, has revealed more than 100 Megalithic sites and a scores of contemporary settlements. Some of the burial sites have several cemeteries and large number of megaliths ranging from a few to more than 1000. Although all types of burials noticed in India are found, but more than 95% fall in cairn circle category. This is the region where extensive excavation and intensive exploration have taken place providing enough data base for intensive study.

Key-Words: *Vidarbha, Deccan, megalithic architecture, Iron Age, Black and Red Ware, horse, artefacts, craft, skeleton, dates, profession, economy*

p. 522-523 – Mahurjhari Megalithic Site (India) by Rabindra Kumar MOHANTY

Mahurjhari Megalithic site has been under investigation since 1933 till recently. Largest number of Megaliths excavated at different times and by different scholars with intensive surface survey prove valuable data not only for of their economy, social stratification but also profession. The excavation at the habitation has revealed one of the largest stone bead manufacturing center know anywhere in the subcontinent and elsewhere.

p. 524-526 – Bhagimohari Megalithic Site (India) by Rabindra Kumar MOHANTY

Excavation and intensive exploration and documentation of Megaliths in different localities, investigation of there internal and external architecture show cultural relationship with neighbourhood sites and exchange of cultural material. The settlements shows lot of iron – reworking evidence.

Key-Words: *surface Archaeology, social stratification, habitation, reconstruction*

p. 527-538 – Distributions Disparities in Megalithic burials of Vidarbha (India): A Scrutiny by Virag SONTAKKE

Vidarbha constitutes one of the important regions of Maharashtra, India. Archaeologically, Vidarbha is known for its Megalithic monuments. Megalithic sites situated in Vidarbha are geographically concentrated in Nagpur district. Megalithic investigations carried out so far primarily mentions stone circles and cairns as the basic megalithic typology prevalent in the region amidst sporadic findings of menhirs and dolmens. Recent explorations carried out in the eastern part of Vidarbha specifically along the banks of Wainganga river, brought to light hundreds of megaliths displaying not only immense typological variety but also novel typological variants of megaliths which were hitherto unknown from Vidarbha. Their construction pattern, deposit and outer architecture was different from typical megaliths reported from Nagpur district. This diversity of megaliths with regard to inner architecture is invariably of great significance. It can be postulated that their unique inner architecture, arrangement of stones and funerary goods relates to complex burial practices prevalent in megalithic community along Wainganga banks. This unique pattern also suggests that Wainganga region had a distinct megalithic tradition which was somehow different found from the core region of Vidarbha. It appears that regional variations probably in sync with ecological adaptations were in vogue during megalithic period in Vidarbha. The present paper documents and analyses the significant typological variations amongst megaliths of Vidarbha and associated inferences.

Key-Words: *megaliths, typology, architecture, Vidarbha, stone circles, cairns, dolmens*

p. 539-549 – Social Organisation of the Megalithic People in Vidarbha, Maharashtra (India) by Shantanu VAIDYA, Rabindra Kumar MOHANTY

The Megalithic period in Vidarbha is contemporary to the Early Iron Age. The burials are mostly concentrated in the Wardha-Wainganga divide, i.e. present day Nagpur, Wardha, Bhandara and Chandrapur districts of Vidarbha region in eastern part of Maharashtra, India. The subsistence pattern and the settlement pattern of these people had definitely led to some

social and economic dynamism among the community reflected in the burials. These burials after statistical analysis give an idea of the emerging classes and complexity.

Keywords: *megalithic Vidarbha, grave goods, statistical analysis, social classes*

27 p. 551-573 – **Situating Megalithic Monuments in Tamil Nadu (India): Content and context** by K. RAJAN

The study of megalithic monuments is an important area of research in India. Beginning in the early part of the 19th century, the early explorations and excavations were largely sporadic and of an antiquarian nature, most being carried out by the colonial and Princely state administrators. The size of the megalithic monuments and the wealth of antiquities that were encountered in the graves attracted many scholars. Initially, many studies were focused on graves rather than habitation mounds. This led to the discovery of more graves rather than settlements, leading to theories that the megalithic people were nomads or semi-nomads. Anthropometric studies of the skeletal remains also pulled the research towards racial theories regarding the origin of these people, i.e. Dravidian or non-Dravidian, based on geographical distribution. In the post-Independence era, the research focused on the documentation of megalithic monuments and excavation of selected sites. By this time, the typology was almost standardized and organizations like Archaeological Survey of India, State Archaeology departments, University departments and individual scholars started documenting megaliths based on the standardized terminology, which facilitated the understanding the monuments which were spread all over India. Despite this recording work, the establishment of a chronology of the megalithic monuments evaded scholars for a long time. The main reason was that the cultural material unearthed in the graves could not be stratigraphically compared with that from settlements as there were hardly any excavations exclusively concentrated on habitations with burial sites. Further, it was widely believed that Black and Red Ware and iron were integral parts of the cultural milieu of the megalithic culture and the date associated with these influenced, indirectly, the chronology assigned to the monuments. Over time, the date for the start of iron usage in India changed progressively from 700 BCE to the current estimate of the early 2nd millennium BCE; Black and Red Ware appeared from the Chalcolithic period. All these issues contributed to the determination of the chronology of the megalithic sites. In addition, all the megalithic monuments fall under the umbrella term of ‘Megalithic Culture’ although they are encountered in pre-Iron Age, Iron Age and Early Historic cultural phases covering a period between the early 2nd millennium BCE to the beginning of the Common Era. The cultural, structural and ritual transformations that occurred with respect to the erection of megalithic monuments over a period of 2000 years could not be assessed due to limited excavation. There is enormous variation in both surface features and sub-surface cultural items. Above ground, all the megalithic monuments appeared similar but excavation revealed an entirely different picture. For example, cairn circles found during surveys were grouped in a single category based on visual appearance. On excavation, they were found to have many different forms, such as a simple cist, simple cist with a passage, transepted cist, double cist, pit burial, sarcophagus, urns and many more variants across the wider chronological period. Most theories and hypotheses were based on surface features. The cultural material unearthed in graves was selective in nature whereas the cultural material exposed in the excavation of settlements was more comprehensive. In the meantime, multi-disciplinary approaches such as archaeo-zoology, archaeo-botanical studies, archaeo-metallurgy and anthropology, provided new dimensions for understanding the megalithic monuments. Ethnographic studies and contemporary literary works provided clues regarding the rites and rituals

involved in the erection of the megaliths. Science-based investigations supported by a theoretical framework led to further clarity of the nature of megalithic monuments in South India.

This paper attempts to understand the megalithic monuments based on the extensive explorations and selective excavations carried out by the author in Tamil Nadu, the southernmost state of India. The author discovered more than 1500 archaeological sites associated with megalithic monuments in the landscape of Tamil Nadu, particularly in the river valleys of the Palar, Pennaiyar, Kaveri, Amaravathi, Bhavani, Vaigai, Vaipar and Tambraparni. The author excavated settlements with burial sites such as Mayiladumparai, Thandikudi, Thelunganur, Porunthal and Kodumanal to understand the cultural transformation. Mayiladumparai has Microlithic, Neolithic and Iron Age phases; Thandikudi has Pre-Iron Age and Iron Age phases; Thelunganur has an Iron Age phase; and Porunthal and Kodumanal have an Early Historic phase. All five sites are invariably associated with megalithic monuments. The results obtained from these excavations are discussed in order to understand the issues involved in the megalithic monuments of Tamil Nadu. The chronological aspects of the megalithic monuments and their cultural association with pre-Iron Age, Iron Age and Early Historic periods are discussed against the background of the cultural material unearthed in the excavated sites.

Key-Words: *South India, megalithic monuments, history of research, multidisciplinary approaches, Mayiladumparai, Thandikudi, Thelunganur, Porunthal and Kodumanal excavations, megalithic issues*



www.chauvigny-patrimoine.fr

Association des Publications Chauvinoises - A.P.C.
B.P. 90064 - F-86300 CHAUVIGNY
Tél. : 05 49 46 35 45

e-mail : apc@chauvigny-patrimoine.fr
www.chauvigny-patrimoine.fr

Directeur de publication : Max AUBRUN
Maquette - Mise en page : Sylvie CLÉMENT-GILLET



ISSN 1159-8646
ISBN 979-10-90534-74-2

Imprimé par Typo'Libris
Dépôt légal 3^e trimestre 2022